

Seine-Port, Son Histoire, Ses vieilles maisons

C'est l'histoire de ce village, depuis sa formation en 1146, auprès du monastère de Sainte-Assise, de ses moulins, de ses vieilles maisons. Seine-Port semble, en effet, être un village privilégié. Sa merveilleuse situation sur les rives de la Seine et le long du vallon du Balory lui a valu dès le XVI^e siècle de devenir le lieu de villégiature de la haute société parisienne. Louis XV, la marquise de Pompadour, le duc et la duchesse de Bourbon, l'honorèrent de leurs visites. De grands seigneurs y habitèrent, attirants près d'eux écrivains et artistes, tels le marquis de Brancas, le prince de Salm et surtout le duc d'Orléans avec son épouse morganatique, la marquise de Montesson. Au XIX^e siècle, c'est la bourgeoisie parisienne qui vint y séjourner, recevant des hôtes célèbres comme Dumas, Daudet, Labiche ou Gounod. Seine-Port fut aussi un rendez-vous apprécié des pêcheurs et des amateurs des plaisirs nautiques.

Dominique Paladilhe
1995

Cette version ne contient pas les illustrations
que vous pouvez trouver en achetant le livre
auprès de l'Association de la Sauvegarde.

Avant-Propos

Histoire de Seine-Port

L'Église

Les Moulins

Rue de Seine

Place Madame de Montesson

Rue René Viviani

Rue Paladilhe

Rue Suzanne Ruelle

Rue de Croix-Fontaine

Route de Nandy

Rue Ernest Legouvé

Rue de Melun

Rue Desmazures Mentienne

Avenue Jobert

Rue de Saint-Assise

Château de Saint-Assise

Pavillon de Saint-Assise

En guise de conclusion

AVANT-PROPOS

Ce livre devrait apporter des renseignements nouveaux, des compléments importants aux connaissances déjà grandes des Seine-Portais de vieilles souches, en revanche, pour ceux qui sont venus dans le village plus récemment, j'espère qu'ils y trouveront matière à le mieux connaître, et par là, à le mieux aimer et donc à le mieux défendre. Pour eux, il y a sans doute des noms de personnes, de rues ainsi que des maisons dont ils entendent parler ou devant lesquelles ils passent sans que ces noms ou ces maisons ne suscitent en eux quelque intérêt. Et pourtant, que d'événements s'y sont passés ! Que de gens illustres ont fréquenté nos rues, nos maisons et nos parcs ! J'espère qu'en parcourant ce livre, ils y trouveront matière à souvenir, à défaut de souvenirs personnels, souvenirs historiques, même s'ils ne peuvent comme moi évoquer un merveilleux passé.

Je me souviens encore avec quelle impatience j'attendais le moment de partir pour Seine-Port. La joie dans le chemin de fer qui nous y menait alors, la joie de faire le compte à rebours des stations qui nous séparaient de Saint-Fargeau-SeinePort. Ce qui me surprenait toujours c'était en descendant sur le quai de la gare, la tête pleine du bruit de la ville et des roulements du train, le silence qui s'abattait sur moi à mesure que les wagons s'éloignaient dans la courbe de la Citanguette. Un silence profond, total, d'où, petit à petit, émergeaient quelques bruits familiers. D'abord le chuchotement des voyageurs qui n'osaient trop parler dans ce silence, puis le clapotis régulier des rames de notre nautonier qui, non comme Charon, ne nous menait pas en enfer mais aux Champs Élysées. C'était, en effet, comme un monde nouveau qui s'ouvrait à moi. Des hautes frondaisons résonnait l'appel du coucou qui semblait me souhaiter la bienvenue. Le chant d'un coq, l'aboïement d'un chien, le bruit du marteau sur l'enclume, c'était le paradis qui s'ouvrait, en tout cas, des jours de bien-être, de calme et de paix qui commençaient.

Mais tout passe. Aujourd'hui, c'est à une promenade à travers le temps, comme à travers l'espace... de nos rues à laquelle je vous convie. Car si ces beaux jours sont passés, le charme n'est pas tout à fait rompu, alors faisons effort pour ne pas détruire l'équilibre fragile qui subsiste encore.

HISTOIRE DE SEINE-PORT

Nous ne nous arrêterons pas ici à évoquer la préhistoire du village mais à rappeler son histoire, celle qui nous est connue. Pour cela, il faut laisser de côté le passé fabuleux qu'on lui a attribué jusqu'ici, en se basant sur une mauvaise interprétation de son nom ancien: Sacer Portus ou Sequanae Portus. Certains ont cru devoir traduire le mot portus dans le sens de passage, d'où ils en ont déduit que sacer portus désignait un passage sacré, et de là, ils ont imaginé des foules traversant la Seine pour se rendre aux réunions druidiques de la forêt de Sénart. Malheureusement, comme le confirment toutes les études de toponymie, le latin portus n'est employé dans ce sens que pour désigner un passage montagneux tel Saint-Jean-Pied-de-Port, et encore ne le trouve-t-on que dans la partie méridionale de la France. D'autre part, si notre village remontait aux temps druidiques, son nom n'aurait pas manqué d'avoir une consonance gauloise comme Melun (Melodunum). En outre, si l'on regarde une carte, on s'apercevra que Seine-Port n'est ni le chemin le plus direct pour se rendre en forêt de Sénart, ni le plus facile. En revanche, la signification de portus dans le sens halte ou abri paraît d'autant plus évidente que jusqu'à une période récente, la Seine était la voie de communication principale, surtout pour les marchandises. Il faut aussi constater que notre village ne s'est pas développé, contrairement à d'autres villages anciens, autour de son église ou de son château mais le long d'un axe allant de la Seine en direction de Melun. Ce n'est que tardivement, grâce à Mme de Montesson, qu'il s'est étendu vers le nord avec l'ouverture de nouvelles rues. Cela prouve que le village s'est formé à une période de paix où il n'avait plus besoin de la protection d'un seigneur, ni de l'église. Les incursions normandes et hongroises du Xe siècle ainsi que les guerres intestines du début du XIe siècle étaient donc terminées. Enfin, il faut reconnaître que les noms de Sacer Portus ou Sequanae Portus ne se trouvent pas mentionnés avant 1147, au moment de la fondation de l'abbaye dans les bois de Saint-Assise. C'est donc à cette époque qu'il faut situer la naissance du village.

Voici d'ailleurs ce que l'on sait à ce sujet.

Deux frères, Guillaume et Raoul, avec trois de leurs amis, Hermès, Gauthier et Renaud, désireux de se retirer du monde pour prier et méditer en paix, s'installèrent dans ces bois solitaires que l'on appelait la forêt de Beaulieu. Ils y fondèrent un petit ermitage sous le vocable de Saint-Acire. Saint quelque peu mystérieux, que l'on a voulu reconnaître en saint Achérie, vivant au IXe siècle dans les Vosges. Selon toute vraisemblance, il faut situer cet événement entre 1130 et 1140. C'était l'époque où, grâce à saint Bernard, l'abbaye de Citaux était en pleine expansion. Près de Melun, une "fille" de la maison mère venait d'être fondée à Preuilly. La renommée du nouveau monastère étant venue jusqu'à nos ermites, ceux-ci voulurent se rattacher à sa règle. Ils allèrent trouver son abbé, Artaud, et lui proposèrent de créer avec son aide une nouvelle abbaye sur l'emplacement de leur ermitage.

Les cisterciens choisissaient toujours pour établir leurs monastères des lieux retirés, sauvages, loin des villes ou des villages, que leur travail mettait peu à peu en valeur. Grâce à eux, nombre de régions inhospitalières devinrent prospères. Par son isolement au milieu des bois, l'ermitage de Saint-Acire correspondait bien à ce que recherchaient les moines de Citaux.

La proposition fut donc acceptée et Artaud délégua un certain nombre de frères pour former le noyau de la future abbaye. C'est ainsi qu'en 1146, frère Martin, ancien cellérier de Preuilly, en fut élu premier abbé. Elle prit le nom de Saint-Port, bien qu'au début elle ait hésité entre celui de sacer portus et sequanae portus, c'est-à-dire entre Saint-Port et Port-de-Seine, soit Seine-Port. Cette hésitation, rapportée par les actes, prouve bien qu'il n'existait pas alors de village à proximité, sinon la nouvelle abbaye eut adopté celui-ci sans difficulté.

Cette année 1146 était aussi le moment où tout l'Occident chrétien était remué par l'appel lancé par le pape pour venir au secours des chrétiens d'Orient menacés par l'offensive des Turcs de Nur-ed-Din. Le jour de Pâques de cette année-là, tous les seigneurs de France avec, à leur tête, le roi Louis VII, s'étaient rassemblés à Vézelay à la demande de saint Bernard qui les invita à prendre la croix. Louis VII fut le premier à s'engager pour le saint pèlerinage, entraînant derrière lui la plupart des seigneurs de France.

Avant de partir pour cette grande aventure, le roi, pour se concilier les prières des religieux, dispensa aumônes et libéralités sans omettre des fondations pieuses. Ayant appris, peut-être par saint Bernard, la naissance de Saint-Port, le roi voulut en être le fondateur. Dans une charte publiée en 1147, juste avant son départ pour la Terre sainte, il faisait don à l'abbaye de nombreuses terres, non seulement de la forêt de Beaulieu (aujourd'hui de Saint-Assise) mais aussi des terres avoisinantes sur Saint-Leu, Larré ou même lointaines comme celles de Sénart, Villefermoy ou de La

Chapelle-de-Cernay. Pour permettre aux religieux de tirer parti des ressources naturelles du lieu, il ajoutait à ces largesses le droit d'édifier sur la Seine un gord, sorte de grand piège à poisson, et de construire un moulin. Ce moulin sera le Vieux moulin, dit moulin Paillard, qu'il ne faut pas confondre avec le moulin Neuf, propriété de la famille Paillard.

Il est à remarquer que, dans la charte fondatrice, le nom de Saint-Acire est employé pour désigner l'ermitage qui existait auparavant et celui de Saint-Port ou Seine-Port lorsqu'il s'agit de la nouvelle abbaye. Il n'y est jamais fait allusion à un village, ce qui laisse bien supposer qu'il n'y en avait pas. En effet, lors de la création de la commanderie du Temple de Savigny, la charte établie deux ans plus tard, en 1149, par Louis VII, mentionne, elle, très précisément un village préexistant et son église. S'il y avait donc eu un village à Saint-Port, il aurait figuré, lui aussi, sur la charte.

L'activité développée par la pêche, le moulin et par la mise en valeur des terres de l'abbaye amena une main-d'œuvre au service des moines, dont les quelques bâtisses formèrent le point de départ du village, le monastère étant, lui, dans les bois sur les bords de la Seine.

Mais dix ans s'étaient à peine écoulés que les moines, sous prétexte que le site était malsain (y eut-il quelque épidémie et provoquée par quoi?) voulurent quitter ces lieux. Ils s'adressèrent à leur protecteur, le roi Louis VII qui leur concéda la terre de Barbeau, à quelques kilomètres en amont de Melun. On peut s'étonner de ce choix, étant donné que Barbeau était, comme Saint-Port, dans une forêt au bord de la Seine. Toujours est-il qu'en 1156 l'abbaye se transportait de Saint-Port à Barbeau. Toutefois, si d'une manière courante, on la désigna désormais sous le nom de Barbeau, elle garda officiellement son nom de Saint-Port jusqu'à la Révolution. C'était l'abbaye de Saint-Port, autrement dit Barbeau.

Si la maison-mère déménagea, il est probable, quoique rien ne le précise, qu'un certain nombre de frères restèrent dans un prieuré pour administrer les biens de l'abbaye. Dès lors, le nom de Saint-Port fut employé pour désigner le village et celui de Saint-Acire puis Saint-Assise pour le prieuré. Disons aussi qu'il est fort regrettable qu'au milieu du XIXe siècle des personnages ignorants aient cru bon d'écrire non plus Saint-Assise mais Sainte-Assise. La liaison faite en prononçant "saintassise" leur a sans doute fait croire qu'il y avait un "e" muet devant le mot d'apparence féminin "d'assise". Peut-être ont-ils pensé qu'Assise était une sainte comme sainte Anne. On s'honorait en rétablissant l'ancienne et véridique forme de Saint-Assise.

Pour suppléer à l'absence des moines, il fallut pour l'entretien du domaine faire appel à une nouvelle main-d'œuvre qui, peu à peu, composa un véritable village. C'est également vers cette époque qu'apparurent les seigneurs de Saint-Port. Aucune date ne nous étant parvenue à ce sujet, on en est réduit à des conjectures. Nous voyons apparaître, en 1209, un Renaud de Pomponne devenu seigneur de Saint-Port par sa femme, Esmengarde. Cela prouverait qu'il y avait d'autres seigneurs auparavant. Il faut dire qu'à ce moment, la situation de notre région était fort complexe. Des établissements religieux comprenant l'abbaye de Saint-Père de Melun, la commanderie du Temple à Savigny que Louis VII avait fondée en 1149 à son retour d'Orient et l'abbaye de Saint-Port de Barbeau se partageaient, entre autres, le pays. De nombreuses petites terres ou arrière-fiefs relevant de différents possesseurs se trouvaient imbriqués les uns dans les autres. Il ne fut sans doute pas facile aux seigneurs de Saint-Port de s'implanter au milieu de ces grands propriétaires. Petits seigneurs aux modestes revenus dont la seule terre qu'ils avaient en pleine propriété s'étendait des bords de la Seine au Vieux moulin. Pour gérer leur bien et l'exploiter, ils y élevèrent une ferme fortifiée. À ce bien propre s'ajoutait six arrière-fiefs : le moulin Paillard ou moulin Vieux, le moulin Neuf, le moulin Pessard, le Bondoufle, Saint-Assise et Croix-Fontaine. Sur les six, quatre dépendaient pour tout ou partie de l'abbaye de Barbeau (Vieux moulin, Saint-Assise) ou de la commanderie du Temple de Savigny, plus tard commanderie de l'Hôpital, c'est-à-dire de l'ordre de Malte (Bondoufle et Croix-Fontaine).

Les noms des seigneurs de Saint-Port, dont on ne peut assurer la parenté ou la succession, sont les suivants; les dates entre parenthèses sont celles où leurs noms se trouvent mentionnés:

- Renaud de Pomponne (1209, 1224);
- Guillaume (1225);
- Pierre (1225, 1228, 1237, 1249);
- Thibault (1231);
- Jean (1242);
- Thibault, le même que précédemment? (1244);
- Jean, le même? (1249);

- Bernard Le Roux (1255);
- Renaud (1262);
- Guillaume (1300);
- Jean (1316, 1332);
- Guillaume (1350?);
- Jean (1362);
- Jean (1391, 1399).

Vers 1390, la seigneurie passe à dame Hugues Bracque.

- Isabeau de Marcadé (1416);
- Merlin de Cordebeuf (1467).

Comme on peut le constater, la succession des seigneurs de Saint-Port n'est pas très claire, ni évidente, puisque nous trouvons aux mêmes dates plusieurs noms différents, ce qui laisserait à penser que la seigneurie se trouvait partagée entre eux. La plupart, fort heureusement, car leurs revenus ne devaient pas être considérables, avaient d'autres possessions en dehors de Saint-Port.

Nous passons ensuite à 1545 avec François de L'Hospital à partir duquel la succession des seigneurs de Saint-Port ne pose plus de difficulté. Il réunissait sous son nom les seigneuries de Vitry, Coubert, Nandy, Vernouillet, Fourches, Villaroche, Nogent et Yèbles, sans parler de Saint-Port. Notons au passage que c'est son petit-fils, Nicolas de L'Hospital, capitaine des gardes, qui se rendit célèbre en tuant Concini lors de son arrestation en 1617. En récompense, il reçut le titre de maréchal et de duc de Vitry. On lui doit le château de Nandy où il mourut.

François de L'Hospital se sépara de Saint-Port en 1571 au profit de Jean Lefèvre, seigneur de Caumartin, conseiller du roi en ses conseils et général de ses finances. Il était d'une famille de robe originaire du Ponthieu. Son fils, Louis, lui succéda en 1582. Louis Le Fèvre de Caumartin fit une brillante carrière: intendant du Poitou et de Picardie, ambassadeur dans les cantons helvétiques, conseiller d'État, président du grand Conseil et enfin garde des Sceaux. Très apprécié par Henri IV, il obtint du roi l'élévation de la seigneurie Saint-Port au rang de baronnie.

Depuis 1569, l'abbaye de Saint-Port de Barbeau avait commencé à aliéner ses possessions de Saint-Assise. Mais ce fut entre 1609 et 1613 qu'elle en céda la plus grande partie à Louis de Caumartin. Celui-ci put alors y établir sa résidence. Après lui, sa veuve administra la baronnie de 1623 à sa mort en 1645. Son fils cadet, Jacques de Caumartin, prit alors sa suite. Comme son père, il fut ambassadeur auprès des cantons helvétiques. En 1668, sa veuve lui succéda jusqu'en 1682. Ses fils n'ayant pas voulu reprendre l'héritage, Saint-Port fut vendu à Antoine de Benoist, conseiller d'État, secrétaire du roi. En 1695, la baronnie passa à Jean de La Chapelle, puis en 1700, au manufacturier d'origine hollandaise, Glucq, qui avait fait fortune aux Gobelins. En 1709, il donnait Saint-Port à son fils Jean-Baptiste Glucq qui agrandira considérablement son domaine sur Bréviande, Cesson, Saint-Leu, Savigny, Pouilly-le-Port, Boissise-la-Bertrand. Son héritier fut en 1748 son neveu, Jean-Baptiste de Monthullé. Puis, en 1773, la marquise de Montesson qui venait d'épouser morganatiquement le duc d'Orléans recevait le domaine en cadeau de noces. Cependant, ses possessions étaient moins considérables que celles du baron Glucq. Elles comprenaient, en effet, en dehors des seigneuries proprement dites de Saint-Port et Saint-Assise, celle de Verneau, des fiefs de la Garderobe à Saint-Leu, celui de Colmar (moulin Pessard), du Potier et des îles et îlots sur la Seine.

Après la mort du duc d'Orléans, la marquise qui avait fait beaucoup pour la prospérité du village vendra ses biens en 1787 à Monsieur, comte de Provence, qui s'en débarrassera au profit de la duchesse de Kingston dont le décès prématuré, l'année suivante, fera de son cousin, sir Philip Glower de Wispington, son héritier. Même s'il n'y vint jamais, il fut le dernier seigneur en titre de Saint-Port. Il s'empressa d'ailleurs de liquider cette succession. C'était chose faite en 1791.

Dès lors, Saint-Port fut administré par des maires dont le premier fut Pierre Desgranges, ancien entrepreneur des bâtiments de la marquise de Montesson.

Comme on a pu le voir, Saint-Port a commencé autour d'un moulin et d'une pêcherie. L'activité du moulin provenait des céréales venues de l'exploitation du plateau. Devant la prospérité de ces exploitations, on vit peu à peu le nombre de moulins augmenter, jusqu'à en compter cinq pour notre village: le Vieux moulin, le moulin Neuf, le moulin Pessard, le moulin d'Oison et le moulin Eustache ou Foulon dont l'existence fut éphémère. Ce fut une de ses principales richesses, qui se maintint jusqu'au milieu du XIXe siècle. La pêcherie commencée avec le gord des moines se

poursuivit après leur départ avec une pêche artisanale qui payait des droits au seigneur. La Seine avait, en effet, de belles ressources en poisson et si, à partir du XIXe siècle, cette pêche s'arrêta, ce fut pour être remplacée par celle des amateurs qui, jusqu'à des années fort récentes, sillonnèrent nos rives.

À ces deux ressources importantes vint s'ajouter celle de la vigne. On la planta d'abord le long du cours du Balory puis sur tous les coteaux et même, plus tard, dans des terrains proches de la Seine. Le vin que l'on y fit acquit bientôt une certaine renommée, si bien que presque chaque habitant eut sa vigne. Ainsi Saint-Port était devenu avant tout un village de vigneron qui exportait son vin et le resta jusqu'à l'arrivée du phylloxéra. Malheureusement les Seine-Portais, un peu trop présomptueux, commirent l'erreur de refuser d'introduire les cépages américains qu'on leur proposait, aussi lorsque la catastrophe arriva, il était trop tard. Ce fut la fin des vignes et des vigneron. Les pommiers que l'on planta à la place ne purent prendre la même importance pour la vie du village.

Il faut encore ajouter l'exploitation du bois des forêts avoisinantes de Rougeau et de Beaulieu ainsi que le passage d'eau. Ce passage d'eau, sur lequel le seigneur percevait un droit au bac, permettait de relier Saint-Port aux villages de la rive gauche. Il rapportait à Jean Le Fèvre de Caumartin cent sols tournois par an. Un homme à pied payait six deniers et un cheval un sol. Un tarif très complexe réglementait ces passages. Il y eut, à une époque, trois lieux de passage: le premier près de l'hôtel de Travers (1) demeura en activité jusque dans les années 1960 ; le second à la Citanguette, il y eut à sa place quelque temps un barrage; le troisième à l'hôtel du Tournebride (2) resta en activité jusqu'à la construction du pont de Ponthierry. Les deux hôtels de Travers et du Tournebride, établis au passage d'eau, servaient à héberger les voyageurs et les mariniers qui montaient ou descendaient la Seine et s'arrêtaient au port. Ce port servait au chargement et au déchargement des marchandises et notamment à l'expédition de celles que produisait la région pour les villes avoisinantes: farine, vin, bois... En 1784, un décret royal décida de la création d'un vaste entrepôt de vin sur le port. Tous les vins de la région ou venant par la Seine devaient y être rassemblés avant d'être expédiés vers Paris. Il ne semble pas cependant que ce projet ait eu le temps de voir le jour.

Notre port était également une halte pour les voyageurs qui empruntaient le coche d'eau tiré par des chevaux. Il fallait près d'un jour pour aller de Paris à Saint-Port jusqu'à la venue des bateaux à vapeur qui réduisirent le trajet à quelques heures.

Ces différentes activités ont donné sa première configuration à notre village. Ce fut le long d'un chemin partant de la Seine pour remonter en direction de Melun par les coteaux du Balory. Aujourd'hui, ce sont les rues de Seine et de Melun. Vers le haut se trouvaient les vigneron, vers la Seine ceux qui travaillaient pour le port ou la pêche. Au milieu, se situait l'église avec la baronnie et ses terres d'exploitation.

Saint-Port resta un village essentiellement agricole jusqu'au début du XVIe siècle. Le changement se fit avec les Caumartin qui, les premiers, furent séduits par l'agrément et la beauté du site. Désireux d'y résider, ils se firent construire non une forteresse, mais un château de plaisance à Saint-Assise. Par ailleurs, comme ils possédaient une belle fortune et n'avaient pas besoin des revenus des terres seigneuriales pour vivre, ils se séparèrent de plusieurs parcelles au profit de Parisiens désireux de goûter des bienfaits de la campagne. Les acheteurs en furent, pour la plupart, des gens du Parlement, avocats, huissiers, conseillers. Ces nouveaux propriétaires s'y construisirent des maisons que nous appellerions aujourd'hui résidences secondaires, entraînant la création de jardins et de parcs. De ce fait, de nouveaux corps de métiers s'implantèrent, donnant une nouvelle orientation à la vie du village.

Dans les années qui suivirent, la mode des plaisirs champêtres gagna des personnes appartenant à la noblesse qui vinrent y établir leur villégiature. Nous relevons des noms comme: le comte de Guiry, le comte de la Salle, le marquis de Brancas, le comte de Monteclerc... puis des financiers, des hommes d'affaires tels Paris La Montagne, Étienne Bouret ou Jean-Baptiste Glucq furent, à leur tour, séduits par les hautes frondaisons que baignent les rives langoureuses de la Seine.

Mais c'est avec la marquise de Montesson que le village prit un nouvel aspect. Avant son arrivée, il n'y avait pratiquement que deux rues se coupant à angle droit, traversant Saint-Port. L'une partant de la Seine et remontant vers Melun, l'autre allant de Croix-Fontaine à Saint-Assise.

Un seul endroit avait été aménagé pour l'agrément. Il se trouvait sur ce chemin à l'extrémité des terres seigneuriales. Depuis le Balory jusqu'à la rue Paladilhe actuelle, il y avait de chaque côté un boulingrin (3) entouré d'une double rangée d'arbres. À sa suite se trouvait un quinconce d'arbres s'étendant jusqu'à la côte de Nandy.

La nouvelle baronne de Saint-Port qui avait des visées sociales voulut donner à son village une plus grande activité. Pour cela, elle fit ouvrir plusieurs rues sur ses terres. Ainsi furent percées la rue de l'Église (rue Legouvé), la rue Traversière (rue Paladilhe), la rue de la Ville (rue Viviani), ce qui permettait au village de s'agrandir de ce côté. Dans le même temps, l'ancienne ferme fortifiée étant devenue la vénerie du duc d'Orléans, elle morcelait le peu de terrain qui restait et le vendait aux différents artisans ou paysans de Saint-Port.

D'autre part, au croisement des deux axes du village, elle réserva un large terre-plein pour y établir des foires, (la future place Madame-de-Montesson). Celles-ci s'y tinrent dès lors deux fois par an, la première du lundi au mercredi de la Pentecôte et la seconde du 19 au 21 septembre. En outre, la petite place où se trouve le foyer fut réservée pour le marché.

Mme de Montesson voulut, pour le bien-être des habitants, prolonger le chemin de Croix-Fontaine en direction de Saint-Assise par une promenade qu'elle aménagea en rachetant et en démolissant la maison d'un certain François Avisse. C'est aujourd'hui le boulevard du Prince. Cette allée qui doit son nom à son futur propriétaire, le prince de Beauvau, fut plus tard l'objet de contestations.

Sous l'Empire, le comte de Pourtalès, considérant qu'elle faisait partie du domaine de Saint-Assise, voulut empêcher qu'on puisse l'emprunter et que l'on puisse y construire des maisons le long de son parcours. Après un difficile procès et le départ du comte, la commune invoquant les intentions de Mme de Montesson eut finalement gain de cause.

C'est dans l'intention de faire édifier un vaste sanctuaire que, entre 1783 et 1784, la marquise fit déplacer le cimetière qui entourait l'église pour le mettre à l'extérieur du village. Ce projet ne put se réaliser à cause de la mort du duc d'Orléans, en 1785. Sur la place laissée vacante, la famille du tailleur d'habits Trainard fit construire une maison qui n'était pas éloignée de plus de trois mètres du porche de l'église ! Cette curieuse situation dura jusqu'à la mort du dernier Trainard en 1877. Sa veuve accepta alors de vendre à la commune sa maison en échange d'une rente de 620F, à condition que la place qui serait ainsi dégagée porte le nom de son défunt mari. Aujourd'hui bien des gens, oubliant le tailleur d'habits, croient y voir une allusion aux personnes flânant au sortir de l'église.

Le début de la Révolution amena à Saint-Port quelques personnes venues s'y mettre à l'abri, comme le marquis Turpin de Crissé, le comte Jean-Marie de Vouigny ou Gouverneur Morris qui y cacha ses amis. Ce fut aussi l'époque où le sieur Carvillon de Tillières acheva de vendre par morceaux ce qui restait de la baronnie.

On s'étonnera de constater que c'est seulement après la chute de Robespierre, c'est-à-dire en juillet 1794, que le village prit le nom de Seine-Port. Tout ce qui rappelait la religion était alors sévèrement proscrit. Saint-Fargeau s'appela Fargeau tout court, Saint-Assise Seine-Assise, Savigny-le-Temple Savigny-sur-Balory, etc. Avec la venue de Napoléon, le nom de Saint-Port reprit sa place, et ce jusqu'en 1824 où Seine-Port fut définitivement adopté.

Un maire et une municipalité ayant remplacé le baron du lieu, il leur fallut trouver un endroit pour s'y réunir. Ils s'installèrent dans une salle du presbytère (au 34 rue de Melun actuel) construit en 1783, puis dans un bâtiment annexe et cela jusqu'à la construction de la mairie en 1885.

Durant cette période révolutionnaire, Seine-Port réussit à se tenir à l'écart des grands drames, seul un malheureux paya de sa tête des paroles imprudentes. Ce furent les conscriptions qui en mobilisant une partie de la jeunesse affectèrent le plus la population. Ce fut aussi le moment où pour circuler, pour aller à Paris, il fallait un passeport. Cette obligation se poursuivit jusque sous le règne impérial. Il est amusant de relire sur les registres municipaux ces documents qui nous donnent l'aspect physique des habitants de Seine-Port. Ainsi, on sait qu'un tel avait les cheveux blonds et des yeux bleus et mesurait tant, alors que tel autre brun avec les yeux marrons était petit et gros ou bien grand et fort.

Sous l'Empire, le village retrouva quelques activités avec la présence du duc de Bassano au Pavillon royal et du comte de Pourtalès à Saint-Assise. Une vie normale étant revenue, les habitants trouvant la place de la Foire, vaste terre-plein dénudé, peu esthétique, décidèrent d'y planter des arbres. Les principaux propriétaires se cotisèrent pour doter la place de jolis acacias. Mme Wright (Croix-Fontaine), donna la somme de 48F, M. Combes (Déjazet) 24F, M. Barré (la Chesnaye) 20F, M. Douche (la Broquette) 12F, Nicolas Rousseau (maison du port) 6F, M. Estienne (moulin Vieux) 6F, M. Paradis (maison Rodary) 6F. L'inauguration se fit le 5 février 1808.

Au moment de l'invasion de 1814, des contingents de cosaques et de Polonais séjournèrent dans le village, obligeant les habitants à subvenir à leurs besoins. Leur chef résidait au 30 rue de Melun chez Mme Leroux-Ramstein dont les origines russes lui permettaient de servir d'interprète.

Signe des temps, sous la Restauration, ce sont d'anciens militaires comme le colonel Morat ou le colonel Deluzy qui vinrent chercher ici un repos bien mérité après les longues guerres de la Révolution et de l'Empire. Dès lors, la vocation de Seine-Port, comme lieu de villégiature, s'affirma de plus en plus. C'est dans la bourgeoisie principalement que se recrutèrent ces Parisiens attirés par le calme des champs. Beaucoup d'ailleurs prirent une grande part à l'administration de la commune et en furent les bienfaiteurs.

Nombreux furent aussi les écrivains et les artistes qui vinrent nous visiter, attirés par les pôles que représentaient l'écrivain Ernest Legouvé, la comédienne Déjazet ou le journaliste Villemessant.

On notera encore, entre 1840 et 1850, le passage de plusieurs personnalités de la gauche libérale et républicaine dont certains prirent une part importante aux événements de 1848. Ce sont: Victor Schoelcher, Jean Reynaud, Edgar Quinet, Eugène Pelletan.

Devant l'accroissement de la population, la municipalité commença à aménager le village de façon plus moderne. En 1839, elle planta des poteaux indicateurs pour marquer l'entrée du village et signaler les différentes directions. Un peu plus tard, elle s'attaqua aux rues. Beaucoup étaient fort étroites et en trop mauvais état pour satisfaire aux besoins du trafic qui s'y faisait. Le macadam ne fit son apparition qu'en 1848, et encore, pour une seule rue. Le village ne fut d'ailleurs entièrement asphalté qu'en 1930 ! La côte de Nandy, ravinée par les charrois de pierres extraites du bois de la Souche par M. Besnard et celle de Saint-Assise furent aussi reprofilées afin d'en atténuer les pentes. En 1842, on décida d'embellir la place en supprimant les acacias qui avait vieilli et de les remplacer par des tilleuls. Pour protéger ce bel ensemble, on songea à l'entourer par un petit fossé et même de planter une haie vive !

On se souvient peut-être que, depuis la Révolution, chaque ville et même chaque village avait sa garde nationale, composée des habitants en âge de porter les armes et mobilisables à tout instant. En 1848, la garde de Seine-Port, dont faisait partie Ernest Legouvé, marcha sur Paris pour y réprimer l'insurrection populaire. Elle y arriva, heureusement, comme les carabiniers, quand tout était fini. Pour la récompenser, sans doute, on lui construisit sur l'ancienne place du Marché le bâtiment du corps de garde qui sert aujourd'hui de foyer.

Sous le Second Empire, le chemin de fer atteignit notre région. La gare de Cesson fut ouverte en 1855, sonnant la fin des diligences, tant celle qui passait à Savigny que celle de Ponthierry. Fini, dès lors, les longs voyages pittoresques où l'on se traînait pendant des heures dans la poussière des routes. Pour relier la gare au village, une patache que conduisait la famille Parisot fit longtemps le trajet.

C'est également dans un esprit de progrès que fut projeté un pont sur la Seine. À la suite de tractations avec le prince de Beauvau, le pont fut établi en 1861, en face de Ponthierry, à l'emplacement du bac du Tournebride. La suppression du bac amena de ce fait la destruction de l'auberge qui, il faut le dire, ne travaillait guère depuis que les chemins de fer concurrençaient les voyages en bateau. En revanche, lorsqu'en 1897, la ligne de Saint-Fargeau fut ouverte avec la station de Saint-Fargeau-Seine-Port, ce fut un regain d'activité pour le passage d'eau. La famille Colombe, qui le tenait et le garda jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, passait les voyageurs qui partaient ou arrivaient suivant l'horaire des trains. Plusieurs bateaux et plusieurs traversées étaient souvent nécessaires pour satisfaire tout le monde.

Ces traversées qui ne manquaient pas de pittoresque étaient parfois périlleuses. Il fallait braver la pluie, le vent, le courant. Certains jours, on devait longer la berge jusqu'à la baignade avant de se lancer vers l'autre rive. La nuit aussi apportait ses incertitudes et l'on naviguait à la lueur d'un falot, mais le brouillard surtout était dangereux. Certains Seine-Portais se souviennent encore de cette nuit où Paul Colombe (il aurait mérité le prénom de Christophe) complètement perdu dans la brume finit par aborder à Croix-Fontaine !

L'hôtel de Travers qui était à côté du passage eut un meilleur sort que le Tournebride : grâce à la proximité du chemin de fer, il devint un hôtel-restaurant fréquenté par les pêcheurs et les vacanciers.

Toutes ces transformations de la vie et du paysage de notre commune furent couronnées, si l'on peut dire, par la construction de la mairie. Profitant de la place laissée libre par la suppression de la maison Trainard, la municipalité décida, en 1883, d'y élever enfin une mairie bien à elle. Ceci n'alla pas sans quelques problèmes: les avis différaient sur les plans ou sur le choix de l'architecte.

Finalement, ce fut Paul Buval, architecte à Melun, qui enleva le chantier. Pour l'ornement de la façade, il était prévu deux cariatides qui furent confiées au ciseau de M. Gaudran. Elles devaient représenter les deux richesses du Seine-Port d'alors, le vin et le blé, sous l'aspect de Bacchus et de Cérès. Gaudran toucha 1.500F pour ce travail, auxquels il fallut rajouter 400F tant la pierre choisie se révéla dure. La pose de la première pierre eut lieu en grande pompe, en présence de tout le corps municipal et du village. On pouvait y voir gravée l'inscription suivante : " République Française, président Jules Grévy, l'an 1885 29 mai a été posée la première pierre de la mairie, Paul Legrand maire, etc. ".

À cette époque et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, Seine-Port pouvait encore s'enorgueillir de compter, parmi ses habitants, des familles de paysans ou d'artisans dont l'ancienneté remontait parfois au XVII^e siècle, tels les Cuisy, Gatinaux, Goyard, Parisot, Rigaudy...

L'arrivée des premières automobiles suscita quelques émotions parmi les habitants si bien qu'un arrêté municipal enjoignit aux chauffeurs de voitures de ne pas dépasser 20 km/h en traversant l'agglomération et 10 km/h pour les camions... Heureux temps ! Alors le grand attrait était la Seine. Pêche, baignade, canoë, régates de voiles, promenades en plate amenaient sur ses rives de nombreux amateurs qui souvent prenaient plaisir à se réconforter au restaurant Colombe puis Marius qui se tenaient à l'ombrage des grands saules dans les bâtiments du club de voile.

Il en fut ainsi jusqu'au début des années 1960 sauf, évidemment, pendant les années 1940-1944. En 1940, Seine-Port fut occupée plusieurs mois par l'armée allemande. La "kommandantur" était établie dans la maison du 40 rue de Seine, la maison de Gouverneur Morris et de Villemessant ! En revanche, le 24 août 1944, notre village vécut des heures historiques.

Lorsque les alliés approchèrent de la Seine par le sud, le commandement allemand pensa un moment en défendre le passage. Un jour, tous les hommes du village furent sommés de s'en éloigner de plus de trois kilomètres tandis que des troupes y entraient. Ce ne fut heureusement qu'une velléité. Le général Patton qui arrivait de Fontainebleau, renonçant à s'attaquer directement à la ville de Melun, chercha un passage favorable le long de la Seine. Il le trouva à Saint-Fargeau grâce, peut-on dire, à un habitant de Seine-Port, Henri Martin-Panz, qui traversant la Seine à la nage alla prévenir les Américains de l'absence des Allemands.

L'endroit était idéal: des hauteurs, il dominait largement la plaine et les bois peu épais de Saint-Assise. Le feu de son artillerie pouvait ainsi aisément couvrir l'établissement d'une tête de pont. Le 23 août, en fin d'après-midi, après un violent mitraillage, au cas où des ennemis s'y seraient trouvés, un pont de bateau fut rapidement établi et les premiers éléments de l'armée Patton, prenant pied sur notre rive, se frayèrent un chemin à travers bois et arrivèrent aux abords du village sans pour autant l'investir, craignant toujours un retour offensif des Allemands. Ce n'est que le lendemain qu'ils prirent possession de Seine-Port sans opposition. C'est alors seulement que des batteries allemandes situées entre Savigny et Nandy commencèrent à tirer contre le débarquement. Les premiers chars traversèrent le village et l'un d'eux laissa sa marque. que l'on peut toujours voir, en cassant une borne au coin de la rue Paladilhe et de la rue Legouvé. Les jours suivants, après avoir changé l'emplacement du pont de bateaux et l'avoir installé à l'endroit du passeur (rue du Port), l'armée reprit son avance en direction de Lieusaint. Dès lors, les Seine-Portais vécurent au milieu de la poussière et du vrombissement des chars et des camions, regardant médusés passer toute une armée.

Après ce glorieux épisode, le village retrouva peu à peu le calme des anciens jours. Cela se poursuivit jusque vers 1960. À partir de cette date, le nombre sans cesse croissant des voitures facilitant les déplacements, allait modifier bien des habitudes. Ce fut la suppression du passage d'eau car on ne venait plus guère par le train et le car qui desservait la commune fut aussi supprimé, les autos les remplaçant avantageusement. Seine-Port, qui vivait en grande partie avec les résidences secondaires, vit arriver bien des personnes fuyant la capitale, désireuses d'y établir leur résidence principale.

Il est d'ailleurs assez curieux de voir l'évolution démographique de notre village. En 1709, on y dénombre environ 240 habitants. En 1774, environ 400. En 1790, 575, puis de cette date à 1954, la population n'évoluera qu'entre 600 et 800 habitants. En revanche, elle passera à 1000 en 1962, et aujourd'hui, elle est aux environs de 1700 !

Cet accroissement de la population ne fera pas pour autant la prospérité des commerçants si l'on en juge par les chiffres suivants. Avant la guerre de 40, il y avait à Seine-Port six épiciers, cinq débits de boissons, trois hôtels-restaurants, deux bouchers, un charcutier et tous les corps de métier ; serrurier, forgeron, maçon, peintre, etc. Si aujourd'hui, tous ces commerces se sont considérablement réduits, l'établissement de grandes surfaces aux environs en est assurément la cause. Seuls les établissements proposant des produits de qualité ont pu se maintenir.

Malgré les grandes agglomérations qui l'entourent et l'accroissement inquiétant de sa population entraînant le morcellement des propriétés, Seine-Port possède un atout d'importance dont on devrait jouer, ce sont ses vieilles maisons avec tous les souvenirs des gens illustres qui y sont passés et qu'elles rappellent. C'est ce que nous allons essayer d'évoquer en parcourant ses rues.

L'ÉGLISE

Comme aucun document précis ne nous est parvenu concernant notre église, il n'est guère facile d'en déterminer la date de construction. Certains auteurs donnent, sans référence, la date de 1156 à laquelle l'archevêque de Sens, Hugues de Toucy aurait consacré l'église. Cette année paraît bien lointaine, si l'on songe qu'à cette époque Notre-Dame de Paris n'était pas encore commencée. Toute la nef jusqu'aux statues de la Vierge et de Jeanne d'Arc ainsi que la chapelle de la Vierge à gauche, sont d'un gothique très simple mais très classique qui ferait raisonnablement penser au début du XIII^e siècle. Toutefois, il est probable qu'il y ait eu auparavant une autre église ou chapelle, comme le laisseraient penser les quelques morceaux d'architecture que l'on trouve insérés sur la partie gauche du chœur. Saint Sulpice, évêque de Bourges sous Clotaire II, en est le patron.

Sous Jacques Le Fèvre de Caumartin, la nef fut prolongée en 1652. Le clocher semble être de cette époque, bien qu'il ait été remodelé par Pierre Desgranges, en 1782, grâce à Mme de Montesson. La grosse cloche en fut baptisée le 15 juillet 1753 en présence de Jean-Baptiste de Monthullé et de sa femme Élisabeth Haudry ses parrain et marraine.

Pour ne pas être en reste avec le baron de Saint-Port, le magnifique Bouret voulut aussi parrainer sa cloche. Ce qu'il fit le 7 septembre de la même année, ayant pris pour commère la femme de son neveu, Catherine-Étiennette Gaulard-Préaudeau, fille de sa bonne amie, Catherine-Suzanne Gaulard née Josset qui était également présente.

Mme de Montesson, qui avait pris à cœur de rendre son village digne de l'épouse du duc d'Orléans, mit sur pied un grand projet pour transformer et agrandir considérablement l'église. Le nouveau sanctuaire aurait occupé tout l'espace compris entre la rue de Melun, le clocher, la rue de la Messe et tout le terrain où se trouve l'actuelle mairie. Orienté vers le sud, le nouvel édifice aurait été composé d'une nef avec une travée de chaque côté. À chaque extrémité se dressait un autel.

C'est donc pour faire place nette que la marquise de Montesson fit transférer le cimetière hors du village. La mort du duc d'Orléans empêcha ce projet grandiose de se réaliser. Je ne pense pas que Seine-Port y ait beaucoup perdu. Après la mort du duc, Mme de Montesson fit élever contre le mur de droite du chœur une chapelle, sous le vocable de Saint-Louis pour y inhumer le cœur et les entrailles du défunt. En 1792, la sépulture fut profanée et le cœur privé de sa châsse fut enterré au cimetière.

Seule une petite porte faisait alors correspondre la chapelle avec l'église. Ce fut plus tard, au XIX^e siècle, que Mme Manuel, propriétaire de Saint-Assise, fit percer les trois arches que nous connaissons, à l'emplacement de vitraux.

À la mort de Mme de Montesson, en 1806, le général de Valence, son légataire, la fit enterrer dans le caveau de la chapelle avec le cœur de son époux qui y retrouva sa place. En 1834, Louis-Philippe, devenu roi des Français, fit élever à son grand-père le monument de marbre blanc que l'on peut voir.

Parmi les autres personnes enterrées dans l'église, notons: Jean-Baptiste Glucq, Charles-André de Monthullé, le fils unique de Jean-Baptiste de Monthullé, mort à deux ans et le comte de Guiry.

Les barons de Saint-Port avaient le droit honorifique de chapelle, qui était celle de la Vierge, et de banc, situé dans le chœur et placé du même côté. La marquise de Montesson tenait beaucoup à ce droit et voulut le garder après avoir vendu le domaine à Monsieur. Sous l'Ancien Régime, c'était le curé qui tenait les actes publics des naissances, mariages et décès, actes qui étaient contresignés par le maître d'école. Le baron de Saint-Port versait au curé une rente annuelle de soixante-quatorze livres avec obligation de faire un service annuel à la mémoire de Henri IV. Le maître d'école touchait, lui, cent livres. À partir de la Révolution, ce furent les maires qui remplirent les actes.

Durant la période révolutionnaire, l'église eut quelque peu à souffrir. Tous les ornements et objets précieux furent emportés et les deux cloches fondues.

Sous l'Empire, en 1812, deux nouvelles cloches vinrent remplacer celles qui avaient été sacrifiées sur l'autel révolutionnaire. La première, nommée Marie-Charlotte, eut pour parrain James-Henry-Charles-Frédéric de Pourtalès, comte d'Empire, et pour marraine, Marie-Louise-Joséphine de Castellane-Norante, sa belle-sœur. Le récent propriétaire de Saint-Assise se devait de l'offrir à sa paroisse. La seconde, nommée James-Louise eut pour parrain et marraine James-Alexandre de Pourtalès, chambellan du roi de Prusse, et Marie-Louise-Élisabeth de Castellane-Norante, son frère et sa femme.

En 1875, grâce aux libéralités des Beauvau, la partie de la nef, prolongée sous les Caumartin, fut surélevée de 4 mètres afin de donner plus d'homogénéité à l'église.

Enfin, à l'intérieur, bien des transformations ont été faites. Signalons pourtant près de l'ancien autel deux faisceaux de colonnettes de grès rouge, provenant de l'abbaye du Lys, ainsi que deux vitraux du XIXe siècle, l'un au-dessus de l'autel représentant saint Sulpice guérissant le roi Clotaire II et le second, au-dessus du portail, montrant Louis VII et les religieux de Saint-Assise. Au-dessus du monument aux morts de la guerre de 14-18, on peut voir un sombre tableau de Desvallières, peint en souvenir de son fils tué au combat, représentant le Christ portant un soldat mort.

LES MOULINS

Le VIEUX MOULIN - 14 rue du Vieux-Moulin

Le Vieux moulin ou moulin Paillard est le plus ancien de Seine-Port et fut construit par les moines de l'abbaye de Saint-Port, certes bien modifié depuis. Il fut ensuite cédé à la seigneurie moyennant le droit de cens que conserva l'abbaye. Il servit alors de moulin banal, c'est-à-dire que les habitants du village venaient y moudre leur grain en échange d'une redevance payée au seigneur. C'était pour lui une des sources principales de ses revenus. Il en alla ainsi jusqu'en 1391 où Jean de Saint-Port le vendit à Jean de Vaudetar. Dès lors, il resta dans cette famille pour ne revenir aux barons de Saint-Port qu'en 1668.

C'est le duc d'Orléans, plein des idées nouvelles et désireux de donner un plus grand essor au village, qui s'en sépara pour y installer une manufacture. Il vendit donc, le 24 avril 1784, à François Perrault, par un bail à cens, le moulin avec tout le terrain jusqu'à la rue de l'Église (Legouvé), nouvellement percée, qui le séparait des terres de la baronnie. Le moulin comprenait alors, en plus du moulin proprement dit, d'importants communs et une maison d'habitation pour le meunier. François Perrault s'engageait à y installer une manufacture de lacets, mais avant que la manufacture soit prête à fonctionner, il devait garder le moulin en activité.

En 1789, Perrault fut chargé avec Pierre Desgranges de représenter le village pour l'élection du représentant du Tiers état aux États généraux. On ne sait si François Perrault fit de bonnes affaires car, deux ans plus tard, le 11 avril 1791, il vendait le moulin à Gabriel-François Mortemart. La manufacture demeura chez les Mortemart jusqu'en 1847. Cette nombreuse famille s'était alliée aux Estienne. Édouard Estienne, ancien carabinier, était devenu médecin. On comptait alors trois médecins résidant à Seine-Port.

C'est vers 1840 que les Mortemart se séparèrent de la maison d'habitation avec tout le terrain compris entre le moulin et la rue de l'Église (Legouvé). Ce terrain devint la propriété du 6 rue Legouvé.

En 1946, le peintre Louis Latapie [voir également p 125] fut séduit par le moulin malgré son état de délabrement et en fit l'acquisition. Il y vécut, après l'avoir restauré, non sans avoir été obligé d'en sacrifier une partie menaçant ruine, jusqu'en 1967.

Le MOULIN NEUF - Rue du Moulin-Neuf

C'est le mieux conservé des moulins de Seine-Port. Il est connu depuis 1362, date à laquelle il appartenait à Jehan Saussebernard, seigneur de Genouilly. Il ne semble pas avoir jamais dépendu des seigneurs de Saint-Port. En 1416, il appartient à Marie de Montmore, dame de Brie-Comte-Robert. Puis, en 1467, à Guillaume d'Harcourt, seigneur de la Grange-la-Prévôté. Il restera attaché à cette seigneurie jusqu'à la Révolution.

Jérôme Mortemart, frère de celui qui avait repris le moulin Vieux, en devint ensuite acquéreur mais le revendit le 12 fructidor an IX, 30 août 1801, à Domitien-Benoît Burdin de Saint-Martin. Samuel Grangère, déjà possesseur du moulin d'Oison, en fut aussi propriétaire. Ses héritiers le vendirent en 1882 au maire, Paul Legrand, qui avait également le moulin Pessard. Le moulin avait cessé de tourner en 1870.

Le MOULIN PESSARD - Chemin de Noisement

Ce moulin est le premier en amont des quatre moulins qui participaient à la richesse de Seine-Port. On l'appelait aussi moulin Collemart. Il date de la fin du XIVe siècle; le premier possesseur connu étant un certain Philippe Lemaire, en 1380. Dès cette date, le moulin semble avoir changé souvent de propriétaires.

Ainsi, en 1384, payait-il un cens à l'abbaye de Saint-Père de Melun. Or, en 1391, Jean de Saint-Port le vendait à Jean de Vaudetar avec le moulin Vieux. Puis on en vient à Pierre Beauchêne, valet de chambre du roi. En 1724, on trouve un Philippe Legros, officier commensal de la maison du roi qui hérite de Germaine Guirau-Sestault, veuve Galée. Il en sera encore possesseur en 1745, puis le vendra à François Joubert, et ce dernier, à la marquise de Montesson, en 1783. Il restera attaché à la baronnie jusqu'à ce que Claude-Xavier Carvillon des Tillères s'en sépare au profit de Philippe Hapdé, le 31 octobre 1792. Peu après, Pierre-Denis Mortemart en était devenu propriétaire. En 1832, Dominique Estienne, gendre de Mortemart, y avait installé une féculerie. L'avocat Jeannotte Bozerian en fut ensuite propriétaire avant qu'il ne reste longtemps dans la famille Legrand. Le moulin fut toujours régulièrement exploité par des meuniers et ne cessa ses activités qu'en 1876.

Le MOULIN D'OISON - N° 2 rue Suzanne-Ruelle

Ce moulin, situé le plus en aval sur le Balory, presque au confluent avec la Seine, est sans doute le moins ancien des quatre moulins de Seine-Port. On sait toutefois qu'il existait au XVe siècle. Il était construit sur des terres dépendant directement de la seigneurie. Il fut régulièrement exploité par des meuniers qui avaient un bail jusqu'en 1782. C'est alors que Mme de Montesson le vendit à son régisseur, Jacques dit Barrois, (voir rue Suzanne Ruelle n° 2).

RUE DE SEINE

n° 2 : Villa Déjazet

Le 27 avril 1777, la marquise de Montesson céda par un bail à cens, sorte de vente à tempérament qui ne coûtait que quelques boisseaux d'orge, un terrain donnant sur la place du village, appelée place de la Foire, au receveur de sa seigneurie, Jean Jacques dit Barrois. Ce surnom lui venait de ce qu'il était originaire de Ligny-en-Barrois. Il était venu à Saint-Assise du temps des Monthullé, où il exerçait la fonction de concierge. Grâce à Mme de Montesson, il avait fait peu à peu fortune. Devenu receveur puis régisseur de la baronnie, il avait acquis suffisamment d'argent pour acheter à tempérament le terrain de la future "villa Déjazet" et y construire une maison. Cette maison n'avait pas tout à fait l'aspect qu'on lui voit aujourd'hui. Si son toit était déjà d'ardoises, ce qui était un luxe, sa corniche ne comportait point la décoration de style empire qui s'y trouve. De même, le jardin était dessiné à la française et non point dans le style anglais que nous lui connaissons.

Jean Jacques en demeura propriétaire jusque en 1792, date à laquelle il vendit la propriété à Jean-Marie de Vouigny, seigneur de Vitry, comte de Roquestan, chevalier de Saint-Louis, ancien mousquetaire du roi. Très riche, il avait hérité d'une terre superbe à Vitry près de Paris. Devant la montée des excès révolutionnaires, il crut se mettre à l'abri en se réfugiant dans cette modeste maison de Saint-Port. Il n'en profita malheureusement que fort peu car il mourut la même année à cinquante-huit ans.

De nombreux propriétaires s'y succédèrent ensuite. L'ancien contrôleur de la bouche du duc d'Orléans, Nicolas Rousseau, l'eut à son tour entre 1795 et 1796. En 1799, elle échappa de peu aux spéculations des affairistes, Nadau et Coopman, qui heureusement ne la gardèrent que quelques mois.

De 1805 à 1821, elle fut la propriété de Jean-François Combes, commissaire à la Guerre, auquel nous devons sans doute les modifications qui lui ont donné le style empire. Combes fut maire de Seine-Port pendant la dernière année de sa vie.

En 1821, la maison fut acquise par la maréchale Sérurier. Son illustre mari s'était surtout fait remarquer durant les campagnes d'Italie où sa probité lui avait valu le surnom de "Vierge d'Italie". Devenu gouverneur des Invalides sous l'Empire, il s'était rallié aux Bourbons. Mais, ayant rejoint Napoléon pendant les Cent-Jours, il fut disgracié par Louis XVIII, perdit le gouvernement des Invalides et mourut peu après en 1819. C'est alors que sa veuve, cherchant une calme retraite, choisit cette jolie maison de Seine-Port. En 1827, elle en fit don à un de ses parents, Jules Simon de Moydier, qui ne la garda pas et s'en sépara l'année suivante. Le nouvel acquéreur devait, lui aussi, la céder au bout d'un an au baron Bosio.

Aujourd'hui, ce nom ne dit plus grand chose, et pourtant, tout le monde connaît les œuvres de ce sculpteur. Né en 1768 à Monaco, Bosio vint à Paris pour étudier la sculpture à l'école de Pajou. Mais brouillé avec le maître, il se laissa entraîner par la Révolution et s'engagea comme volontaire en 1792. Ce ne fut qu'une passade car, bientôt, il revenait à son art et se liait avec Vivant Denon, directeur des musées. Ce fut le début d'une carrière fulgurante. Sculpteur attitré de la cour impériale, il réalisa une grande statue de Napoléon qui devait figurer sur l'arc de triomphe du Carrousel mais échoua finalement au château de la Malmaison. En 1814, Bosio se rallia aux Bourbons et demeura le sculpteur officiel et choyé de la monarchie.

Ses œuvres les plus célèbres sont de cette époque: ainsi la statue de Louis XIV de la place des Victoires, celle d'Henri IV enfant dont l'original est à Pau et des répliques au château de Versailles et au Louvre. Son Hercule combattant Acheloüs métamorphosé en serpent ornait encore, il y a peu, les Tuileries. Tout le monde connaît aussi son Quadrigue qui couronne l'arc de triomphe du Carrousel, érigé en remplacement des quatre chevaux de Saint-Marc restitués à Venise. Lorsqu'il acheta sa maison de Seine-Port, en 1829, Bosio était au sommet de sa gloire: membre de l'Institut, professeur à l'École nationale supérieure des beaux-arts, chevalier de Saint-Michel, officier de la Légion d'honneur, il venait de recevoir de Charles X le titre de baron.

Bosio se plut dans ce cadre champêtre et apaisant et fit construire pour sa fille, la marquise de la Corte qui y installa une salle de bains, le petit pavillon que l'on voit au fond du jardin à droite

en entrant. À son fronton, il fit graver l'inscription "Pour Nais". En 1840, le gouvernement de Louis-Philippe lui commanda une haute statue de l'Empereur destinée à la colonne de la Grande armée au camp de Boulogne, à l'occasion du retour des cendres. Ce fut sa dernière commande. Au même moment, il vendait sa maison à Virginie Déjazet. Cinq ans plus tard, il mourut, en 1845.

La célèbre actrice venait d'atteindre la quarantaine lorsque, cédant aux instances de son homme d'affaires, Louis Lefloch, elle se décida à devenir propriétaire. Après avoir visité plusieurs maisons, elle fut séduite par celle du baron Bosio et s'empressa d'écrire à son ami. "Mon cher M. Lefloch, j'ai terminé le marché de la maison près de Corbeil, sauf votre avis, pourtant, si vous y trouvez des défauts; mais je suis sûr que, comme moi, elle vous séduira. C'est un peu loin mais si, pour le moment, cette circonstance est fâcheuse, plus tard j'en apprécierai l'agrément ". Il lui fallut attendre 1855 le chemin de fer de Cesson.

L'acquisition en fut faite le 24 novembre 1840, moyennant la somme de quarante mille francs, payable en quatre annuités. Sa mère fut si enchantée qu'elle la supplia: "Jure-moi que tu ne te déferas jamais de ta maison!". La pauvre femme, âgée de quatre-vingt-sept ans, s'y éteignit quatre ans après et Virginie lui éleva un caveau dans le cimetière où elle repose avec sa fidèle servante, Lise, qui ne lui survécut que peu de temps.

Virginie Déjazet, née en 1798, était montée sur les planches dès l'âge de cinq ans, mais c'est au théâtre du Gymnase, en 1821, dans une comédie-vaudeville de Scribe que commença sa véritable carrière. Pleine de verve, d'esprit et de gaieté, possédant un joli timbre de voix, car dans les vaudevilles il y avait toujours quelques couplets à chanter, Déjazet devint rapidement une des actrices les plus recherchées du théâtre des boulevards. Ses rôles n'étaient point du genre classique, loin de là. Aucune des innombrables pièces, souvent à caractère pseudo-historique, qu'elle interpréta, ne sont passées à la postérité. Lorsqu'elle acheta Seine-Port, elle venait d'obtenir un triomphe dans Les Premières armes de Richelieu, comédie en deux actes de Bayard et Dumanoir, où elle interprétait en travesti, ce qui lui arrivait souvent, le rôle de Richelieu.

En 1845, elle se produisit dans une pièce d'Alexandre Dumas, Un conte de fées. C'est à la suite de cette rencontre que Virginie choisit le grand Alexandre pour être son compère au baptême de sa petite-fille, Marie-Pauline-Alexandrine Virginie Charpentier. La cérémonie eut lieu dans l'église de Seine-Port, et à la sortie, Dumas, fastueux, jeta aux enfants du pays, avec le geste large des grands seigneurs, des poignées de pièces de monnaie en guise de dragées.

L'été, Déjazet aimait s'entourer d'amis. Dans son salon, elle accueillait avec gentillesse et simplicité ses voisins :

Legouvé, comme en témoigne ce billet,

" Ma chère Voisine

" On m'envoie une loge pour aller voir lundi Les Pommes du voisin, mais j'aime mieux l'esprit et le coeur de ma voisine. À lundi, six heures et demie, n'est-ce pas ? Bien à vous."

E. Legouvé "

ou Villemessant lorsque, plus tard, il s'installa près de chez elle.

Il y avait aussi ceux qui n'hésitaient pas à venir de Paris pour partager avec elle les délicieux après-midi d'été. Adolphe Adam, le compositeur du Postillon de Longjumeau, de Si j'étais roi et de l'immortel ballet de Gisèle et dont Debussy disait, fort injustement, "Adam? C'est le premier des hommes et le dernier des musiciens", y accompagnait au piano la belle voix de basse du chanteur Charles Battaille ou les grands succès de leur hôtesse qu'elle aimait redire pour ses intimes comme le rôle de Létorières du Vicomte de Létorières ou surtout celui de Lisette de la Lisette de Béranger "Ah! combien je regrette mon bras si dodu, ma jambe bien faite et le temps perdu". On voyait encore dans ces parties de campagne l'écrivain et librettiste Vanderburch qui discutait avec le célèbre critique Jules Janin. Mais celui qui allait en être l'hôte le plus assidu, c'est Victorien Sardou.

Le début de cette histoire s'est passée en octobre 1857. Sardou, jeune auteur, venait de subir un échec retentissant avec La Taverne, et depuis, toutes les portes se fermaient devant sa nouvelle pièce Candide. Voyant son désespoir, la comédienne, Laurentine Léon qu'il épousera plus tard, lui conseilla d'aller voir Déjazet et se proposa de lui faire une lettre d'introduction. Sardou a raconté lui-même cette étonnante rencontre (on comparera la description de son arrivée à Seine-Port avec celle d'Alexandre Dumas fils).

"Depuis quatre ans que La Taverne était tombée, j'avais frappé inutilement à tant de portes! J'étais excédé de démarches inutiles, d'espairs trahis, et enfin, à bout de patience, je pris la lettre que l'on m'offrait pour Déjazet et je partis pour Seine-Port. Que de réflexions ne fis-je pas le long de la route! L'étrange démarche, après tout! Et que je m'abusais peu sur mon entreprise! Ce chemin-là, combien d'autres, et dans la même intention, l'avaient dû faire avant moi, sans autre effet que de se rendre importun!

"Pourquoi serais-je plus heureux? Je lui étais parfaitement inconnu. La lettre était pressante, il est vrai, et dictée par une ardente conviction... Mais lit-on bien ces sortes de lettres? Tout cela me trottait par l'esprit et plus j'avancais, plus mon espoir s'en allait en fumée! Et puis, j'ai toujours répugné à ce métier de solliciteur et je suis de ceux qui, venant implorer une faveur dont leur vie dépend, éprouvent une sorte de soulagement joyeux à sonner dans le vide et à s'assurer par là qu'il y a personne au logis.

"À Cesson où l'on descend, pas d'omnibus; mais renseignement pris, j'en avais pour trois quarts d'heure à peine, d'une marche facile, à travers les bois. D'ailleurs, un temps radieux! Un soleil! J'ai gardé le souvenir de ce soleil-là, le premier qui ait lui sur ma route! Ce beau ciel bleu, cette verdure des premiers jours de l'automne, encore fraîche, ce silence et ce grand calme des champs auxquels je n'étais pas habitué, ce petit vent frais qui me caressait le front, tout cela semblait me sourire au passage et me dire "Avance et courage! Tout ira bien". J'avancais donc et d'un bon pas.

"Aux premières maisons du village, deux paysannes qui s'en allaient leur panier sur la tête me saluèrent comme une connaissance. Plus loin, un gros chien, étendu près d'une fontaine, vint amicalement me lécher la main. Un enfant m'indiqua la demeure de Déjazet. Cette grille, là-bas, sur la place... Et Dieu sait avec quel battement de coeur, je sonnai!

"Personne ne vint. Je m'aperçus que la grille n'était pas fermée. Tout semblait s'ouvrir devant moi, comme au coup de baguette d'une fée. Une servante à tête blonde me cria de loin en souriant, elle aussi! "Entrez dans le salon, je vais prévenir Madame qui est au jardin". J'entrai dans ce salon que l'émotion ne m'empêcha pas de regarder très curieusement. Cette maison, je le savais, avait appartenu jadis à Bosio, puis à la marquise de la Corte. À la place d'honneur, un grand tableau représentait l'Amour sous les traits de Jules Janin! J'examinais ce bon mobilier de l'Empire, ces fauteuils à velours d'Utrecht et les tasses jaunes sur les guéridons à galeries de cuivre... quand une porte s'ouvrit derrière moi. Je me dis "C'est Elle!". Et ramassant tout mon courage pour lui débiter le petit discours que j'avais préparé sur la route, je me retournai, je vis que c'était Elle en effet... et je demurai coi, la bouche ouverte et muet comme un poisson!

"Elle avait les mains pleines de plâtre... C'est là ce qui me désorientait. Je ne m'étais jamais attendu à cela. Elle vit la stupeur et me dit en riant: "Pardon, j'étais occupée à réparer un mur!". Balbutiant je ne sais quoi, je remis ma lettre qui fit un merveilleux effet. La glace rompue, je ne sais trop ce que je dis... Il paraît pourtant que ce ne fut pas trop gauche. Je présentais assez heureusement mon Candide (car c'était un Candide en cinq actes) en faisant ressortir, on le pense bien, ce qu'il y aurait de piquant à voir collaborer Voltaire et Déjazet, etc. Elle me regardait si gaiement, d'un air si bienveillant, si cordial, si encourageant que toute mon éloquence me revint. Je me mis à parler, à parler, à parler! tant qu'elle m'offrit charitablement à boire! Je refusais. La raison me soufflait: "En voilà assez! Elle est convaincue, la cause est à demi-gagnée. Va-t'en comme tu es venu, en coup de vent, et ne sois pas banal ou tu vas tout gâter, car elle est femme!" Je déposai mon manuscrit sur la table, et sous prétexte de chemin de fer, de train en retard, que sais-je? , je serrai ses blanches mains avec effusion et je pris la fuite, sans me retourner!

"Ah! que j'étais léger cette fois! Que le ciel me semblait plus bleu, l'air plus caressant, les oiseaux plus gais, les fleurs plus tendres qu'à mon arrivée! C'est qu'une voix secrète me disait: "Le charme est rompu, ton heure est arrivée!". Et ma jeune chance, jusque-là emprisonnée, brisait sa coquille, et pour la première fois, battait de l'aile! Je courais, je volais, je franchissais les fossés tout pleins -je crois les voir- de gros bouillons blancs et de fleurs des champs dont je fis une moisson que je rapportai pieusement. Il y a de cela douze ans bien comptés et leur parfum dure encore".

Ce fut pour Sardou le début de la célébrité mais, pour Déjazet, le commencement des ennuis financiers. La comédienne qui avait pris sous sa protection le jeune auteur, qui l'appelait sa marraine, s'était promise de monter le fameux Candide. Pour y parvenir, elle pensa que le meilleur

moyen était d'acheter un théâtre. C'est ainsi qu'en 1859, elle fit l'acquisition de la salle des Folies-Nouvelles sur le boulevard du Temple et qui devint, dès lors, le théâtre Déjazet.

Malheureusement, Candide qui devait en faire l'ouverture fut refusé par la censure. Malgré ce contretemps, Déjazet, toujours bien décidée à donner la primeur à une oeuvre de son filleul, le mit en rapport avec son ami le librettiste Vanderburch pour qu'ils écrivent une nouvelle pièce. C'est ainsi que le théâtre fut inauguré le 27 septembre 1859 avec Les Premières armes de Figaro où Virginie tenait le rôle de Figaro.

En tête du livret, Sardou écrivit ces lignes de reconnaissance :

" À Virginie Déjazet,

À qui dédier cette oeuvre, si ce n'est à vous, Madame, à vous qui en êtes l'âme et la vie ? Comme l'enfant des contes de fées, j'ai trouvé sur ma route une marraine dont la baguette enchantée m'ouvre la porte, obstinément fermée, et je veux que son nom magique, écrit en tête de ce livre, fascine encore mon lecteur et désarme sa critique. Parmi tant de couronnes tombées à vos pieds, acceptez donc la mienne, Madame, elle vous rappellera sans cesse un bienfait que vous oublierez, dans le nombre, si je n'écrivais ici, pour mémoire, ce nom très obscur et trop heureux de se faire lire à la lueur du vôtre".

Ce fut un véritable triomphe. D'autres ouvrages de Sardou suivirent avec un égal succès. La fortune fut pour Sardou pas pour Déjazet car elle avait commis l'imprudence de confier la gestion de son théâtre à son fils, Eugène, artiste, mais sans aucun sens de l'administration. Dès l'année suivante, il fallut hypothéquer Seine-Port pour pouvoir payer les comédiens.

Pourtant à Seine-Port, l'atmosphère restait au beau fixe. Auteur lancé, Sardou venait y faire de longs séjours avec toutes sa famille. Il y avait sa chambre au premier étage à gauche de la fenêtre au balcon tandis que Virginie occupait celle de droite. C'est là qu'il écrivit Les Diables noirs. Il préférait cependant le petit pavillon "Pour Nais" où, malgré les bruits de la fête du village, il écrivit Nos intimes.

Ce bonheur pour Déjazet ne dura pas. Devenu célèbre et riche, Sardou s'acheta une propriété à Marly-le-Roi en 1865. Dès lors, il ne vint plus guère chez sa marraine. Elle s'en plaignit : "Enfin, chevalier (Sardou venait d'être fait chevalier de la Légion d'honneur) quand viendrez-vous? lui écrivait-elle. Il me semble, si j'ai bonne mémoire, que l'année passée, à pareille époque, vous étiez ici. Mais depuis un an, vous avez tellement grandi en toutes choses que ma pauvre maison est devenue bien petite pour vous recevoir. N'importe, venez toujours car, à défaut du local matériel, je connais certain coeur vous gardant certain coin qui, croyez-le, vaut bien les quarante-deux milles mètres dont vous êtes devenu propriétaire. Venez donc vite, ce petit domaine qui vous attend a soif de votre présence comme vos terres ont besoin d'eau!".

La présence de Villemessant à Seine-Port compensera pendant quelque temps l'éloignement de Sardou. Mais, à son tour, Villemessant quitta Seine-Port. Avant de partir, Villemessant confia à sa voisine qu'il était fort ennuyé à cause de son âne dont il ne savait que faire.

"Vendez-le moi, lui dit alors Déjazet.

- Vendre mon âne? Jamais! répondit Villemessant. Songez donc que c'est mon compatriote: il est né à Chambon, dans mon village. Je refuse de vous le vendre... seulement je vous le donne! "

Déjazet accepta et remercia ainsi :

"28 juin 1870

Permettez-moi, sitôt revenue à Paris, de vous remercier du bon et beau cadeau que vous me faites, mon cher M. de Villemessant. Soyez sans inquiétude, votre compatriote, comme vous l'appellez, sera soigné et aimé; il n'aura changé que de logement. Encore une fois, merci!".

Le pauvre Cadichon risqua fort de perdre son nouveau toit car les affaires allaient mal. Les créanciers de Déjazet menaçaient de vendre Seine-Port. Heureusement, Sardou, pour sauver la maison qui lui avait porté bonheur, se porta garant de la dette. Ce ne fut qu'un court répit. Virginie devait, sans cesse, renflouer son théâtre géré de façon déplorable par son fils Eugène. Mais elle avait beau parcourir la France, jouer tous ses anciens succès, elle subissait le sort des artistes vieillissants : les recettes étaient moins bonnes, et deux ans plus tard, le problème se posait à nouveau.

Le 8 février 1872, elle écrivait ce mot angoissé à sa grande amie, Mme Benderitter :

"Vous croyez Seine-Port sauvé? Vous ne savez donc pas qu'il n'a jamais été plus compromis. La première hypothèque se retire, si le 20, je n'ai pas remboursé ces 15.000F, c'est fini, et certes je ne les rembourserai pas. Enfin que voulez-vous, le bonheur n'est pas fait pour moi! Pauvre Seine-Port! Pauvres tombes qui le défendez depuis si longtemps, m'y refuserez-vous une place parce que j'aurai manqué à mon serment ? Vous savez bien, mères chéries, que cela n'aura pas été ma faute, car je lutte depuis assez longtemps!".

Encore une fois, elle se tourna vers Sardou. Seulement, Sardou ne répondit plus. Il reprochait à Déjazet de donner tout son argent à ses enfants qui le dilapidaient et il ne voulait entretenir ni Eugène, ni sa fille Herminie Charpentier. Elle en fut un peu amère, aussi écrivit-elle à son fils :

"Oui, compte sur Sardou, il fera pour nous comme il a fait pour d'autres, des promesses, voilà tout. Crois-moi donc, laisse là ton rêve de Seine-Port, réveille-toi et dis "Il est vendu"".

Et à Mme Benderitter :

"...Il avait tout promis. Ah! ça ne lui coûte rien, les promesses! Il en avait fait de belles pour Seine-Port, et au dernier moment, il vient d'écrire à mon fils : "Impossible !". Donc, mon pauvre Seine-Port va être vendu!".

De fait, Sardou ne repoussera pas la demande d'Eugène Déjazet et promettra d'acheter la maison "afin que Déjazet y put vivre en dame et maîtresse ses dernières années". Mais ce ne fut que pour se dédire au dernier moment. La vente eut donc lieu, dans des conditions déplorables, et le prix obtenu ne permit même pas de régler la totalité des hypothèques.

Après avoir été délaissée par ses nouveaux acquéreurs, la villa retrouva, grâce à Marcel Desjardin qui en fut propriétaire de 1916 à 1943, son lustre d'autrefois.

n° 40 : Ancienne maison du port

Le premier possesseur dont on connaisse le nom est Charles Ségond qui le 16 novembre 1623, signa un bail à cens avec la veuve de Louis Le Fèvre de Caumartin. En 1702, on note le sieur Vatin de Couralle. À la mort de sa fille, veuve de Jean Faye, ses héritiers la vendirent à Jean Jacques dit Barrois, déjà propriétaire d'une maison sur la place de la Foire, villa Déjazet, et du moulin d'Oison, le 23 novembre 1782.

Par cette acquisition, Barrois se trouvait à la tête d'un vaste domaine qui s'étendait de la rue du Passage à la rue de Seine et englobait toute la berge de la rivière. Le concierge de Saint-Assise, devenu receveur des amendes, avait fait fortune. La maison était sans doute en mauvais état car Jean Jacques la fera démolir entièrement en 1793 pour la reconstruire à peu près comme elle est aujourd'hui, un corps central très simple avec son toit d'ardoises. Bien sûr faut-il faire abstraction des ajouts du XIXe siècle, comme la tourelle et la grosse tour carrée. Le citoyen Poirré en fut ensuite propriétaire. Après sa mort, la maison fut mise en vente le 7 octobre 1801.

À cette occasion, parut une assez amusante affiche qui en vantait les avantages.

" ADJUDICATION " D'UNE BELLE ET CHARMANTE MAISON DE CAMPAGNE, PATRIMONIALE

"Cette maison, dépendante de la succession du cit. Poirré, bâtie à neuf il y a huit ans, sise commune de S.-Port, sur le bord de la Seine, entre Corbeil et Melun, où l'on peut aller tous les jours par les coches et galiotes d'eau, ou par les voitures de Ponthierry, consistant en un pavillon couvert d'ardoises, entre cour et jardin, au rez-de-chaussée: vestibule, belle salle à manger, salle de compagnie, office, cuisine, chambre de bains, commodités à l'anglaise, quatre chambres à feu au premier avec leurs cabinets, garde-robe, chambres dans les mansardes, cour, écurie, remise, fournil, poulailler, un jardin à l'anglaise et potager, contenant environ deux arpents, complanté de plus de dix-huit cent pieds d'arbres fruitiers, tant espaliers que quenouilles, paradis et arbres en

plein vent, bosquets et arbres étrangers, le tout clos de murs, avec terrasse sur le bord de la Seine, une prairie de plus de deux arpents, qui sépare la maison de la rivière, une île dans la rivière, couverte d'osiers que l'on coupe tous les ans, contenant plus d'un arpent: le tout meublé ".

La maison ne fut finalement achetée au tribunal civil que le 22 nivôse an XI, janvier 1803, par Nicolas Rousseau, l'ancien contrôleur de la bouche du duc d'Orléans. Pour ce faire, il dut emprunter 9.000F à M. Douche qui habitait au 7 route de Nandy. Il n'est pas impossible que Nicolas Rousseau qui avait été propriétaire de la villa Déjazet jusqu'en 1797 ait loué cette maison en 1798 pendant quelque temps.

Marin Percheron, ancien intendant de la marquise de Créquy et secrétaire du prince de Polignac, en fut propriétaire depuis 1830 jusque vers 1847. Il était fort lié avec le baron Bosio qui vint à Seine-Port à la même époque. Il fut maire de 1833 à 1840 et fit presque toujours partie du conseil municipal.

n° 41 : Home des Pharmaciens

Jusqu'en 1934, cette maison ne faisait qu'une seule propriété avec celle des Îles. On ne se douterait pas tant elle a été transformée au cours des siècles qu'elle est une des plus anciennes du village. Le plus loin que l'on puisse remonter, c'est le 25 mai 1646, lorsque le sieur Léonard Liégault, avocat au Parlement, a acquis le domaine de demoiselle Madeleine de Grinville. La maison, presque un petit château, avait déjà l'aspect qu'elle a gardé pendant plus de deux siècles: en entrant dans la cour, à droite, s'étendait un grand corps de bâtiment faisant face à la Seine avec, à son extrémité sud, un retour en équerre qui fermait de ce côté la cour. L'ensemble était complété par de vastes communs.

Sa veuve le revendit en 1669 à Antoine Houdault, valet de chambre du roi. À la mort de ce dernier, sa femme le céda à un militaire, premier cornette de la première compagnie des mousquetaires à cheval de la garde du roi, chevalier de Saint-Louis, Louis Leclerc, seigneur des Ambrières. C'est encore une fois une veuve qui le vendit en 1708 à Thomas de Heiss, baron du Saint-Empire, seigneur de Koquenheim, conseiller du roi. À chaque mutation, le domaine, beaucoup plus étendu que de nos jours, avec de multiples petites pièces de terre, évoluait plus ou moins. Le baron de Heiss resta peu à Seine-Port. La mort l'ayant fauché, il fallut vendre à nouveau. Ce fut Charles de Bonnaire, conseiller du roi qui l'acheta en 1711. Ses héritiers durent s'en débarrasser en 1733 au profit de la veuve d'un militaire, brigadier aux armées du roi (à peu près l'équivalent de général de brigade) Mme de Saint-Victor, qui vint y finir ses jours.

Charles Renauldon, receveur du grenier à sel de Montargis et entrepreneur de tabac, en hérita en 1748. Puis, le 21 avril 1751, le domaine passa aux mains de Pierre de Jassaud, seigneur d'Arquainvilliers, ancien officier du régiment du roi, chevalier de Saint-Louis. C'est alors, en 1769, que Marie-Charlotte de Monthullé, épouse du comte Georges de Monteclerc, maréchal de camp, le lui acheta pour se rapprocher de son frère, Jean-Baptiste de Monthullé, baron de Saint-Port, qui résidait à Saint-Assise. Sa fille, Hyacinthe-Jeannette, qui avait épousé en 1768 son cousin, René-Georges de Monteclerc, dans la chapelle du château de Saint-Assise, en fut à son tour propriétaire jusqu'en 1782. La maison passa ensuite à la faculté de Médecine, si l'on peut dire. En effet, c'est Antoine Petit, docteur en médecine, ancien inspecteur des Hôpitaux, membre des Académies des sciences de Paris et de Stockholm, qui succéda aux Monteclerc le 21 décembre 1782. Petit, on ne sait pour quelle raison, en fit don le 11 mars 1790 à son collègue le docteur Claude-François Duchanoy, professeur d'anatomie, régent de la faculté de Paris.

Après cette intermède "médical", on en revient à la famille des anciens possesseurs de Saint-Assise, les Monthullé. Duchanoy, qui n'avait rien à faire du domaine, le vendit le 31 décembre de la même année à Sophie de Monthullé. La fille de l'ancien baron de Saint-Port avait épousé le marquis Henri-Roland-Lancelot Turpin de Crissé, colonel du régiment des hussards de Bercheny, qui appartenait à une très ancienne famille de l'Anjou. Devant l'agitation révolutionnaire, Sophie s'était souvenue du Saint-Port de son enfance et avait incité son mari à venir s'y réfugier. Mais les événements s'étant précipités dramatiquement avec la mort du roi survenue le 21 janvier 1793, Turpin de Crissé se décida à vendre pour émigrer. Avec le prix de la vente, il se rendit en Amérique où il mourut peu après à Philadelphie, dans un dénuement total. Sa famille parvint cependant à revenir en France, sous l'Empire, et son fils y commença une brillante carrière de peintre.

Curieusement, c'est à un Américain que Turpin de Crissé avait cédé sa maison et cet Américain allait en être un des hôtes les plus remarquables. Il s'agit de Gouverneur Morris qui fut ambassadeur des États-Unis d'Amérique, ou plus exactement ministre plénipotentiaire au moment de la Révolution. Disons tout de suite que Gouverneur n'était pas un titre, mais son prénom. Ce curieux prénom lui venait de la coutume américaine de prendre pour cela le nom de jeune fille de sa mère. Celle-ci s'appelait Gouverneur, famille d'origine française et huguenote.

Ami intime de Washington, Gouverneur Morris était venu en France au début de l'année 1789 pour négocier le rachat de la dette américaine, sans se douter des graves événements dont il serait témoin.

Grand, d'une carrure athlétique, superbe malgré une jambe de bois, conséquence d'un accident, les yeux bleus, les cheveux bruns, brillant, intelligent, séduisant, la voix charmeuse, il n'eut pas de peine à se faire accepter par la haute société parisienne, en particulier par les familles de ceux qui avaient participé à la guerre d'Indépendance américaine. C'est ainsi qu'il côtoyait Lafayette, les Chastellux, les Damas, Talleyrand, Mme de Staël, le ministre Montmorin de Saint-Hérem et bien d'autres. Libertin, on ne comptait plus ses conquêtes féminines. C'est d'ailleurs par sa liaison avec la comtesse de Flahaut, qu'il avait enlevée à Talleyrand, qu'il eut l'occasion de s'installer à Seine-Port.

Gouverneur Morris suivait de près les événements politiques et s'effrayait de voir la tournure dramatique qu'ils prenaient. Chose curieuse, ce fondateur de la république des États-Unis se montra un fervent défenseur de la monarchie. Nommé ministre plénipotentiaire de son pays, il s'employa activement à tenter de sauver la vie du roi. N'ayant pu y parvenir, horrifié par tout le sang qui coulait à Paris, il désira s'en éloigner et se retirer à la campagne. Or, la comtesse de Flahaut était née Adélaïde Filleul, enfant naturelle de Michel Bouret, propriétaire du château de Croix-Fontaine et du Pavillon du roi. Ce n'est donc pas tout à fait un hasard si Gouverneur rencontra chez elle Turpin de Crissé. Ce "jeune freluquet d'avocat", comme l'appelle, on ne sait pourquoi, Morris, voulant émigrer lui proposa sa maison, et le 14 février 1793, il en devenait propriétaire pour la somme de 55.000F.

"J'ai acheté une habitation isolée dans un lieu où il est peu probable que les armées ennemies (1) passent, quand même elles pénétreraient en France", écrivait Morris à Jefferson. De cet endroit caché qu'il appelle suivant son ancien nom SainPort [sic], il a pourtant "une vue champêtre quoique très étendue. À une distance d'un mille et demi au sud-ouest, on peut encore voir les ruines des bains (2) de la belle Gabrielle, maîtresse d'Henri IV et à la moitié de cette distance, dans la direction opposée, se dresse, sur un plateau élevé, le magnifique pavillon de chasse construit par Bouret".

Dans sa retraite, loin de la tragédie parisienne, Morris n'en gardait pas moins contact avec les événements et continuait à écrire à ses correspondants américains.

À son ami et homonyme Robert Morris, il décrivait ainsi sa vie à Sainport [sic] : "Vous vous trompez en pensant que mon habitation mérite le nom de château. On m'en a offert un à des conditions très avantageuses. Mais je n'aime point le faste et la magnificence. Ma maison, mon humble maison, entourée de châteaux superbes, est fournie d'une table abondante, simple et saine, d'une cave et de liqueurs excellentes. La tempérance et l'hospitalité sont les dieux qui y président. Si j'avais le bonheur de vous recevoir, le second de ces dieux pourrait bien faire oublier l'autre pendant une soirée et gouverner seul; ou plutôt je leur donnerais congé à tous deux pour renouer notre ancienne amitié qui, je l'espère, ne finira qu'avec nous. Je contemple en ce moment, de ma fenêtre, les poiriers et les pruniers en fleurs; les pêchers, les abricotiers et les amandes sont déjà formées. Les pommiers avancent. Nous n'avons presque pas eu d'hiver et s'il ne vient point de gelée, la saison sera magnifique. Au mois de mai de l'année dernière, vers la fin, la gelée avait presque tout détruit. Les pommes de terre furent coupées à ras de terre. On redoute la lune du mois d'avril, appelée "lune rousse", pendant laquelle il fait ordinairement froid. L'atmosphère a été si chaude ces jours passés que la marche au milieu du jour était très fatigante. Je suis dans le meilleur pays de labour que je connaisse mais il est si mal cultivé. Le nôtre peut produire des fruits bien meilleurs et avec plus de certitude. Je n'en excepte pas même le raisin ou les prunes. Quant aux brugnons, c'est une autre chose: c'est un beau mais mauvais fruit."

À Seine-Port, Gouverneur Morris, vrai Cincinnatus, s'occupe avec soin de ses terres. Il surveille ses labours, a l'œil sur sa ferme car il a acheté des vaches, des cochons et des poules. Une de ses amis, Mme de Damas, qui le vit à l'ouvrage, nous en a fait ce portrait :

"L'agriculture devient la science principale du législateur; non content de l'honorer et de l'encourager, il s'y livre avec attention et y consacre ses études en y appliquant les découvertes de

l'art. Aucune de ses branches ne lui échappe et il dirige une ferme avec autant de talent et plus de plaisir qu'il ne préside dans les conseils d'État. Il joint la pratique à la théorie et ne néglige aucun détail; les noms et les propriétés des graines, des arbres et des plantes, la culture qui leur convient, la préparation du sol, le choix des expositions, l'observation des saisons, le moyen de combattre leurs vicissitudes, de hâter et de multiplier les produits, de les varier de manière à conserver la fertilité du sol sans l'épuiser : en un mot, depuis les grands travaux de la moisson jusqu'aux connaissances du plus pauvre maraîcher, rien n'échappe à son étude et à ses soins. Plus heureux s'il contribue à l'accroissement de la récolte que lorsqu'il fait des plans pour remporter des victoires, et aussi heureux au milieu des villageois grossiers de Seine-Port, qu'il instruit et qu'il aime, qu'il ne l'a jamais été dans les cercles brillants de Paris.

"Quelquefois, après avoir supposé qu'il était enseveli dans quelque pensée profonde touchant l'organisation sociale, ou occupé à transmettre à son gouvernement de nouvelles lumières sur l'état politique de l'Europe, j'ai appris qu'il avait passé la matinée à surveiller son labourage, à semer des graines ou à assister à la moisson."

C'est grâce à cette sollicitude à l'égard de sa terre qu'il réussit à surmonter les ravages de la terrible sécheresse de l'été 1793, faisant creuser un puits et utilisant habilement l'eau du bras de Seine qui traverse la propriété. Son entêtement dans les questions agricoles l'avait fait surnommer par les "villageois grossiers" de Seine-Port qui l'aimaient bien "Jambe de bois et tête de fer". Mais cela ne l'empêchait pas d'avoir des relations fort amicales avec certains d'entre eux, et tout particulièrement, avec le docteur Cretté dont il appréciait la culture et qui garda longtemps une vive impression de cet Américain "affable et spirituel".

Cependant, Gouverneur Morris n'avait pas acheté sa retraite de "Sainport" uniquement pour profiter du calme campagnard, mais aussi pour y abriter ses amis menacés par la Révolution. Ainsi la comtesse de Damas vint s'y réfugier. Elle était la fille du comte Andrault de Langeron et avait épousé Charles de Damas d'Antigny qui avait fait la campagne d'Amérique avec Rochambeau et qui, plus tard, devint duc de Damas sous Louis XVIII. Son mari, ayant émigré, elle avait demandé le divorce pour que ses biens ne soient pas confisqués. Devenue la citoyenne Langeron, elle se croyait en sûreté à Seine-Port. Hélas ! un mandat d'arrêt ayant été lancé contre elle, les révolutionnaires se présentèrent à son hôtel du faubourg Saint-Honoré où ils apprirent que "la citoyenne Langeron, divorcée de Damas, se trouve depuis dix mois à la campagne, dans la maison de M. Morris, ministre plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique". Un nouveau mandat la rejoignit alors à Seine-Port, et le 14 novembre 1793, on vint pour l'arrêter. Gouverneur Morris usant de son titre diplomatique reçut les argousins avec hauteur et réussit à obtenir que Mme de Damas "reste chez lui sous sa responsabilité", après qu'on eut mis les scellés sur ses affaires.

Morris savait pourtant qu'il n'avait pas le droit de soustraire une Française à la justice de son pays. Aussi, pour éviter les complications diplomatiques, écrivit-il au ministre pour lui dire qu'il s'était seulement opposé à la violation de son immunité diplomatique et que la citoyenne Langeron était prête à déférer au mandat d'arrêt. Toutefois, grâce à cette intervention, elle fut seulement assignée à résidence dans son propre hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et quelques mois plus tard, elle était enfin libérée et pouvait revenir à Seine-Port.

Parmi les personnes que Gouverneur Morris accueillit dans son asile champêtre, il y eut une certaine Mme de Mory, femme d'un financier. Or, voici que le 4 juin 1794, cette dame se plaignit à son hôte d'avoir été volée et de la plus belle façon. C'était une vraie fortune en bijoux et objets précieux qui lui avait été dérobée: colliers, bracelets et boucles d'oreilles de pierres précieuses, boutons de diamants, boîtes en or, tabatières, montres de perles serties, etc. Gouverneur s'en ouvrit au juge de paix de Boissette, alors seul habilité pour Seine-Port, le citoyen Cartault, qui commença l'enquête. Les soupçons se portèrent sur Julie, la femme de chambre de Mme de Mory et une autre chambrière nommée Geneviève qui venaient de la quitter. Les servantes furent rattrapées, arrêtées, leurs effets fouillés, sans résultat. Alors les enquêteurs firent placarder dans Paris une affiche portant :

AVIS IMPORTANT

Il a été volé, depuis le 16 prairial, environ pour cent mille livres de diamants et de bijoux chez le ministre plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique septentrionale, à Seine-Port, district de Melun. On prie tous citoyens, orfèvres, bijoutiers et autres, ainsi que le mont-de-piété et les commissionnaires de faire arrêter tous porteurs de ces effets volés et d'en donner avis audit ministre et au citoyen Cartault juge de paix à Boissette, près Melun.

Les recherches étant demeurées vaines, on finit par en conclure que la citoyenne Demory [sic] "s'est volée elle-même pour faire payer le tout à l'homme respectable chez qui le vol a été commis". On ne sait comment "l'homme respectable" prit la plaisanterie, mais il dut payer 210 livres, le 5 septembre, au greffier de M. Cartault [sic] "pour les dépenses encourues dans la recherche infructueuse des voleurs de diamants de Mme de Mory".

Tandis que sévissait la Terreur à Paris, les plaisirs de la campagne allaient bientôt se terminer pour Gouverneur Morris. Le gouvernement des États-Unis ayant demandé le renvoi de l'ambassadeur de France et son remplacement, en contrepartie Morris dut lui aussi céder la place à un nouveau diplomate.

Il lui fallut donc vendre son cher "Sainport", faisant un bénéfice substantiel de plus de trois mille livres. L'acquéreur sera un certain M. Mottet, homme d'affaires de d'Aguesseau. Il vendit deux vaches au tapissier Beaufort pour 800 livres et donna la troisième à son jardinier Dumesnil "en récompense de sa fidélité et de son ingéniosité".

Avant de quitter la France, Gouverneur Morris retourna une dernière fois à Seine-Port du 12 au 14 octobre 1794. Mme de Damas y était encore, mais il eut la surprise d'y voir arriver une de ses anciennes conquêtes, une Mme Simon, qu'il avait rencontrée chez le banquier Greffulhe. "Mme Simon arrive durant le dîner, écrit-il. Venir par ce mauvais temps n'est vraiment pas rien, et pourtant elle veut être sage... C'est très stupide de sa part!". Déçu mais touché, il la quitta le lendemain: "Je suis très ému en laissant mon amie au désespoir, et il ajoute, ce matin, j'ai dû prendre congé deux fois, chacune marquée par une grande émotion".

Avant de partir, il donna 98 livres pour les pauvres de Seine-Port et 160 livres à la cuisinière et à la servante de Mme de Damas qui l'avait servi à Paris.

En dépit de son court séjour, il avait réussi à séduire les gens du village qui gardèrent longtemps le souvenir de cet ambassadeur si affable et pourtant si têtue.

Il était bien difficile de succéder à un tel personnage, aussi M. Mottet ne laissa-t-il guère de souvenirs. Après lui, nous trouvons comme propriétaire, Me Lefèvre de la Boulaye, notaire royal jusqu'en 1788. Poète à ses heures, il aimait la littérature, aussi fit-il aménager dans la maison une salle pour y jouer la comédie. Il y résida de 1810 à sa mort en 1820.

Ensuite, on note la présence du comte de Clermont-Lodève, puis de M. Bonfil entre 1829 et 1836, qui entreprit de nombreux aménagements, notamment dans l'île Malaquais qu'il relia par un pont et où il fit dessiner un parc à l'anglaise. À sa suite, c'est Louis-Antoine Bruneau, marquis de Vitry, qui y reçut le comte de Solms, alors consul général du Wurtemberg.

En 1842, c'était un autre notaire, Me Teysson, qui avait pris possession du domaine. Celui-ci très lié avec l'architecte de Louis-Philippe, Vien, fit aménager "une très belle salle à manger, un grand salon, un très beau vestibule avec un gracieux escalier disposé dans une élégante tour".

À sa mort, en 1852, c'est un Anglais, M. Mills, qui en devint acquéreur. Villemessant, dans un article sur sa maison plein d'un humour corrosif, nous a laissé ce portrait de son prédécesseur: "La maison fut achetée par un autre Anglais, ancien chambellan de la reine d'Angleterre qui, un jour à la chasse, en sauvant la vie de sa gracieuse souveraine, était tombé sur la tête. Il lui en était resté ce que le peuple appelle un léger coup de marteau. C'était bien ce qu'il fallait pour continuer à engloutir l'argent dans cette maison prédestinée!".

La femme de M. Mills s'efforça de faire un beau parc à l'anglaise avec un superbe gazon. Cela surprit dans la région et l'on peut lire dans la revue de la Société d'Horticulture de 1854: "... à Seine-Port, vous auriez surpris Mme Mills s'appliquant à produire ces fins gazons de son pays, qui font l'orgueil des jardins d'Angleterre. Un commencement de succès nous donne lieu de croire qu'elle ne sera pas trompée dans cette douce espérance. Aucuns sacrifices ne sont épargnés pour atteindre ce but: un immense réservoir, alimenté par un manège que doit remplacer bientôt une machine à vapeur, fournit en abondance l'eau à un énorme rocher, d'où elle retombe en bruyantes cascades pour répandre la fraîcheur et la vie sur ces verts tapis ". Hélas ! tous ces travaux et la boisson eurent raison de la résistance des Anglais, si l'on en croit toujours Villemessant : "Cet Anglais ne regarda pas à la dépense. Il fit construire de grandes remises, une immense orangerie, puis il fit venir des compatriotes à lui pour qu'ils lui bâtissent un colossal moulin à vent destiné à mettre de l'eau dans toute la propriété. On en profite pour semer les jets d'eau, les rochers, les cascades; on peut arroser toutes les pelouses avec des tuyaux comme au bois de Boulogne. Les travaux du moulin durèrent 18 mois. Cela coûta à notre Anglais 45.000F, plus le vin, car le gentleman, sa famille et les constructeurs buvaient toute la journée. Un soir, la pauvre lady qui avait absorbé de

l'eau de vie plus que d'habitude prit feu en soufflant sa lumière. Un punch s'alluma dans son corps. Elle mourut, et quelques années après, toute la famille remontait au ciel!"

C'est cette catastrophe qui permit à Villemessant autre personnage de premier plan, de devenir à son tour acquéreur de cette belle maison.

Né en 1812, Jean-Hippolyte-Auguste Cartier de Villemessant, fils naturel d'un colonel, commença sa carrière dans le journalisme en créant le journal La Sylphide en 1840. La durée éphémère de cette feuille ne le découragea pas car ce n'est qu'après une série d'autres tentatives qu'en 1854, il fit paraître Le Figaro. Ce n'était alors qu'un bihebdomadaire mais devant le succès rencontré, il devint, à partir de 1865, un quotidien. Un an auparavant, en 1864, Villemessant se laissait séduire par le charme de Seine-Port et achetait la maison aux héritiers de la famille Mills.

Dans l'article que nous citons plus haut, Villemessant a raconté avec son humour bien particulier la folie qui l'avait saisi lorsqu'il était devenu propriétaire à Seine-Port.

"À ce moment, écrit-il, un dépensier de la première volée, un grand arrangeur de maisons qui, s'il occupait la place de M. le préfet de la Seine, aurait déjà mis la bonne ville de Paris sur la paille, un fou plus fou que les précédents propriétaires, achète le château. Ah! je vous prie de croire que celui-là a fait un boulevard. Il y avait un bras de la Seine qui traversait toute la propriété, il en fait creuser un autre, il emploie les terres à faire des mouvements de terrains, il jette moyennant un forfait de 30.000F quatre ponts élégants sur la rivière, fait construire des cabines de bains froids, établir des bains chauds, des douches. Il avait grand besoin de prendre des douches, le malheureux. Il y a un ravissant kiosque japonais à l'Exposition, il l'achète, un abri en liège, il l'achète. Le moulin est superbe, dès qu'il fait du vent, les ailes cassent. En avant une machine à vapeur du célèbre Marinoni, cela ne coûte que 4000F. C'est une misère. Il fait une tonnelle en fer plantée de toutes espèces de raisin, si longue qu'un tambour-major qui serait placé au bout aurait l'air grand comme M. Thiers. Il fait construire une serre chaude, et allez donc, les écus, dansez, sautez, cabriolez, c'est au tour des basses-cours, des lapineries : s'il n'y a pas de rideaux de soie à la basse-cour, c'est pur oubli, des plantes grimpantes tapissent tous les murs.

" Il fait construire un pavillon Louis XIII, une véranda, un perron immense. Est-ce tout ? Ah! bien oui! Notre fou a vu à l'Exposition un salon mauresque, construit par M. Chapon, l'habile architecte de M. de Lesseps, il lui faut un salon mauresque. Chaque pièce a son caractère différent. Lanzirotti lui taille une immense cheminée en pierre avec cariatides.

" Cette fois c'est bien fini, n'est-ce pas ? Ah mais non! notre dépensier à une folie douce qui ne vient pas de lui, une grande quantité de connaissances, j'allais dire d'amis. Il y a une vingtaine de lits toujours occupés. Il faut amuser tout ce monde-là. Il fait construire une salle de jeux de 20 mètres de long, une quinzaine de croisées tout cela est garni intérieurement de treillages verts. Il y a un billard, toupies hollandaises, tonneaux, roulettes comme à Bade, un vrai casino enfin! "

Villemessant aimait en effet recevoir et faire partager à ses nombreux amis les fastes de sa propriété. Il y avait des habitués comme Alphonse Daudet ou le célèbre chanteur Jean-Baptiste Faure, la coqueluche du Tout-Paris, qui fit les créations de l'Africaine, de Faust, de Don Carlos. Déjazet venait parfois en voisine.

Dans Souvenir d'un Homme de Lettres, Daudet nous raconte une des visites qu'elle fit vers la fin de sa carrière :

"Un soir, pourtant, la comédienne m'est apparue tout à fait charmante. Ce n'était pas au théâtre mais chez Villemessant, à Seine-Port. On prenait le café au salon, les fenêtres ouvertes sur un parc magnifique et une claire nuit d'été. Tout à coup, dans un reflet de lune, une petite forme blanche se dressa sur le seuil et une voix grêle demanda: "Est-ce qu'on veut de moi ?" C'était Mlle Déjazet. Elle venait en voisine -sa campagne étant tout à côté- passer la soirée parmi nous. Accueillie avec empressement, elle s'assit d'un air réservé, presque timide. On lui demanda de dire quelque chose. Le chanteur Faure se mit au piano pour l'accompagner mais l'instrument la gênait. Les notes les plus douces, mêlées à sa voix, nous auraient empêché de l'entendre. Elle chanta donc sans accompagnement, et debout, au milieu du salon dont le vent d'été agitait les rares lumières, enveloppée dans une robe en mousseline blanche qui semblait la rendre à l'âge vague des très jeunes filles ou des aïeules, elle commença sur un petit timbre chevrotant et menu, mais très distinct, sonnait comme un violon mystérieux dans le silence du parc et de la nuit : "Enfants, c'est moi qui suis Lisette..." C'est toujours ainsi que je la vois quand je pense à elle".

Au sommet de la réussite, Villemessant, s'il aimait fêter le succès de son journal avec ses amis, savait aussi en faire profiter les Seine-Portais. Deux de ses fêtes sont restées mémorables. La première fut donnée à l'occasion du baptême de ses deux petits-enfants : les enfants de son gendre Jouvin, critique dramatique au Figaro. Villemessant aimait les articles percutants et reprochait à son gendre son style trop léché, témoin cette petite scène rapportée par Daudet :

- " Vous soignez vos articles, ils sont d'un lettré, chacun le constate, remarquables, savants, admirablement écrits, je les publie. Eh bien ! dans mon journal personne ne les lit.

- Personne ne les lit? Par exemple?

- Voulez-vous faire un pari ? Daudet est là qui en sera témoin. J'imprimerai le mot de Cambronne au beau milieu de vos morceaux les plus soigné et j'ai perdu si quelqu'un s'aperçoit de la chose! "

"Mon impartialité de témoin m'oblige à dire que Jouvin ne voulut pas parler".

Ces baptêmes furent un événement considérable. Le Tout-Paris y avait été invité. On vit débarquer à Cesson une foule de célébrités d'alors que de grands breaks déversaient ensuite à l'église de Seine-Port. On remarquait, parmi tout ce monde, Alphonse Daudet bien sûr, l'écrivain et polémiste Henri Rochefort, la fameuse cantatrice Adelina Patti adulée par tous les mélomanes, les chanteurs Faure évidemment et Gaymard, venu de Saint-Fargeau, sans oublier Virginie Déjazet. Il y avait également la rédaction du Figaro au grand complet: Francis Magnard, Philippe Gille, Adrien Marx et d'autres, tous à l'époque de grande notoriété.

Pour donner tout son éclat à la cérémonie, Faure avait promis son concours. Hélas ! Lorsque l'on voulut jouer quelques notes pour accompagner le célèbre baryton, l'orgue s'avéra tellement faux qu'il fallut y renoncer. Que faire ? Villemessant était désespéré.

"Ne craignez donc rien! dit Faure, j'ai été enfant de chœur. Je vais chanter la messe avec les chantres".

Ainsi, à la place d'un concert un peu mondain, il y eut une cérémonie plus en rapport avec le cadre de l'église dont la chorale fut menée par une des plus belles voix du moment.

Après l'église, on festoya dans les jardins du domaine au son de la musique d'un régiment de guides en garnison à Melun.

La soirée se termina en véritable féerie, avec fête vénitienne sur les bras de Seine, au milieu des îles, tandis qu'un feu d'artifice était tiré depuis les îlots qui se trouvaient dans le prolongement de la rue Seine, aujourd'hui disparus.

La seconde festivité, dans un genre plus simple et plus rustique, fut l'inauguration du bateau-lavoir. Seine-Port possédait bien plusieurs lavoirs le long du ru du Balory mais leur exigüité empêchait de s'y rendre en grand nombre à la fois. En outre, l'été, l'eau était souvent peu profonde. Aussi Villemessant, dans un geste de générosité, comme il savait en avoir, voulut doter son village de quelque chose de plus moderne et plus grand où l'eau ne manquerait jamais. Il fit donc construire ce bateau, sorte de petite péniche où sur les deux côtés les lavandières pouvaient se répandre à l'aise. Il tint à en être le parrain avec, pour commère, une blanchisseuse du pays.

Seulement pour se faire plaisir, il fit placer le bateau à la sortie du bras de Seine qui traverse sa propriété juste en face du grand pont qu'il avait fait aménager pour relier son parc aux îles. Comme il adorait la verve populaire, c'était pour lui une merveilleuse distraction que de venir flâner sur son pont et d'écouter les potins débités avec tout l'esprit du terroir auxquels se mêlaient les cris et les rires et parfois de pittoresques injures. Villemessant n'en perdait pas un mot et notait souvent les réparties amusantes pour les resservir dans son journal.

Pendant quatre ans, il s'amusa dans sa splendide propriété, puis commença à se lasser de faire de trop fréquents et fatigants voyages entre Seine-Port et son journal à Paris. Il se décida à vendre. Ce fut encore une histoire. Pour attirer les acquéreurs, il n'hésita pas à faire paraître dans Le Figaro le désopilant article dont nous avons cité un passage. Il obtint aussi dans La Chronique illustrée un numéro presque entier consacré à son domaine pour en vanter les charmes et la beauté. Cependant, il n'eut pas à aller chercher bien loin celui qui allait reprendre sa maison. Ce fut son ami, l'ingénieur mécanicien Marinoni, celui qui lui avait construit une machine à vapeur pour alimenter en eau ses cascades. Marinoni, l'inventeur d'une presse rotative rapide appelée " presse Marinoni ", devint lui aussi journaliste et directeur du Petit Journal.

Peu après Marinoni, la déchéance de cette propriété commença. C'est M. Bouton, marchand de pierres (il travaillait avec M. Piketti aux sablières) qui bien que maire de Seine-Port entre 1901 et 1907 détruisit l'aile en équerre et acheva de défigurer la façade. De toutes les jolies fabriques de Villemessant ne subsistera dans les îles que le kiosque qui sera transformé en maison lorsque Mme Malga en devint propriétaire en 1934.

La même année, le Home des pharmaciens occupait ce qui restait des bâtiments et acheva bientôt de dénaturer cette antique demeure.

PLACE MADAME-DE-MONTESSON

N° 1 et 3

Le 27 avril 1777, la marquise de Montesson céda en bail à cens (sorte de vente à tempérament) trente perches de terrain formant un triangle, situées entre le champ de Foire (aujourd'hui la place) le ru du Balory et la route de Croix-Fontaine, à Léonard Condrot, maçon. Il devait s'engager à construire une maison d'au moins un étage au-dessus du rez-de-chaussée et couverte de tuiles. Il pouvait tirer parti de l'eau du ru mais ne pouvait en détourner le cours: la marquise se réservant le droit de pêche.

Léonard Condrot réussit fort bien à Seine-Port et devint entrepreneur de bâtiment. Son fils aîné, Vincent Auguste, qui lui succéda fut maire en 1816 tandis que son autre fils, Jean-Louis, qui était devenu militaire se fit tuer pendant les guerres de l'Empire, le 26 décembre 1807, devant Pultusk , petite ville au nord de Varsovie, dans un combat contre les Russes. Les Condrot se transmirent l'entreprise de bâtiment de père en fils jusqu'en 1866 mais la famille resta à Seine-Port pendant près d'un siècle.

RUE RENE-VIVIANI
(Anciennement rue de la Ville. puis rue Saint-Lazare)

N° 7

Pierre Jambon, terrassier, acheta à Mme de Montesson, le 2 décembre 1780, une pièce de terre donnant sur la nouvelle rue, dite de la Ville (rue Viviani) et contiguë à la propriété de M. Roudier. La maison qu'il fit construire fut achetée le 7 mars 1862 par quelques généreux donateurs pour y installer l'école des filles de Seine-Port. Ces acquéreurs, sollicités sans doute par le curé pour doter le village d'une école tenue par des sœurs, étaient le général Gauthier de Laverderie (maison Rodary) le baron Stanley qui habitait le pavillon de Saint-Assise, le prince de Beauvau, Mme Suzanne Ruelle et le curé, Paul Chéret. En 1894, Mme Ruelle, seule survivante des donateurs, fit don de tous ses droits à la commune.

À la suite des lois contre les congrégations et la séparation de l'Église et de l'État, l'école des filles dut fermer. Elle fut donc transférée, en 1907, au presbytère. La municipalité revendit alors la maison en 1908 à Mme Paul Parisot dont la famille en demeure toujours propriétaire.

N° 8 – Ancienne baronnie

Autrefois siège de la seigneurie, ce n'était point une forteresse mais une de ses grosses fermes fortifiées en forme de quadrilatère dont on voit encore quelques exemples en Brie. Les maisons qui sont rue de Melun, face à la rue de Saint-Assise, autour du bureau de tabac, marquent l'emplacement exact du côté sud ainsi que l'angle ouest de cette demeure. Dans ce logis seigneurial, se trouvaient four et pressoir banaux, c'est-à-dire à la disposition de tous à condition de payer une redevance au seigneur. Là aussi se tenait, dans une des tours, l'auditoire, la salle où était rendue la justice. Autour se trouvaient les terres qui en dépendaient directement et s'étendaient des rives de la Seine jusqu'au moulin vieux qui servait, lui, de moulin banal. On ne sait à quelle date exacte il faut en faire remonter la construction, sans doute à son premier seigneur connu, c'est-à-dire à la fin du XIIe ou début du XIIIe siècle. Bien que modifiés au cours des ans, l'ensemble des bâtiments se maintinrent jusqu'au commencement du XIXe siècle. Seule, la tour de l'auditoire ne fut démolie qu'en 1854. Ses fondations qui servaient de cul-de-basse-fosse et de prison furent alors transformées en glacière et subsistent toujours.

Avec Mme de Montesson, ces bâtiments furent affectés à la vénerie du duc d'Orléans mais, le 17 octobre 1781, elle vendait à François-Pierre Fradin, avocat au Parlement et prévôt de la justice de Saint-Port, par un bail à cens toute la partie du terrain qui se trouvait délimitée par des rues nouvellement percées : les rues de l'Église (Legouvé), Traversière (Paladilhe) et de la Ville (Viviani). En contrepartie de cette cession faite, moyennant un boisseau d'orge à livrer tous les ans à la Saint-Martin, Fradin s'engageait à laisser le cours libre du Balory et de le curer ainsi que de moudre et presser au moulin et pressoir banal.

La vénerie ne gardait que le terrain s'étendant vers le Balory. Ce dernier reste de la demeure féodale, après avoir perdu tous ces droits, fut vendu le 6 mars 1792 au marquis Turpin de Crissé par Carvillon des Tillières. Turpin ne dut pas le garder longtemps puisqu'il vendait en 1793 son domaine du bord de Seine à Gouverneur Morris afin de pouvoir émigrer.

Il est probable que ce soit Pierre-François Boisson de Raynaud ou Boisson Raynaud (la particule étant escamotable à volonté à cette dangereuse époque) qui en devint acquéreur et réunit la vénerie avec la propriété de M. Fradin. Sans doute encore est-ce lui à qui l'on doit la maison actuelle. Boisson fut, en effet, maire du village de 1803 à 1808. Après sa mort en 1815, c'est M. de Bercagny, ancien préfet, qui lui succéda. Pour compléter son domaine, en 1817, il voulut acheter à la commune, mais en vain, la petite enclave que formait la place du Marché qui est aujourd'hui l'emplacement où se trouve le Foyer.

C'est ensuite le célèbre agronome, Jean Augustin Victor Yvart, qui s'y retira en 1824. Ses travaux sur l'étude des sols l'ayant rendu célèbre, il fut élu maire de l'Académie des sciences en remplacement de Parmentier. Il fut aussi le fondateur de la Société d'Agriculture et tint une chaire d'économie rurale à l'école d'Alfort jusqu'à sa retraite à Seine-Port. On lui doit vraisemblablement

l'aménagement du parc tel qu'il était avant le lotissement. Après sa mort en 1831, sa famille y demeura jusqu'en 1851. Pendant plusieurs étés autour de 1847, Edgar Quinet, philosophe, historien, qui sera membre de la Constituante de 1848, vint s'y reposer. Dans son Mémorial d'exil, il évoque ainsi ces courts moments de bonheur: " Une vieille maison, spacieuse, avec perron à deux escaliers garnis d'une rampe de fer, un jardin bien ombragé et de magnifiques raisins, la forêt voisine, la Seine traversée en bac, les grandes clairières, le cours tranquille du fleuve, un paysage agreste et mélancolique, de belles avenues à perte de vue, la lisière de la forêt profonde, je revois tout cela comme si c'était hier ".

Plus près de nous c'est René Viviani, avocat et homme politique, qui occupa quelque temps cette maison.

Homme de gauche et violemment antireligieux, il savait avoir une éloquence recherchée bien qu'il employa volontiers des termes particulièrement grossiers dans les conversations particulières. Il fit ses débuts comme député en 1893, participa avec Jaurès à la fondation du journal l'Humanité et entra pour la première fois au gouvernement comme ministre du Travail en 1906. Désormais, il fera partie de nombreux ministères. On connaît sa fameuse tirade à la Chambre contre la religion :

"La Révolution française a déchaîné dans l'homme toutes les audaces de la conscience et toutes les ambitions de la pensée. Cela n'a pas suffi. La révolution de 1848 a doté l'homme du suffrage universel; elle a relevé le travailleur courbé sur sa tâche et elle a fait du plus humble l'égal politique du plus puissant. Cela n'a pas suffi. La Troisième République a appelé autour d'elle les enfants des paysans, les enfants des ouvriers, et dans ces cerveaux obscurs, ces consciences enténébrées, elle a versé peu à peu le germe révolutionnaire de l'instruction. Cela n'a pas suffi. Tous ensemble, par nos pères, par nos aînés, par nous-mêmes, nous nous sommes attachés dans le passé à une oeuvre d'anticléricisme, à l'oeuvre d'irréligion. Nous avons arraché les consciences humaines à la croyance. Lorsqu'un misérable, fatigué du poids du jour, ployait les genoux, nous l'avons relevé, nous lui avons dit que, derrière les nuages, il n'y avait que chimères. Ensemble et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera pas".

Malgré une sensibilité malade et un manque absolu de caractère, il sera nommé président du Conseil par Poincaré le 14 juin 1914, en principe pour un ministère de vacance en attendant la fin du procès de Mme Caillaux et le retour de son mari sur la scène politique. Les événements l'amènèrent à assumer l'entrée en guerre de la France. Il resta au pouvoir jusqu'en octobre 1915. Il fit encore partie des gouvernements suivants comme ministre de la Justice et se rendit aux USA pour solliciter l'intervention américaine. Il se retira à Seine-Port vers 1918. En 1920, il fut très affecté par la mort de sa femme, et le 8 juin 1923, devant plaider devant la Cour de Paris, il se leva, ouvrit son dossier et prononça ce seul mot : "Messieurs...". Une attaque foudroyante venait de le frapper d'aphonie. Très diminué, il ne parla plus jusqu'à sa mort survenue en 1925. Ce fut l'occasion d'une imposante cérémonie qui se déroula à Seine-Port en présence des personnalités de la politique et de la franc-maçonnerie d'alors. Aristide Briand, son ami, fit son éloge funèbre.

La commune a donné son nom à la rue qui bordait l'entrée de sa maison.

RUE PALADILHE
(Anciennement rue Traversière, puis rue de Vaudetar)

N° 3

C'est la première maison qui fut construite dans cette rue qui prit tour à tour le nom de Traversière et de Vaudetar que fit ouvrir Mme de Montesson dans les années 1780. Son propriétaire, Louis Roger, menuisier, l'éleva sur un terrain qu'il avait acquis par un bail à cens accordé par Mme de Montesson le 28 juin 1783.

De 1835 à 1845, Esmangart de Bournonville, officier de cavalerie dont la famille était ami des Legouvé et les avait incités à venir s'installer à Seine-Port, loua la maison à M. Flamet, fabricant de passementerie et de bas élastiques.

Elle est actuellement habitée par Jacques Vallery-Radot, artiste peintre.

RUE SUZANNE-RUELLE

N° 2

C'est le 10 juillet 1782 que Jean Jacques dit Barrois, régisseur et receveur de la baronnie, acheta par un bail à cens le moulin d'Oison ainsi que tout le terrain de la propriété "les Ruisseaux", sauf la partie comprise entre la rue de Croix-Fontaine et l'actuelle rue Suzanne- Ruelle. Ce petit domaine longeait les boulingrins situés de part et d'autre de la route de Croix-Fontaine, s'étendait jusqu'aux quinconces, englobait le jardin de l'hôtel de Travers et arrivait au bord de la Seine.

Déjà possesseur de la maison qui devait devenir la villa Déjazet et avant d'acquérir la maison dite du Port, Jacques a sans doute fait cette acquisition pour y loger sa nièce, Marie-Victoire Franchet, qui venait de se marier avec le sieur Jacques-Édouard Potier, écuyer, inspecteur général des travaux du duc d'Orléans.

Ce Potier avait un frère, Jacques Potier de Baldiwiaki, écuyer, ancien capitaine d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, qui jouissait auprès du duc d'Orléans d'une place importante comme capitaine des portes, ville et citadelle de Laon et inspecteur général des travaux du duc d'Orléans dans ses différents domaines.

Ayant hérité à son tour de ce curieux nom de Baldiwiaki, Jacques-Édouard demeura à Seine-Port jusqu'en 1790. Barrois récupéra alors la maison et vendit Déjazet. Il y mourut le 14 novembre 1805 et son unique héritier, Laurent Jacques, vendit en 1806 la propriété à un M. Audry.

Peu après, la maison fut habitée par le Dr Ledru, membre de l'Académie de Médecine, père de Ledru-Rollin, le célèbre député et homme politique, ministre de l'éphémère gouvernement de la République de 1848.

L'hôte le plus connu de ces lieux fut Alexandre Dumas fils. Il avait tout juste seize ans lorsqu'il y vint, mais c'est avec attendrissement qu'il s'en souvint un peu plus tard car c'est là qu'il devint amoureux pour la première fois. Il a fort joliment raconté cet épisode dans la préface de sa pièce La question d'argent, dédiée à son ami le peintre Marchal.

C'était en 1856, il venait de louer le pavillon de Saint-Assise, au bord de Seine, et s'y rendait lorsqu'en chemin, ses souvenirs lui revinrent peu à peu. Je crois ne pouvoir mieux faire que de rapporter, en l'abrégeant malheureusement, la délicieuse et poétique évocation qu'il en a faite, que l'on pourra rapprocher de celle de Sardou lors de sa visite à Déjazet.

"Arrivé à Cesson, je demande ma route. On me l'indique à travers les bois et me voilà marchant enfin au grand air, en pleine solitude, libre de chanter à tue-tête, d'ôter mon habit et de faire le moulinet avec ma canne, sans craindre d'être pris pour un fou et d'être arrêté par les sergents de ville. Je marchais! Pas de maison. C'était bien là le voisinage que je désirais autour de celle que je voulais habiter. Cependant, deux ou trois fois, il m'avait semblé me reconnaître, comme on dit. Le paysage ne m'était pas nouveau ; où avais-je vu ces arbres-là ? Ils avaient l'air de me dire bonjour. Leur silhouette me rappelait quelque chose. Le terrain même avait des échos en moi! Cesson? Cesson! Ce mot ne me rappelait pourtant rien. Mais voilà un ravin où je suis descendu jadis, à moins que je ne rêve; ce petit ruisseau qui joue le torrent sur ces cailloux qui se croient des rochers, j'ai sauté par-dessus; mais quand? Et où? Si c'est ici, il doit y avoir un village à gauche, quand la route tourne. Je le vois encore dans les brouillards de ma mémoire. La route tourne, voilà le village là-bas! C'est trop fort! Voilà aussi un cimetière que je me rappelle très bien, ainsi que les enfants qui courent au milieu des tombes et que j'y ai toujours vus. Je m'approchais d'eux pour leur demander le nom du pays. Ils se sauvent. Ils sont plus familiarisés avec les morts qu'avec les vivants, à ce qu'il paraît. Mais au fait, le nom du village doit être inscrit sur la première maison. Dépêchons-nous ; je vois une plaque bleue: Seine-Port!... Comment je suis à Seine-Port? Je le crois bien que je devais m'y reconnaître. Est-ce possible! Seine-Port! Quel hasard! Quel bonheur! Seine-Port! L'endroit que je désirais le plus revoir. Et Sainte-Assise! C'est juste! Sainte-Assise aurait dû me mettre sur la voie! Comment ne me suis-je pas souvenu tout de suite! Ces bois où j'ai tant joué, où j'ai tant couru jadis. C'est vrai, c'était les bois de Sainte-Assise! Oublieux que je suis! Un homme de trente ans a donc pu oublier! Mon erreur vient (il faut bien trouver une excuse) de ce qu'on arrivait autrefois à Seine-Port par le bateau à vapeur, tandis qu'aujourd'hui on y arrive par le chemin de fer. De mon temps, Cesson n'existait pas; mais je prolongeais souvent ma promenade

jusqu'à l'endroit où l'on a placé la station. Pourquoi l'annonce de cette location ne portait-elle pas "Près de Seine-Port"? Ce n'est pas ma faute. Mais elle portait "Sainte-Assise" et je n'aurais jamais dû oublier cette bonne petite sainte qui en prend bien à son aise, si j'en crois son nom, et qui fut la confidente si discrète, disons le mot, de mon premier amour.

"Rien n'est changé, il me semble du moins. Oui, voilà bien le carré d'arbres où la fête avait lieu, en septembre, je crois. Et la maison de ce bon M. G... avec sa grille verte, ses deux petits pavillons de briques, elle doit être sur la droite. La voici. Comme elle me paraissait grande autrefois! Comme elle me paraît petite à cette heure! Bonjour, vieux puits où je tirais de l'eau! Salut, modeste potager que j'arrosais ensuite. Poiriers que je visitais dès le matin, fraisières que je dévastais en cachette, vous souvenez-vous comme je me souviens?

"Sonnon. Un jeune chien aboie. L'autre ne pouvait toujours durer! Quelles bonnes parties nous faisons ensemble. Pauvre bête! Une servante se présente à la grille.

- À qui appartient cette maison, Mademoiselle?
- À Madame P...
- Et M. G..., son ancien propriétaire, qu'est-il devenu? Le savez-vous ?
- Oh! Monsieur, je crois qu'il est mort depuis longtemps. Il avait été forcé de vendre, et il n'avait gardé qu'un petit pied-à-terre dans les environs, à Beaulieu.
- Et sa fille?
- Moi, je ne l'ai jamais vue, quoique je sois née dans le pays.
- Cette maison ne serait pas à louer, par hasard?
- Oh! non, Monsieur.
- Merci, Mademoiselle.
- Il n'y a pas de quoi.

"Je referme la porte. Le chien aboie de nouveau. Je regarde encore une minute et je m'éloigne. Je suis tout seul, personne ne me connaît, j'ai le droit de me souvenir tout à mon aise et de pleurer si j'en ai envie. Allons jusqu'au bout de la rue, tournons à gauche, puis à droite, il y avait là deux grands arbres plantés en avant du bois comme deux sentinelles. Voilà quinze ans que j'ai gravé deux chiffres sur l'écorce!

Voilà les arbres. Les chiffres y sont-ils encore?

"Effacés! Déjà!

"L'homme est toujours fier d'avoir gravé son nom quelque part, fut-ce sur l'écorce d'un arbre, et toujours étonné quand il ne l'y trouve plus.

"Qu'est-ce que cette histoire? Je vais te la dire".

Le commencement de l'aventure se situe au collège où il avait pris la défense d'un petit camarade. Le grand-père de celui-ci pour le remercier l'avait invité à passer quelque temps dans sa propriété de Seine-Port.

"Nous partîmes tous trois du quai de la Grève par le bateau à vapeur et nous arrivâmes le soir dans cette petite maison que je venais de revoir avec tant de plaisir. Je restais là jusqu'à la moitié de septembre, jardinant, bêchant, coupant, grim pant dans les arbres, courant dans les bois avec mon jeune compagnon, vivant enfin comme on vit à la campagne quand on a seize ans, un bon estomac, de bonnes jambes et toute la vie devant soi.

"Un jour, nous revenions pour dîner, un peu en retard, harassés, couverts de poussière, nos vestes sur l'épaule, nos casquettes à la main, nos cravates dans nos poches, et nous touchions aux premières maisons du village lorsque Amédée se mit à courir tout droit devant lui en criant: "Ah ! maman !" et je le vis se précipiter, tête baissée dans les jupes maternelles avec ce mouvement instinctif et spontané des enfants qui semblent vouloir tout à coup rentrer dans le sein de leur mère.

"Ma première pensée fut que l'arrivée de cette dame allait nous gêner fort, qu'il faudrait lui tenir compagnie et s'habiller convenablement. Amédée m'avait bien dit: "Tu verras maman quand elle viendra, comme elle est gentille!" C'était toujours la mère, c'est-à-dire un être respectable devant lequel il s'agissait de se bien comporter.

"Je remis ma veste, je renouai ma cravate, je m'essuyai le front et je m'approchai de cette dame en la saluant. Elle était à peine plus grande que son fils; elle me venait à l'épaule et je n'avais

encore rien vu ou plutôt rien remarqué de si mignon et de si jeune en mère de famille. Elle paraissait avoir dix-huit ou vingt ans. Elle était toute blonde avec deux longues boucles de chaque côté du visage, sous un large chapeau de paille d'Italie, rond, garni de coquelicots, d'épis et de bleuets. Une robe de mousseline à travers laquelle on respirait pour ainsi dire ses épaules fraîches et ses bras frais, une écharpe de même étoffe croisée sur sa poitrine, nouée par derrière et dont les bouts flottaient, des gants de Suède demi-longs, des souliers de peau aile-de-hanneton à rubans croisés sur le coup de pied: tel était son costume...

"...Le temps avait été lourd et menaçant toute la journée. L'orage éclata et l'eau se mit à tomber à torrent. Son appartement se trouvait dans un corps de logis séparé du bâtiment principal: il fallait donc qu'elle sortît pour se rendre chez elle. Le jardin était inondé. Obscurité complète ! Qu'allaient devenir les souliers dorés et la robe de mousseline au milieu des flaques d'eau ? Nous étions là, sur le seuil de la porte, la bonne tenant la lampe, présentant le parapluie, nous derrière et regardant. Comment faire? Elle n'osait se hasarder. Elle relevait sa robe, elle avançait le pied et le rentrait aussitôt. On eut dit un oiseau qui hésite à quitter son nid. Alors, il me vint une idée sublime et toute simple: je lui offris de la porter chez elle, très naïvement, sans autre but que de la tirer d'embarras, peut-être un peu pour montrer ma force; mais voilà tout.

- Il n'y a que ce moyen-là, dit-elle.

"Et elle accepta. Amédée voulait absolument que je la prisse sur mon dos.

- Maman a bon vinaigre ! Va donc ! disait-il, ce sera très drôle.

"Je la pris tout bonnement dans mes bras et je la portais tandis qu'elle tenait le parapluie ouvert au-dessus de nous, en riant. Cependant, elle ne paraissait pas très rassurée et elle me tenait assez fortement par le collet de ma veste.

- Je vous fatigue, me dit-elle; c'est très lourd, la mousseline! On ne le croirait pas!

"Je n'aurais jamais supposé, en effet, qu'une si mignonne créature pût être si lourde! Chaste ignorance de la jeunesse! Tu vois' le reste d'ici. Le soir, j'étais amoureux, non pas de cette femme, mais d'une femme. Elle eut été une autre que c'eut été la même chose. À seize ans, que faut-il de plus? La campagne, l'été, une jeune femme qu'on a portée dans ses bras, dont on a senti le cœur sur sa poitrine et le souffle sur son visage! Si on ne devient pas amoureux avec tout ça, c'est qu'on a été mal élevé!"

Pendant quelque temps, ce furent des journées pleines de rêveries et de vers écrits en cachette. Moments délicieux pour un jeune homme. Mais tout a une fin.

"Elle partit par le bateau à vapeur; nous l'accompagnâmes jusqu'à l'embarcadère. Elle me regardait de temps en temps d'un air ironique, autant que je puis me le rappeler. Le bateau descendait de Melun à Paris. Il fallait attendre qu'il passât. La matinée était splendide: moitié saphir, moitié opale. Nous nous assîmes sur la berge. Ô Providence! Elle était émaillée de myosotis. J'en cueillis un bouquet que je lui offris. Quel courage! mais, il n'était que temps Le bateau sonnait son arrivée. Elle garda ce bouquet à la main jusqu'à ce que le bateau eût accosté à la passerelle; alors elle le mit dans son corsage; puis elle prit mon bras comme appui et le serra de toutes ses forces. Avait-elle peur réellement en se voyant au-dessus de l'eau sur ces planches branlantes ou voulait-elle troubler jusqu'au bout une imagination toute neuve? Elle embrassa son père, son enfant: elle m'offrit la main.

- J'espère, Monsieur, me dit-elle, que vous viendrez quelquefois me voir à Paris avec Amédée, le dimanche.

- Oh! oui, Madame.

"La cloche tinta, les palettes des roues se mirent en mouvement, le bateau tout frissonnant se détacha de la petite jetée qui sembla fuir avec nous derrière lui. Elle resta debout à l'arrière puis elle se souvint de son bouquet de myosotis, le reprit dans son sein, l'approcha de son visage et le respira ainsi tant que nous pûmes l'apercevoir...

"...Je revins à la maison, silencieux, me retournant de temps à autre, bien convaincu que j'en avais fini pour jamais avec l'appétit, le sommeil, la gaieté et les jeux naïfs, ridicules de l'enfance...

"...Je me retirai de bonne heure dans ma chambre. Faut-il tout dire? Hélas! Je m'endormis comme une souche jusqu'au lendemain huit heures et je me réveillai avec une faim de paysan. J'eus beau faire, il me fut impossible d'être triste et je m'aperçus bien vite que cette première émotion n'avait pas été très profonde".

Dumas revit la jeune femme encore deux fois. La première aux Tuileries alors qu'il patinait, la seconde à l'époque où il avait loué le pavillon de Saint-Assise.

"Un jour, je montai sur le bateau à vapeur pour aller à Champrosay. "Elle" était sur ce bateau. C'était à n'y pas croire. Le hasard fait des choses plus invraisemblables que toutes les inventions des romanciers. Sans doute, elle avait conservé dans le voisinage le pied-à-terre de M. G... Elle était en deuil; un grand garçon en uniforme, décoré de la médaille de Crimée, se tenait tout droit à côté d'elle. C'était Amédée. Je le reconnus par elle car elle n'était pas changée, sauf un peu de tristesse et de pâleur. Il ne me reconnut pas, lui. Elle me regardait beaucoup. Elle n'était peut-être pas sûre que ce fut moi. Je m'amusai de ce doute et je jouai l'inconnu. En abordant, j'aperçus des myosotis sur la berge. Toute cette rive en est pleine; j'en cueillis un bouquet, et comme elle me suivait des yeux, je le jetai dans courant de l'eau. Elle fit au messenger tardif un signe de reconnaissance. Elle resta tournée vers moi et elle disparut de nouveau dans l'horizon. Oh! Ces horizons! Ce qu'ils dévorent!"

Après cette charmante histoire, un problème se pose: chez qui Alexandre Dumas est-il venu? En effet, comme on l'a vu, Jean Jacques n'avait acheté qu'une partie de la propriété avec le moulin d'Oison. L'autre partie comprise entre la rue de Croix-Fontaine, la rue du Passage et la rue Suzanne-Ruelle (c'était l'emplacement d'un des boulingrins de Mme de Montesson) ne fut construite qu'un peu plus tard, semble-t-il, au moment où la baronnie fut démantelée par Carvillon des Tillières qui vendit le boulingrin à M. Bétouille en 1798. Les deux propriétés demeurèrent séparées jusqu'en 1875 quand Mme Ruelle acheta la partie du moulin d'Oison à M. Grangère pour n'en faire qu'un seul domaine. D'après les indications données par Alexandre Dumas, son aventure aurait eu lieu en 1841. Or, à cette date, le côté du moulin d'Oison appartenait dès 1839 à M. Samuel Grangère, quant à l'autre partie, c'était M. François Eugène Ruelle qui l'avait depuis 1834, et en 1842, soit un an après l'aventure de Dumas, il se mariait avec Suzanne Buxtorf (elle avait trente ans de moins que lui). Enfin, si M. Ruelle mourut en 1851, sa veuve vivait encore en 1894 et Samuel Grangère, comme on l'a vu, en 1875. Tout cela semble incompatible avec les indications données par Dumas. Alors que faut-il penser? Dans laquelle des deux maisons a-t-il passé ses vacances en 1841 ?

À vous de conclure.

En achetant le moulin d'Oison à M. Grangère, Mme Ruelle épousa une petite querelle que celui-ci avait eue avec la commune. La rue Suzanne-Ruelle n'était alors qu'un chemin. M. Grangère en revendiquait la propriété. Mais cela se gâta lorsque Mme Ruelle voulut en fermer l'accès au village. D'où procès que plaida pour elle un autre Seine-Portais, Me Bozérian. Finalement un accord fut trouvé en 1877: Mme Ruelle laissait le libre passage moyennant une compensation de 1.370F. Il est amusant de penser que la rue du litige porte maintenant son nom.

Mme Ruelle vécut jusqu'à plus de quatre-vingt-dix ans. Bienfaitrice du village, elle participa, entre autres, à l'achat de la maison de l'école des filles de la rue Viviani. Demeurée seule propriétaire, elle en fit don, en 1894. à la commune.

Son successeur, M. Thomas, administrateur du Bon Marché, démolit la maison d'alors pour reconstruire l'édifice de style Louis XIII que l'on voit aujourd'hui.

Dans le parc, l'on remarque une allée de tilleuls qui est la survivance de la double rangée d'arbres qui entourait les boulingrins de l'entrée du village.

RUE DE CROIX-FONTAINE

N° 7

Le terrain de cette maison fut cédé par la marquise de Montesson à Pierre Desgranges par un bail à cens, le 13 juillet 1777. Pierre Desgranges était venu de son Limousin natal rejoindre à Saint-Assise son cousin germain, Léonard Desgranges, maître maçon, dès 1740, du baron Glucq, puis de M. de Monthullé. Après la mort de son cousin, en 1762, Pierre deviendra à son tour maître maçon à Saint-Assise.

Avec l'arrivée de la marquise de Montesson, il prendra vite de l'importance et sera désigné comme entrepreneur des bâtiments du château et se fera même, un moment, appeler architecte. En signant son bail, Desgranges s'engageait à clore son terrain qui, d'un côté était contigu à la propriété de Jean Jacques dit Barrois (villa Déjazet) et de l'autre au Balory, d'un mur, en laissant toutefois un passage au bord du ru de six pieds de large sur la longueur de la ruelle d'Oison, afin d'en faciliter l'entretien. Il s'engageait également à bâtir une maison d'au moins un étage au-dessus du rez-de-chaussée et de l'entretenir en bon état.

Nous ne connaissons pas les ouvrages de Pierre Desgranges excepté le clocher actuel de notre église, édifié en 1782 dans un style simple et rustique mais malheureusement pas inspiré par l'esprit briard.

En 1789, Pierre Desgranges fut mandaté pour élire le représentant du Tiers état aux États généraux. Un peu plus tard, lorsque sera supprimée la baronnie de Saint-Port, en 1791, il prendra quelque temps le titre de maire, c'est dire l'importance qu'il avait peu à peu acquise dans le village. Enfin il mourut l'année suivante, le 27 décembre 1792, à l'âge de quarante-quatre ans.

Le docteur Cretté lui succéda en louant la maison à ses héritiers. Maître en chirurgie, officier de santé sous l'Empire, il était d'une famille de médecin et ses deux fils devaient suivre à leur tour la même voie. Homme cultivé à n'en pas douter. il se lia d'amitié avec Gouverneur Morris et fut toujours en relation intime avec les anciens employés de la marquise de Montesson. Il mourut le 12 décembre 1847. à quatre-vingt-sept ans, dans la maison de son fils. rue de Saint-Assise.

M. Paradis, héritier de Desgranges, vendit la maison à M. Deluzy, colonel du génie en retraite, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, en 1816.

Deluzy fut maire entre 1818 et 1820. Sa famille garda la propriété après sa mort en 1831. Legouvé la loua pour un an en 1841.

Le général Gauthier de Laverderie. grand officier de la Légion d'honneur. en devint acquéreur vers 1856. Le général participa à l'achat d'une maison rue Viviani, destinée à une école de jeunes filles.

La propriété fut à nouveau mise en vente. en 1868, et adjugée à M. Ballard qui fut maire de 1875 à 1878. Depuis, elle est demeurée chez ses descendants, les familles Poussielgue et Rodary, jusqu'à nos jours.

N° 8

C'est le 2 juillet 1778 que la marquise de Montesson céda en bail à cens un terrain à Lazare-François Roudier, son tapissier, afin qu'il y construise une maison. L'acte de cession nous dit qu'il s'agissait de "76 perches (un peu plus de 4000 m²) de prés et terres à prendre dans une plus grande pièce au bout du boulingrin qui est à l'entrée du quinconce du village à Saint-Port, à droite du grand chemin allant du village à Croix-Fontaine. Les 76 perches joignent vers le midi le ru du Balory, vers le nord le surplus de ladite grande pièce et la chaussée au bout méridional du boulingrin". Le sieur Roudier devait en outre laisser un passage de "huit pieds qui ne seront pas compris dans les 76 perches, aboutissant vers l'occident à la contre-allée qui règne le long du grand

chemin depuis le pont qui est sur le Balory jusqu'au bout du quinconce et vers l'orient à une rue ou chemin de 24 pieds de large qui sera laissé entre le mur du parc de Saint-Port (la baronnie) et celui que fera faire le sieur Roudier pour clore les 76 perches".

Roudier devait s'engager à construire une maison d'au moins un étage couverte de tuiles et cela dans un laps de temps convenable mais qui ne devait pas excéder dix ans. La maison fut édifée en temps voulu et Roudier y vécut jusqu'à sa mort en 1803. Sa fille qui lui succéda dans la maison avait épousé un cousin germain de Jean Jacques dit Barrois, Laurent Jacques, tapissier lui aussi. Ce dernier deviendra même officier municipal pendant la période révolutionnaire.

M. Joseph Sibaut qui racheta la maison fut maire de 1816 à 1820.

N° 32 à 46

Ancien domaine de Croix-Fontaine

Le domaine de Croix-Fontaine doit son nom à la source Saint-Sulpice qui sourd en cet endroit pour se jeter dans la Seine, ainsi qu'à la croix dressée au-dessus. Il fut créé vers 1560 pour Jean Coignet, avocat au Parlement, sur des terres appartenant à François de l'Hôpital, seigneur de Nandy et de Saint-Port, et dépendant en partie de la commanderie de Saint-Jean de Savigny-Ie-Temple. Bien que de dimension modeste, il avait rang de seigneurie.

En 1575, la seigneurie passa au beau-frère de Jean Coignet, Jacques Thouars, puis en 1580, à son frère, Jacques Coignet. En 1635, c'est un parent, Ange Coignet du Champart, substitut du procureur général, qui en fut propriétaire. À sa mort, ses héritiers le vendirent à Denis de Bretagne, écuyer, avocat au conseil du roi (1640). Après lui vinrent, en 1669, Guillaume Libor, conseiller du roi; en 1673, François de Bourlon de Choisy; en 1662, Jean-Louis de Massaux, conseiller au conseil du roi; en 1687, Louis de Rocbine; en 1697, Françoise Gaucher de Belleville à laquelle succéda sa fille Marie jusqu'en 1709. Charles-Nicolas Barré, seigneur de Vaudissart, conseiller secrétaire du roi, la lui acheta ensuite et la garda jusqu'en 1725, date à laquelle Claude Paris de La Montagne en devint possesseur. Le nouveau propriétaire était une personnalité qui mérite que l'on s'y arrête un instant.

C'est en fait l'étonnante histoire des frères Paris qu'il faudrait conter. Ils étaient quatre: Antoine, Claude, Joseph et Jean. Leur père tenait près de Moirans, dans le Dauphiné, un cabaret perdu au pied des montagnes, comme le soulignait son enseigne, À la Montagne. Rien ne semblait devoir troubler la vie solitaire de cette famille, quand une circonstance fortuite allait en faire la fortune.

Le duc de Vendôme guerroyait dans les Alpes contre le duc de Savoie lorsque, à la suite d'une négligence de l'intendant de Grenoble, le commis aux vivres se vit dans l'impossibilité de ravitailler à temps l'armée royale. Il désespérait de trouver un moyen de faire passer le convoi au plus vite quand il s'arrêta À la Montagne. Devant son inquiétude, le père Paris, qui était seul, lui conseilla d'attendre le retour de ses fils qui pourraient peut-être l'aider. Ceux-ci proposèrent, en effet, de conduire le convoi de mulets à travers la montagne par un chemin très difficile, mais beaucoup plus court. La proposition ayant été acceptée, ils menèrent à bien l'expédition, ce qui permit au duc de Vendôme de poursuivre sa campagne. À la suite de cet exploit, où ils avaient fait preuve autant d'intelligence que d'habileté, les munitionnaires récompensèrent les frères Paris et leur donnèrent des emplois. Comme ils s'en acquittèrent tous avec succès, ils gravirent les échelons et devinrent ainsi munitionnaires eux-mêmes. Ils s'y enrichirent et vinrent alors tenter leur fortune à Paris.

La réussite aidant, les Paris pour se distinguer entre eux rallongèrent leur patronyme plus noblement. Si Antoine garda son nom tel quel, Claude devint Paris de La Montagne, en souvenir de son lieu d'origine; Joseph fut Paris du Verney et Jean, Paris de Monmartel. Claude, après avoir été commissaire des guerres, partagea avec son frère Antoine la recette générale des Finances du Dauphiné, puis devint fermier général comme ses autres frères. Il était alors seigneur de Serpaize, Moirans (son village natal), d'Illins, de la Buisse, Meyzieu et de Surieux en Dauphiné. Il subit avec eux une période de disgrâce lorsqu'ils s'opposèrent au système de Law mais revinrent en faveur

avec l'arrivée au ministère du duc de Bourbon. C'est à ce moment que La Montagne acheta Croix-Fontaine tandis que son frère Monmartel avait acquis de son côté le château de Brunoy. Peu après, le duc de Bourbon ayant été remplacé par le cardinal de Fleury à la tête du gouvernement, ce fut pour les Paris un nouveau temps de défaveur. Pendant cette période, La Montagne se consacra davantage à Croix-Fontaine.

Il agrandit, compléta, embellit ce qui ne formait qu'un grand corps de bâtiment et une chapelle qui prit le nom de chapelle des Anges. Le parc y gagna des avenues et des terrasses.

En 1736, Paris fut nommé lieutenant des chasses des forêts de Rougeau et de Sénart. Sans doute fréquenta-t-il son voisin de Saint-Assise, le baron Glucq, avec lequel ils avaient en commun les bontés de M. le duc. Cependant, malgré la présence de son frère, Paris de Monmartel à Brunoy (il allait devenir marquis de Brunoy [son fils connu sous le nom de marquis de Brunoy était un original peu ordinaire. Ne fit-il pas, à la mort de son père, teindre en noir toutes les eaux de son parc !], il dut quitter les rives de la Seine pour se retirer dans son Dauphiné. L'inconduite de ses fils l'avait à moitié ruiné. Il vendit donc Croix-Fontaine le 22 mai 1742 au fermier général Étienne-Michel Bouret. Deux ans plus tard, il mourait miné par le chagrin.

Un financier succédait à un autre financier et s'il y eut les Paris, il y eut les Bouret, car ils étaient cinq frères.

Étienne-Michel Bouret était le fils aîné d'Étienne Bouret qui avait la fonction fort honorable de secrétaire du roi. Avec "Beaucoup d'esprit, une figure vive, gaie et ouverte" comme le dépeint Dufort de Cheverny, il devint à vingt-huit ans, en 1738, trésorier général de la maison du roi et trois ans plus tard, en 1741, fermier général. Il avait ainsi atteint un des plus hauts postes des finances: c'est alors qu'il acheta Croix-Fontaine dont il se put dire seigneur. Ses frères, eux aussi, n'avaient pas perdu leur temps, puisque, en partie grâce à lui, Augustin était devenu Bouret de Villaumont, trésorier de la maison du roi, François Bouret d'Érigny, fermier général (il épousera une cousine de Mme de Pompadour), Antoine-François Bouret de Valroche, également fermier général et enfin Marc-Alexandre Bouret de Montigny. Si Étienne-Michel se montra habile financier au point de réaliser une fortune considérable, il se montra aussi bon administrateur. C'est ainsi qu'en 1747, il sauva par des mesures judicieuses, la Provence, de la disette. Les États généraux, reconnaissants, firent frapper en son honneur une médaille pour immortaliser ce fait. Cette réussite le mit dans les faveurs du contrôleur général Machault d'Arnouville dont il avait, par ailleurs, capté l'intérêt par un amusant subterfuge.

Ayant appris que le contrôleur Machault venait de perdre son chien qu'il aimait beaucoup, Bouret en acheta un tout semblable et le dressa, en s'habillant de la même façon que le contrôleur, à venir lui faire des caresses. Puis, satisfait, il se rendit chez Machault et lui dit "Votre chien n'est pas mort, je l'ai sauvé". En effet le chien, trompé par le costume, s'élança vers Machault pour lui faire la fête. Pas dupe mais enchanté, le contrôleur lui en fut toujours reconnaissant. C'est en tout cas grâce à son appui qu'il put devenir administrateur général des Postes.

Parvenu à la tête d'une immense fortune, Bouret sut en faire profiter les autres. Il fut pour les artistes un généreux mécène. Ainsi, la manufacture de porcelaine de Vincennes a-t-elle bénéficié de ses largesses. Aussi, pour l'en remercier, l'orfèvre Jean-Claude Duplessis donna-t-il le nom de "plateau Bouret" à un plateau au bord légèrement ondulé qui servait à présenter les tasses à glace pendant le service du dessert.

Généreux, fastueux, Bouret aimait s'entourer d'amis pour leur faire profiter de ses richesses. À Croix-Fontaine, les réceptions succédaient aux réceptions. Dans la chapelle du château furent célébrés en grande pompe baptêmes et mariages, que ce fut pour sa femme de charge ou pour un ami. Le 21 janvier 1751, il mariait son neveu Claude Préaudau, fils de sa soeur Marie-Jeanne, avec la fille de sa bonne amie, Mme Gaulard, "la plus superbe femme de Paris". Il s'était pourtant marié en 1735 avec une Portugaise, Marie-Thérèse d'Acosta, peu jolie mais fort riche. Le ménage se sépara vite à la suite des incartades de Bouret car "amoureux de toutes les jolies femmes, rien ne lui coûte". C'est du moins ce qu'affirmait Cheverny. Si à Croix-Fontaine, c'était Mme Gaulard qui en fréquentait les ombrages, il avait eu de Mme Filleul, une ancienne maîtresse de Louis XV, une fille qui deviendra la comtesse de Flahaut, une des conquêtes de Gouverneur Morris.

À cette époque, le parc était encore modeste si l'on en croit la description qu'en fit Dezalliers d'Argenville.

"À l'extrémité du village de Sain-Port [sic] est une belle maison appartenant à M. Bouret, fermier général. Elle n'est séparée du canal de la Seine que par une prairie en esplanade, sur le bord de laquelle est une fontaine, nommée Croix-Fontaine, qui jette assez d'eau pour faire tourner un moulin. La maison est isolée et située à la chute de plusieurs terrasses. À droite, on aperçoit un parterre de gazon dans un boulingrin entouré d'arbres en boule et bordé par un berceau de treillage qui fait un très joli effet. Ce parterre est suivi d'un bosquet et de plusieurs salles sur un des côtés. Une belle allée borde toutes ces pièces et est terminée par un rond d'eau avec un portique de treillage. Dans le bas, on trouve les potagers qui sont renforcés et qui ont, chacun, leur bassin, fourni par un plus grand dans le haut du jardin".

L'eau de ces bassins venait de la source Saint-Louis qui sourd de souterrains creusés dans le bois de la Souche.

L'écrivain Marmontel, ami de Voltaire et des encyclopédistes, célèbre surtout par ses livrets d'opéra et pour ses contes dans l'un desquels d'ailleurs il mit en scène Mme Gaulard, était un hôte assidu de ces lieux délicieux:

"Mais des campagnes où je passais successivement les belles saisons de l'année, raconte-t-il, Maisons (Alfort) et Croix-Fontaine étaient celles qui avaient pour moi le plus d'attraits. À Croix-Fontaine, ce n'était que des voyages; mais toutes les voluptés de luxe, tous les raffinements de la galanterie la plus ingénieuse et la plus délicate y étaient réunis par l'enchanteur Bouret. Il était reconnu pour le plus obligeant des hommes et le plus magnifique; on ne parlait que de la grâce qu'il savait mettre dans sa manière d'obliger."

Mais tout cela était maintenant trop petit pour le fastueux Bouret dont la fortune allait grandissant. C'est ainsi qu'il était devenu seigneur de Morsang, du fief de Maison-Rouge et du bois de la Guiche de l'autre côté de la Seine, gagnait des parcelles de terre sur Nandy aussi bien que sur Saint-Port. Sa maison de Croix-Fontaine lui parut alors trop modeste pour régner sur un tel domaine. Il résolut donc de faire construire un château digne de ses ambitions. Des bords de la Seine, il voulut transporter sa résidence au sommet du coteau, en bordure du plateau. Un endroit splendide d'où l'on découvre une vue exceptionnelle sur la Seine qui dessine un de ses plus merveilleux et majestueux méandres. Il confia la réalisation du projet à l'architecte Antoine Le Carpentier, connu pour ses hôtels parisiens, son travail à l'Arsenal et au Palais-Bourbon. Ce fut un moment d'intense agitation pour le pays: terrassiers, jardiniers, charpentiers, maçons, sculpteurs, décorateurs se mirent à l'oeuvre. Jusqu'alors, la forêt Rougeau n'était qu'un buisson sans chemin, Bouret le fit percer de belles avenues, et dans le prolongement de la façade de son château, fit ouvrir une allée qui à travers bois rejoignait la forêt de Sénart.

Il faut dire que Bouret n'avait pas entrepris tous ces travaux sans avoir une idée derrière la tête. Bien qu'il fût déjà haut placé dans l'administration, ou peut-être à cause de cela, il désirait accroître son crédit auprès du roi. Ayant remarqué qu'entre les chasses royales de Sénart et de Fontainebleau, Louis XV n'avait aucun lieu digne de le recevoir, il pensa que son nouveau château pourrait lui servir de halte. Le roi, informé de son projet, l'avait d'ailleurs encouragé. Désormais, Bouret l'appela, par modestie, le "Pavillon du roi". Aussi rien ne fut trop beau, aucune dépense ne fut trop grande pour plaire à sa royale majesté, pensant sans doute qu'il bénéficierait de quelque retour.

En 1758, le Pavillon était presque fini et Louis XV n'était pas encore venu. Pourtant, son élégante façade, surmontée de balustres à l'italienne, se tournait déjà vers la grande avenue qui arrivait de la forêt et semblait prête à accueillir le cortège royal. Entre la grille et le château, encadrant un parterre fait de quatre boulingrins, Bouret avait fait placer quatre petits pavillons, simples salons où l'on pouvait se délasser en admirant la vue. D'après un tableau du peintre flamand, Louis-Nicolas Van Blarenberghe, représentant la chasse royale arrivant au "Pavillon du roi", se dressait au carrefour des allées de ce parterre, une statue du "Bien-Aimé" sur le socle de laquelle étaient gravés ces quelques mots "Serus in coelum redeat", "Puisse-t-il aller au ciel le plus tard possible". Cette curieuse flatterie se comprend mieux quand on sait que Louis XV venait d'échapper à l'attentat de Damiens (1757).

L'autre façade, tournée vers le sud, s'ouvrait sur une autre perspective prolongée par une allée qui traversait les bois de la Souche. Là aussi, deux petits pavillons marquaient de chaque côté la fin des parterres. Vers l'est, les fenêtres donnaient sur la plaine et Savigny, vers l'ouest sur les somptuosités de la Seine qu'agrémentaient des terrasses. À l'intérieur, marbres, glaces, tapisseries, tableaux, bas-reliefs représentant des trophées de chasse et de pêche transformaient peu à peu la demeure en palais. Aussi, lorsque le roi annonça sa visite pour le 30 avril 1759, notre financier put se préparer avec joie et quelque fierté à le recevoir dignement. Ce n'est pas dignement qu'il faudrait dire, mais fastueusement, ruineusement.

Ce ne fut point une simple réception, ce fut une véritable fête dont le thème était l'enchantement des jardins d'Armide, sur un texte du léger abbé de Voisenon [Claude-Henri de Fusée, abbé de Voisenon (1708-1775). Cet abbé, poète, tout en étant charitable et bienfaisant, fréquentait surtout les milieux littéraires. Il était un ami de Voltaire. Il écrivit de nombreuses pièces de théâtre et malgré quelques poésies licencieuses, il fut élu à l'Académie française.]. Armide était en l'occurrence Mme de Pompadour qui avait accepté de prêter son concours et parut sur un char dans le rôle d'Armide. Dans l'entrée, sur une table bien en évidence, Louis XV put admirer le livre d'or, un magnifique album en maroquin bleu intitulé *Le Vrai Bonheur*, à l'intérieur duquel il put lire à chaque page "Le roi est venu chez Bouret le...".

Il ne semble pas toutefois que le roi ait été particulièrement touché par cette flagornerie de courtisan trop zélé. "Le vrai bonheur" se faisait rare, bien que Mme de Genlis, filleule de Bouret, ait écrit dans ses mémoires "Le roi s'y reposait et y trouvait toujours, outre une magnifique collation, toutes les voluptés du luxe, tous les raffinements de la galanterie la plus ingénieuse et la plus délicate".

En 1768, dans l'espoir de relancer sa fortune un peu déclinante, Bouret tenta de renouveler les fastes de 1759. Le prétexte fut l'inauguration d'une statue du roi par le sculpteur Tassaert qui devait être le plus bel ornement de la chambre royale. Bouret, voulant y mettre au-dessous une inscription pour immortaliser le chef-d'œuvre, demanda à son ami Voltaire de lui composer quelques vers. Deux quatrains lui furent proposés. Celui qui fut choisi fut le suivant :

Juste, simple, modeste, au-dessus des grandeurs,
Au-dessus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.
Qui fit ces vers dictés par la reconnaissance ?
Est-ce Bouret ? Non, c'est la France.

Par pudeur, peut-être, Bouret supprima les deux derniers vers, mais s'attribua les premiers... Louis XV y fut, paraît-il, sensible, mais son hôte n'en tira d'autre profit que des dettes. La folie des grandeurs le conduisit à la ruine. Bouret dut se séparer des terres qu'il avait acquises de l'autre côté de la Seine, à Saint-Fargeau et Maison-Rouge. Il n'en resta qu'une servitude, la grande allée qui, face au Pavillon, coupe en deux le bois de la Guiche. Le 4 octobre 1769, il céda Croix-Fontaine au marquis de Brancas, et l'année suivante, ce fut sa seigneurie de Morsang qu'il vendit au chirurgien, Jacques Nicole. Si, en 1775, il obtint de la marquise de Montesson, baronne de Saint-Port, que le Pavillon royal soit érigé en fief, c'était la fin: il était ruiné. La mort du roi, suivie peu après de celle brutale de son frère Bouret de Valroche, l'affecta beaucoup, et l'année suivante, le 10 avril 1777, on le trouva mort dans son lit. Avait-il succombé à une attaque d'apoplexie comme ses frères ou s'était-il suicidé? Dufort de Cheverny dit qu'il se serait empoisonné. Quant à Marmontel, voici comment il a rapporté ce qu'il pensait être arrivé à son ami:

"M. Bouret s'était ruiné à bâtir et à décorer pour le roi le pavillon de Croix-Fontaine; et le roi croyait l'en payer assez en l'honorant, une fois l'année, de sa présence dans un de ses rendez-vous de chasse; honneur qui coûtait cher encore au malheureux, obligé ce jour-là de donner à toute la chasse un dîner pour lequel rien n'était épargné. J'avais gémi plus d'une fois de ses profusions mais le plus libéral, le plus imprévoyant des hommes avait pour ses véritables amis le défaut de ne jamais vouloir écouter leurs avis sur l'article de la dépense. Cependant, il avait achevé d'épuiser son crédit en bâtissant sur les Champs-Élysées cinq à six maisons à grands frais lorsque le roi mourut sans avoir seulement pensé à le sauver de la ruine; et cette mort le laissant noyé de dettes, sans ressource et sans espérance, il prit, je crois, la résolution de se délivrer de la vie: on le trouva mort dans son lit. Il fut pour son malheur imprudent jusque à la folie; il ne fut jamais malhonnête".

Le Pavillon du roi

Il laissa une succession si compliquée qu'il fallut attendre sept ans pour que le Pavillon royal soit mis en vente. Ce fut Frédéric III de Salm-Kyrburg, prince du Saint-Empire, qui en devint acquéreur le 18 septembre 1784. Bouret avait trouvé en lui un héritier aussi dispendieux que lui.

Ce prince, après avoir servi l'Autriche, était venu s'installer en France vers 1771 où il mena aussitôt grand train, mangeant peu à peu une énorme fortune. En même temps qu'il achetait le Pavillon du roi, il faisait construire sur les bords de Seine à Paris le ravissant hôtel qui deviendra la chancellerie de la Légion d'honneur que nous connaissons. Criblé de dettes, il verra en 1790 les meubles de son hôtel saisis et mis sous séquestre. Bien qu'ayant adopté les idées nouvelles en se liant à la faction d'Orléans, ce n'est pas sans inquiétude qu'il voyait évoluer les événements. Il jugea prudent dans ces conditions de se débarrasser de ses propriétés. L'hôtel fut mis en vente avec une loterie mais le moyen ne réussit pas et il dut le garder. En revanche, le Pavillon du roi trouva un preneur dans le frère d'un conventionnel, Charles-François Merlino-Giverdy. le 11 mai 1791.

Le prince ayant voulu émigrer, un malheureux hasard le ramena à Paris. Pris pour son cousin, le prince de Salm-Salm, il fut arrêté et jeté en prison. Bien que l'erreur ait été reconnue, il fut maintenu aux Carmes et guillotiné avec son ami, Alexandre de Beauharnais, trois jours avant le 9 Thermidor, qui avec la chute de Robespierre vit les prisons s'ouvrir.

Merlino-Giverdy ne fit guère qu'une bonne affaire en revendant, le 19 floréal an XIII (9 mai 1804), ce grand domaine à Hugues Maret. Le futur duc de Bassano qui devait sa carrière à l'amitié de Bonaparte n'était alors que secrétaire d'État et chef de cabinet de l'Empereur. Il lui fallut attendre 1809 pour être nommé ministre des Affaires étrangères et recevoir le titre de duc. Avec lui, le Pavillon du roi retrouva quelques fastes sans jamais égaler les folies de Bouret. Ayant rejoint Napoléon pendant les Cent-Jours, il dut s'exiler quelque temps et le Pavillon fut de nouveau en vente.

M. Perier Desbains l'acheta le 19 décembre 1815. Il le revendit à Jean-Joseph Besnard le 20 janvier 1819 qui, deux ans plus tard, le cédait, à l'exception de Maison-Rouge, à la bande de spéculateurs, les frères Thomassin et Grossetête, qui allaient démolir et vendre pierre par pierre le chef-d'oeuvre de Bouret.

En 1822, Gabriel Moreau, ancien notaire et avoué, en reprend les tristes débris. Mais, en 1847, il s'en défera au profit du vicomte Justinien Clary. Il était le neveu de la fameuse Désirée Clary, épouse de Bernadotte et reine de Suède, qui avait été propriétaire du château de la Grange-la-Prévôté. Il adorait la chasse et son fils adoptif fut un des premiers fusils de France.

Son successeur, en 1879, Joseph Cousté, transforma le pavillon de l'entrée, situé à gauche, en le rehaussant d'un étage pour en faire son habitation. Ce bâtiment prit alors le nom de Pavillon royal.

Enfin, en 1898, le nouveau propriétaire, Henri-Ernest Piollet, entreprit d'élever sur les soubassements et les caves de l'ancien château un pavillon, sans doute plus modeste mais qui rappelle la demeure de Bouret et en son honneur l'appela "Pavillon Bouret"

Croix-Fontaine (séparé du domaine par Bouret en 1769)

Louis-Paul de Brancas, comte de Forcalquier, marquis de Brancas et Céreste, prince de Nizarrre, seigneur de Robion et autres lieux, grand d'Espagne de première classe, lieutenant-général des armées du roi (grade juste au-dessous de celui de maréchal de France), était devenu propriétaire le 4 février 1769 de l'ancien petit château de Croix-Fontaine avec toutes les terres qui se trouvaient de chaque côté de la route qui mène à Morsang jusqu'au lieu-dit "le Gouffre-du-Gands". Pour maintenir l'agrément des jardins et la fertilité des potagers, Bouret s'était engagé à entretenir la source Saint-Louis dont les eaux alimentaient les bassins qui s'y trouvaient. Mais le marquis de Brancas ne se contenta pas de profiter des luxueux aménagements de son prédécesseur, il fit construire d'importants bâtiments pour y loger les nombreux chevaux dont il avait la passion. Pour eux, il fit, lui aussi, des folies: les écuries furent décorées de magnifiques trophées de chasse,

tous les perfectionnements furent apportés pour le bien-être des chers animaux, le fourrage descendait directement dans les râteliers et l'avoine dans les mangeoires.

Tandis que Bouret continuait un train royal dans son Pavillon du roi, le marquis de Brancas se contentait de vivre à Croix-Fontaine en grand seigneur. Rien qu'à Saint-Port, il pouvait s'entourer d'une société de choix: le comte de Guiry, la comtesse de Monteclerc, le comte de la Salle et la marquise de Montesson sans oublier le duc d'Orléans.

En même temps que mourait Bouret, le marquis de Brancas vendait Croix-Fontaine, en 1777. Ce sera la fin des splendeurs.

Le nouvel acquéreur, Louis Simon Valdec de Lessart, conseiller du roi, trésorier de France au bureau des Finances de Moulin et frère du futur ministre de Louis XVI, massacré en 1792, ne garda le château que peu de temps et le revendit le 14 février 1781 à Dominique-Jean-Jacques-Étienne de La Borde de Laas, administrateur général des domaines du roi. Selon l'acte de vente, le château était déjà démoli en grande partie. Sa femme en restera propriétaire jusqu'en 1793, sans pouvoir y remédier. Ce sera ensuite Claude-Éléonore Guyot, architecte, qui le reprendra, sauf la maison du Tournebride, petite annexe édifiée par Bouret à l'extrémité nord, que Mme de La Borde se réserva pour elle. Guyot n'en morcela pas moins le parc dont il vendit l'extrémité vers Seine-Port à un Anglais, John Norris, ainsi qu'une partie boisée à un certain Susse. Lui-même, devant l'état pitoyable du château, acheva de le démolir pour reconstruire plus avant sur la terrasse, afin de mieux bénéficier de la vue sur la Seine, la grande maison que l'on voit aujourd'hui (au n° 40), dans ce style un peu lourd de Ledoux. Il la loua pendant deux ans à une Anglaise, Mlle Hannack Wright, qui finit par l'acheter en 1798.

Plus tard, elle racheta le Tournebride et le terrain qui avait été vendu au citoyen Susse, refaisant presque l'étendue du domaine de Croix-Fontaine.

En 1806, Mme Wright qui y vivait avec ses neveux Burdett faillit avoir de gros ennuis à cause des relations tendues entre l'Empire et l'Angleterre, en raison du blocus continental. Le préfet ayant demandé que tous les citoyens britanniques lui soient signalés pour être mis sous surveillance, le maire, Boysson de Raynaud, répondit que Mlle Wright était en France depuis quinze ans et il ajouta:

"Je croirais mal répondre à la confiance dont vous m'avez honoré, Monsieur le Préfet, si dans cette circonstance difficile je ne fixais pas votre pensée sur la conduite de Mlle Wright en tant que propriétaire. Toujours occupée à entretenir, à faire valoir ses terres en culture, à en créer de nouvelles, par des défrichements utiles aux cultivateurs et à la société. Mlle Wright a fait depuis qu'elle est à Seine-Port tout le bien qu'il a été en son pouvoir d'y faire; a contribué pour beaucoup au rétablissement de notre église et à sa décoration, quoique d'une croyance différente, enfin il n'est pas, à ma connaissance, qu'un malheureux ait imploré en vain sa charité journalière. J'ignore, Monsieur, si Mme Wright doit ou non être regardée comme sujette de l'Angleterre d'après sa déclaration du 9 vendémiaire, mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'il n'est pas ici un seul individu qui ne désire avec moi que dans tous les cas où soit comprise la loi du 21 novembre, cette dame soit traitée avec tous les égards qu'elle a su se mériter et qui soient compatibles avec le vœu de la loi".

Les vœux du maire ayant été entendus, Mme Wright put rester à Seine-Port pour continuer ses bienfaits. En 1808, une collecte ayant été décidée pour planter d'acacias la place de la Foire, elle versa la plus grosse somme, 48 livres.

Au mois de juin 1818 eut lieu à Croix-Fontaine un affreux accident au cours duquel la femme du général Letellier, qui se promenait en voiture à cheval avec son mari, fut grièvement blessée. Transportée chez Mme Wright, elle y fut soignée par le docteur Cretté. Mais il ne put la sauver et elle rendit l'âme le 17 juin. Elle avait dix-neuf ans ! Quelques jours après, le général Letellier ne pouvant surmonter sa douleur se suicidait à Paris, demandant à être enterré auprès de sa femme à Seine-Port et laissant de quoi élever et entretenir un monument au souvenir de leur amour et de leurs morts tragiques.

Mlle Wright mourut en 1820. Ses héritiers tentèrent à nouveau de morceler Croix-Fontaine mais heureusement le nouvel acquéreur, Bertrand de Loustal, racheta successivement les trois lots qu'ils avaient faits. Il y resta jusqu'en 1834, date à laquelle Jean-Frédéric Girard en devint propriétaire.

Le baron Alfred-Octave Roger lui succéda le 10 novembre 1842. Il était baron d'Empire, d'origine suisse, et en 1854, obtenait l'autorisation de s'appeler Roger de Sivry. En 1847, Gabriel Moreau, qui avait été propriétaire du Pavillon du roi, s'y installa jusqu'en 1853. Gabriel Moreau fut conseiller municipal et maire de 1852 à 1860. Laurent-Joseph Lassence acheta Croix-Fontaine le 5 juillet 1853. C'est lui qui fit construire la petite maison appelée pavillon Saint-Sulpice, située au-dessus de la source qui porte ce nom (aujourd'hui le 50 de la rue de Croix-Fontaine). Les propriétaires suivants seront: en 1876, Toussaint-Hilaire Pathier, puis en 1887, Gustave Sédillon.

L'élévation du barrage de Morsang, ayant sensiblement fait monter le niveau de la Seine, le site de la source Saint-Sulpice a été profondément dénaturé malgré les aménagements ultérieurs. On ne voit plus la source sortant à flots rapides d'un mystérieux souterrain pour se jeter au lavoir avant de tomber dans la Seine.

ROUTE DE NANDY

N° 7 - La Broquette

Autrefois, cette propriété faisait partie du domaine de Croix-Fontaine et en formait l'extrémité la plus proche du village vers le sud. M. Guyot, qui en était propriétaire, céda cette partie le 30 avril 1795 à un Anglais, John Norris. La seule maison existant alors était le bâtiment recouvert de tuiles touchant à la route de Nandy. Le jardin était dessiné à la française avec une grande pièce d'eau entourée d'allées de tilleuls. Dans la partie boisée, il y avait une glacière dont il reste encore l'emplacement. François Douche, bachelier ès lois, l'acheta en 1800.

C'est lui qui fit construire la maison actuelle et transforma le parc, ne gardant dans son état d'origine que le potager, qui est depuis resté tel. Personnalité de Seine-Port, M. Douche en fut maire de 1808 à 1814, puis de 1821 à 1833, faisant presque toujours partie du conseil municipal. Bienfaiteur du village, c'est à lui que l'on doit l'horloge qui se trouve sur le clocher. Il l'acheta en 1840 à Jean Wagner, horloger du roi, pour la somme de 1.000F, somme considérable pour l'époque.

À sa mort en 1845, il fit don à la commune de rentes importantes pour ses œuvres de bienfaisance.

M. Graintgens lui succéda puis ce fut Charles-Alexandre Broquette, ingénieur chimiste. Il eut une certaine notoriété par ses recherches sur la fabrication artificielle du bleu indigo pour la teinture. Il installa même un laboratoire dans sa maison et y fit de nombreuses expériences. À sa mort, le 20 avril 1872 à Seine-Port, son fils Alexandre en hérita, mais y vint moins souvent. Il se lia pourtant avec son voisin, Ernest Legouvé et sa famille. Ainsi avait-il pris l'habitude de venir le voir pour faire une partie de croquet ou, après le dîner, jouer au billard. Ces rencontres régulières auxquelles participaient les petits-enfants de l'écrivain lui donnèrent l'occasion de les apprécier et de les prendre en affection. Aussi, lorsqu'il mourut en 1909, célibataire, sans héritiers directs, légua-t-il sa propriété à l'un d'entre eux, au peintre George Desvallières [George sans s est le prénom anglais qui lui a été donné en souvenir de sa grand-mère, Georgina Mac Kenzie, d'origine écossaise]

Desvallières, qui avait déjà acquis quelque célébrité dans la peinture, n'y habita pas tout de suite car Broquette en avait donné l'usufruit à sa gouvernante, Mme Allard. Il n'y vint réellement qu'à partir de 1929. Auparavant, c'est au Clos (21 et 23 rue Legouvé) dans la maison qui avait été construite dans le potager de Legouvé, qu'il séjournait durant l'été.

Desvallières appelait cette maison, en souvenir de son généreux donateur, la Broquette, mais ce n'est pas là qu'il travaillait à son art. Son atelier se trouvait de l'autre côté de la Seine, dans les bois qui se trouvent au-dessous de la gare. Il s'y rendait chaque jour avec son bateau, sans trop se préoccuper du temps, pour y peindre des œuvres destinées à des sanctuaires comme celui de Douaumont ou la cathédrale d'Arras [Il s'était voué à la peinture religieuse à la suite d'un vœu formulé pendant la guerre de 14-18]. Toujours alerte malgré son âge, il continua jusqu'à la fin de sa vie à mener à la rame la lourde barque de fer que lui avait forgée son fils Richard.

Au moment de la Libération, une patrouille américaine s'étant présentée à la Broquette pour déceler une batterie allemande qui tirait sur le passage de l'armée, Desvallières, qui connaissait les lieux, en prit sans hésiter la tête, sans craindre d'escalader les murs malgré ses quatre-vingt-quatre ans.

Il a laissé dans l'église de Seine-Port une toile dramatique pour le monument aux morts, représentant le Christ portant un soldat mort, souvenir de son fils Daniel tombé sur le front d'Alsace.

Créateur des "Ateliers d'art sacré" avec Maurice Denis, président du Salon d'automne, membre de l'Institut, il est mort à quatre-vingt-neuf ans laissant la Broquette à ses enfants, où son gendre, Pierre Isorni, réalise à son tour une œuvre picturale.

L'origine de cette appellation demeure inconnue. Bouret possédait bien de l'autre côté de la Seine un fief du nom de Maison-Rouge, mais le rapport entre la maison et le fief ne paraît pas évident. Toujours est-il que cette maison se trouvait au milieu des vergers et potagers du financier. Du reste, elle figure sur le plan de 1785, avec un autre bâtiment qui lui était parallèle et qui a disparu. Elle a donc fait partie du domaine du Pavillon du roi jusqu'à ce que Jean-Joseph Besnard achète celui-ci à M. Périer-Desbains, en 1819. Deux ans plus tard, en effet, il revendait le château à un groupe de spéculateurs, les frères Thomassis et Grossetête, dont le but était de le dépecer pour en tirer profit. Besnard, qui se méfiait d'eux, fit d'ailleurs spécifier dans l'acte de vente qu'ils ne devaient entreprendre aucune coupe de bois, ni aucune démolition tant qu'ils ne seraient pas acquittés du montant de la transaction. Besnard se réservait, en outre, le mobilier intérieur du château ainsi qu'"une maison rouge, inhabitée et en ruine" avec le terrain qui l'entourait d'environ deux hectares.

Il est probable que cette maison des jardiniers ou du régisseur de Bouret ait été abandonnée au moment de la période révolutionnaire, et qu'en 1821 elle eut cet aspect de ruine tout en gardant son charme puisque Besnard se la réserva pour lui. Il la remit en état et la garda jusqu'en 1830. Il la vendit alors à M. Huart qui la céda, à son tour, en 1839, à la veuve d'un autre Besnard, Marc-Pierre, peut-être parent du premier.

C'est cette dernière qui, à partir de 1842, loua la maison à Ernest LeGouvé. Depuis huit ans, c'était la troisième maison que Legouvé louait à Seine-Port. Bien qu'elle lui plut tout de suite, il attendit sept ans comme locataire avant de se décider à l'acquérir en 1849. Ce long temps d'observation lui avait permis de l'apprécier et d'en devenir totalement amoureux. Très vite, elle fut pour lui un havre de bonheur et de paix qu'il retrouvait tous les ans pendant la saison d'été de juin à novembre. Cette habitude, devenue un véritable rituel, demeura immuable jusqu'à la fin de ses jours en 1903.

Lorsqu'il s'y installa, Legouvé, après s'être essayé dans le roman, venait de se lancer dans l'art dramatique. Il avait eu un premier succès avec Louise de Ligne-rolles en 1838, mais c'est avec la représentation d'Adrienne Lecouvreur au Théâtre-Français qu'il remporta un réel triomphe. C'était le résultat de sa collaboration avec Scribe.

On était en 1849. Grâce à cette heureuse réussite qui laissa prévoir d'abondants droits d'auteur et avec l'aide obligeante de Scribe, Legouvé put enfin devenir possesseur de la maison de ses rêves.

Dès lors, il l'aménagea à son goût. Pour y loger sa famille et les nombreux amis qui venaient lui rendre visite, il fit construire sur la façade nord une petite aile qu'il décora avec les moulages des bas-reliefs de la fontaine des Innocents de Jean Goujon, et comme pour bien montrer que l'on était dans la maison d'un auteur dramatique, il fit apposer aux deux angles les masques antiques de la comédie et de la tragédie. Dans le jardin, il fit dessiner pour le passage de la source Saint-Louis qui le traversait une petite rivière anglaise où l'eau se déversait avec un agréable murmure de bassin en bassin. Les pelouses furent agrémentées par de somptueux massifs de fleurs. Comme il aimait les arbres, il en planta de toutes espèces: paulownia, catalpa, tulipier, sophora, koelreuteria, marronnier, noyer d'Amérique, hêtre pourpre...

Tous les matins, il allait visiter son jardin, respirant ses fleurs, surveillant ses arbres, discutant avec son jardinier ou coupant un bouton fané. Tout en profitant de la vie familiale et de longues promenades champêtres dans la forêt de Rougeau, il travaillait à écrire ses œuvres pour le théâtre, comme Un jeune homme qui ne fait rien ou Médée que la célèbre tragédienne italienne, Adélaïde Ristori, joua avec le plus grand succès sur les scènes d'Europe et d'Amérique, et plus tard, des livres à caractère didactique. Cette retraite campagnarde n'était pas pour lui un isolement, bien au contraire il adorait recevoir. Il aimait appeler sa maison l'auberge du Lion d'Or. Venait qui voulait. À Paris, son salon accueillait toutes les personnalités des arts et des lettres du moment: de Berlioz à Delacroix et de Liszt à Mérimée. À Seine-Port en revanche, ne venaient que les intimes. Ainsi, Labiche faisait-il de fréquentes visites en voisin depuis son château de Lagrange, près de Coubert. C'était un convive d'une intarissable drôlerie, dont les traits d'esprit fusaient à tout moment. On raconte que Gounod, rentrant un soir chez lui, dit à sa femme: "Vite quelque chose à manger. Je viens de dîner chez Legouvé, mais il y avait Labiche qui nous a tant fait rire que je n'ai rien pu avaler".

Labiche et Legouvé avaient écrit ensemble une pièce, *La cigale chez les fourmis*, qui fut jouée avec succès au Théâtre-Français. Legouvé s'était attaché au rôle de la cigale, tandis que Labiche peignait les fourmis. A propos de cette collaboration, Labiche déclara un jour: "Mon ami Legouvé a un grand défaut que je dois vous signaler: il aime les femmes. Je me souviens qu'un jour nous faisons une pièce dans laquelle se trouvaient naturellement un mari et sa femme. Il m'écrivit: "Caressez le mari, je caresserai la femme." Je réclamai inutilement".

Scribe, bien sûr, vint aussi à Maison-Rouge. Il y venait un peu de droit pour avoir contribué à son achat. Il y venait aussi comme collaborateur car, après Adrienne Lecouvreur, les deux amis écrivirent encore *Les contes de la reine de Navarre* et *Bataille de dames*.

Un des habitués de la maison était Victor Schoelcher, journaliste libéral et homme politique, qui fut ministre quelque temps pendant la révolution de 1848. C'est alors qu'il fit voter l'abolition de l'esclavage, acte qui lui vaut encore une certaine notoriété. Il dut s'exiler en Angleterre pendant le Second Empire et ne revint à Seine-Port qu'après 1870. Il y faisait de longs séjours ne manquant jamais d'aller se baigner dans la Seine par les temps les plus frais.

Un autre "quarante-huitard", Jean Reynaud, ancien "saint-simonien", philosophe qui devint secrétaire d'État à l'Instruction publique en 1848, était aussi un grand ami de Legouvé. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de celle qui devint sa femme à Maison-Rouge. Peu après, il y revint en voisin, lorsqu'il loua de 1844 à 1846 une maison, aujourd'hui disparue, rue de Croix-Fontaine, près de la maison du garde de la propriété Piollet.

Paul Déroulède, qui ne pouvait guère se référer aux précédents visiteurs, lui le chantre de la revanche, s'est rendu également dans cette maison pour lire à Legouvé sa pièce *La Moabite* dont la représentation avait été interdite.

Parmi les hommes politiques, notons aussi le passage de Paul Deschanel dans sa jeunesse, bien avant qu'il ne devint un éphémère président de la République.

Par ailleurs, il faut rappeler les visites de poètes tels que François Coppée ou celle de Sully Prudhomme venu présenter sa candidature à l'Académie. Autre postulant célèbre, Paul Féval, l'auteur de l'immortel *Bossu*. "Si tu ne vas pas à Lagardère" Lagardère est donc venu à Legouvé. Mais celui-ci en bon escrimeur qu'il était, a paré la botte de Nevers, disant à l'auteur du *Bossu* qu'il avait un autre candidat et ne voterait pas pour lui.

À tous ces hommes de lettres, il faut ajouter les nombreux artistes dramatiques venant saluer le maître. Mais seul François Régnier de la Brière, sociétaire de la Comédie-Française, s'y rendait régulièrement. C'était l'occasion d'évoquer avec son hôte de vieux souvenirs de théâtre, Talma, Mlle Mars !...

Des peintres y faisaient de courts séjours. C'est Élie Delaunay, auteur de grands tableaux aux sujets historiques et de nombreuses fresques dont l'une décore le Panthéon, mais qui fut également un excellent portraitiste. À Seine-Port, il a peint plusieurs portraits de Mme Desvallières, la fille de son hôte, et de son hôte lui-même dont le tableau se trouve aujourd'hui au musée d'Orsay.

C'est aussi Amaury-Duval, peintre de nombreuses fresques d'église, qui faisait comme Delaunay de charmants portraits. Le célèbre paysagiste de l'école de Barbizon, Paul Huet, y fut également généreusement accueilli.

La sculpture était représentée par Aimé Millet, auteur de la statue colossale de Vercingétorix, qui domine le site d'Alésia et de l'Apollon qui couronne l'Opéra.

Passons maintenant aux musiciens car Legouvé adorait la musique. Dans sa jeunesse, il avait collaboré à la *Revue musicale* de Fétis et participé aux premières traductions en français des mélodies de Schubert. Ses liens d'amitié avec Marià Malibràn, Berlioz, Liszt, Chopin, Gounod étaient pour lui l'occasion de donner dans son salon de merveilleux concerts souvent improvisés.

À Seine-Port, le calme de la campagne était une raison de plus pour y faire de la musique en famille, sa femme comme sa fille étant fort bonnes musiciennes.

Lorsque Gounod venait leur rendre visite, on ne manquait jamais de le mettre à contribution. Sans se faire prier, il se mettait au piano et alors commençait des soirées délicieuses, pleines de musique, interprétant ses propres œuvres, chantant les différents rôles, donnant souvent la primeur d'un nouvel opéra. Gounod aimait la campagne. Aussi quel plaisir était-ce pour Legouvé de se promener avec lui dans le jardin et de parler de leurs plantes favorites. Legouvé aimait lui dire "Venez donc entendre chanter mes glaïeuls". Gounod avait un faible pour les roses dont il vantait les beautés, tandis que Legouvé lui présentait les nouveaux arbres qu'il venait d'acquérir.

Maurice Desvallières dans son livre sur Seine-Port, a fort joliment raconté comment en 1866, Gounod toujours si gai, si expansif, était arrivé sombre et grave. Inquiet de voir son ami dans un état qui lui était si peu habituel, Legouvé voulut le confesser: "Je suis fini mon pauvre Legouvé!" lui avoua-t-il. Et de lui dire comment, depuis quelque temps, il avait beau se mettre au piano, il avait beau chercher, plus aucune idée ne lui venait. Plus d'inspiration, plus rien. Désormais, sa vie de musicien était terminée. Fin psychologue, Legouvé entreprit de lui rendre confiance, de lui remonter le moral et le fit si bien, qu'en quittant Maison-Rouge, il avait retrouvé toute sa vitalité, et que l'année suivante, il donnait avec le plus grand succès Roméo et Juliette.

Gounod eut aussi l'occasion de collaborer avec Legouvé en écrivant, en 1872, la musique d'un drame lyrique, Les deux reines.

C'est encore à Gounod que l'on doit la venue, dans cette maison, d'un autre musicien, Paladilhe. Leur rencontre s'était d'ailleurs faite de façon curieuse.

Gounod s'était rendu à Rome en 1862, pour retrouver ses émotions de jeunesse, se promenait sur la place d'Espagne, lorsqu'il entend, venant de la villa Médicis, située juste au-dessus, un piano jouant des airs de Faust. Surpris, ému, d'autant plus que son opéra n'avait pas obtenu le succès escompté, il grimpe jusqu'à la villa, monte à la chambre d'où s'échappe la musique, trouve un tout jeune homme qu'il prend dans ses bras et l'embrasse. Le jeune homme était Émile Paladilhe qui, deux ans plus tôt, venait d'obtenir le grand prix de Rome, à seize ans. De ce jour est née une amitié entre les deux hommes qui s'est prolongée dans les deux familles jusqu'à nos jours.

Revenu de la villa Médicis à Paris, Paladilhe se débattait dans les plus grandes difficultés pour vivre de son métier de musicien, donnant de maigres leçons de piano, quand Gounod eut l'idée de le présenter à Legouvé. Sa fille, Mme Desvallières, cherchait en effet quelqu'un avec qui elle pourrait faire de la musique et se perfectionner dans ce domaine. Ainsi le professeur devint bientôt un ami et fut reçu à Seine-Port où il retrouvait le peintre Delaunay dont il avait fait la connaissance à Rome. On raconte qu'un jour, pendant la leçon de piano, la nurse était entrée en tenant dans ses bras une petite fille et que Mme Desvallières, voulant la faire sortir, Paladilhe était intervenu disant qu'elle pouvait rester car il aimait beaucoup les enfants. Cette petite fille était Georgina Desvallières qu'il allait épouser quelques seize ans plus tard... C'est par ce mariage que par la suite, Paladilhe est devenu propriétaire de Maison-Rouge.

Surmontant des débuts difficiles, Paladilhe se fit connaître du grand public en écrivant la musique du Passant de François Coppée. D'autres œuvres lyriques, de nombreuses mélodies, de la musique religieuse suivirent, dont une partie a été composée à Seine-Port, notamment l'opéra Patrie, d'après le drame de Victorien Sardou (un habitué de Seine-Port) qui obtint un vif succès et lui ouvrit les portes de l'Institut.

Vers la fin de sa vie, Legouvé, personnage arrivé, membre de l'Académie française, abandonnant le théâtre, rechercha son inspiration dans ses souvenirs: Soixante ans de souvenirs, Fleurs d'hiver, fruits d'hiver... ou dans des ouvrages didactiques destinés à ses petits-enfants tels l'Art de la lecture ou Nos filles et nos fils. Legouvé était d'ailleurs assez fier de ses petits-enfants car l'aîné, Maurice Desvallières, devait bientôt se faire connaître par ses pièces de théâtre dont certaines furent écrites en collaboration avec Feydeau. Maurice, après son enfance passée à Maison-Rouge, s'installa dans une maison au sommet de la côte de Nandy, le Righi.

Le second, George Desvallières, n'ayant manifesté ni attrait, ni dispositions pour les études, sa famille s'inquiéta sur son avenir. Ce fut un médecin morphologiste, nommé Favre, à qui son grand-père Legouvé s'en ouvrit, qui lui conseilla de l'orienter vers la peinture. L'idée fut d'autant plus facilement acceptée que le père de George était un peintre amateur de talent, s'amusant à des copies d'auteurs célèbres. Le professeur fut vite trouvé, ce fut Élie Delaunay, l'ami de la famille. À Seine-Port, on aménagea d'abord un petit atelier dans le grenier, puis devant les dons réels dont

George fit preuve, on lui construisit dans le jardin un véritable atelier. Avant d'entamer une brillante carrière de peintre, Desvallières ne manqua pas d'être influencé, à ses débuts, par l'art classique de Delaunay, mais il s'en détacha rapidement pour subir l'attrait de Gustave Moreau, dont la pensée était plus en rapport avec son tempérament. Toutefois, il n'en fut jamais l'élève bien qu'il fréquenta assidûment son atelier.

Au moment de son mariage, George habitera le Clos (21 et 23 rue Legouvé).

Legouvé s'intéressait à la vie du village. Il y connaissait tout le monde et entretenait avec ses habitants des liens de sympathie et d'amitié. C'est grâce à lui qu'une poste put être établie à Seine-Port.

Lorsqu'il fut élevé au grade de grand officier de la Légion d'honneur, la municipalité tout entière, escortée des enfants des écoles, vint en cortège lui porter ses félicitations avec discours et chants, ce qui avait bien autant de prix que les honneurs militaires qu'on lui fit à ce titre lors de son enterrement. Il mourut presque centenaire en 1903 et la commune, reconnaissante, donna son nom à l'une de ses plus belles rues.

N° 22 - Le Righi

C'est vers 1880 qu'Émile Desvallières, gendre de Legouvé, acheta un terrain situé en haut de la côte de Nandy d'où la vue est admirable sur la vallée de la Seine et les coteaux de Saint-Fargeau. Il n'y avait qu'un petit boqueteau et un pré dominant les vignes. Il y fit construire un simple pavillon, sorte de grand atelier, qu'il destina à son fils Maurice pour lui permettre de travailler en paix à ses œuvres dramatiques. Que l'on n'imagine pas aussitôt des tragédies, mais au contraire des comédies légères, des vaudevilles qui contrastaient avec les œuvres de son grand-père. Sous un aspect sérieux, même sévère, Maurice, comme sa famille du côté Desvallières, adorait les traits d'esprit et les plaisanteries. Ainsi, ce nom surprenant de Righi vient de ce qu'au moment où la maison fut construite, les voyages en Suisse étant à la mode, il fit ce rapprochement ironique entre la masse imposante du Righi Kulm qui domine de ses 1800 mètres le lac des Quatre-Cantons et les hauteurs modestes, mais charmantes, de son village. Simple atelier pour un jeune homme au début, Maurice Desvallières le fit agrandir vers 1906 pour s'y installer plus confortablement avec sa femme, l'actrice Lucie Bernage, en faisant construire un grand pavillon carré de style toscan. C'est dans ces lieux que Desvallières travaillait à ses pièces. La première fut représentée en 1883, c'était Prête moi ta femme. Tout un programme. Par la suite, il devait en écrire plusieurs avec Feydeau. Leur collaboration commença en 1888 avec Les fiancés de Loches. Leurs grands succès furent Champignole malgré lui et L'hôtel du libre échange

Très attaché à Seine-Port où Feydeau venait le voir, aimant son jardin et ses rosiers, Maurice Desvallières consacra dans les dernières années de sa vie quelques pages attachantes sur les vieilles maisons du village.

À sa mort en 1925, le Righi sera acheté par Albert François-Poncet, frère de l'ambassadeur.

RUE ERNEST LEGOUVE
(Anciennement rue de l'Église)

N°6

Ces terrains faisaient partie du domaine propre de la seigneurie et n'en furent séparé qu'au moment où Mme de Montesson fit ouvrir la rue de l'Église (Legouvé) qui séparait le moulin Vieux de la Vénerie. Par la suite, le chemin du Vieux-Moulin vint encore séparer le moulin, devenu manufacture, et ses communs de la maison d'habitation. Celle-ci fut acquise vers 1840 par Jean-Baptiste Montauriol qui fit dessiner sur le terrain y adossé un parc à l'anglaise. La propriété resta dans la famille jusqu'en 1858. C'est donc du temps des Montauriol qu'Eugène Pelletan y passa plusieurs étés entre 1850 et 1853. À cette époque, Pelletan ne s'était pas encore lancé dans la politique et n'était que l'auteur d'écrits et de romans politiques. Il sera élu député pour la première fois en 1864, deviendra sénateur et terminera sa vie comme sénateur inamovible en 1884. Son fils Camille qui n'était qu'un tout jeune enfant lorsqu'il vint à Seine-Port, parcourut une carrière assez semblable à celle de son père avant de devenir ministre de la Marine en 1902.

Lorsqu'en 1905, l'école des filles dut quitter sa maison de la rue Saint-Lazare (rue Viviani) à cause des lois sur les congrégations et la séparation de l'Église et de l'État, Mme Allard, gouvernante d'Alexandre Broquette, qui en était propriétaire, lui permit de venir s'y réfugier. Le pensionnat du Sacré-Cœur, tel était son nom, y resta jusqu'en 1914. Les bâtiments furent alors transformés en hôtel, le Balory-Hôtel, qui reçut de nombreux pensionnaires avant de fermer ses portes au moment de la guerre en 1939. La maison fut démolie en 1944.

N°12

Cette maison, comme les suivantes, a pu être édifée vers les années 1780 par M. Gatinaut grâce au percement de la rue neuve de l'Église effectué à la demande de Mme de Montesson. Les Gatinaut, possesseurs du terrain, étaient l'une des plus vieilles familles de Seine-Port et s'y sont maintenus jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Elle fut habitée, entre autres, par Mme Jouard, dont le mari, auteur de plusieurs ouvrages de médecine faisant autorité, avait été médecin de Charles X puis de Louis-Philippe. Mme Jouard était née Anne-Sophie Delaunay, sans doute parente de Jérôme Delaunay, propriétaire de la maison du n°1, rue Desmazures-Mentienne que louait à cette époque Legouvé. C'est par ce concours de circonstances que la nièce de Mme Jouard, Julie-Clarisse, épousa Luigi Bordèse, compositeur d'origine napolitaine, qu'elle avait connu à Seine-Port par l'intermédiaire de Legouvé auquel il donnait des leçons de chant. Bordèse avait alors quelque célébrité, auteur d'opéras et d'opéras comiques ainsi que de musiques religieuses. Il vint régulièrement à Seine-Port avec sa femme et ses enfants, de 1836 à 1872, date à laquelle mourut Mme Jouard à quatre-vingt-onze ans. Elle avait adopté sa nièce en 1867.

N°20

Le peintre Charles Pécrus habita cette maison entre 1872 et 1880. Venu du Limousin, Pécrus commença à se faire connaître comme peintre de scènes de genre à la manière de Meissonnier, mais grâce à sa rencontre avec les peintres Boudin et Jongkind avec lesquels il se lia d'amitié, il changea complètement sa manière de peindre. Comme Boudin, c'était surtout en Normandie qu'il chercha le sujet de ses toiles. S'il vint quelque temps à Seine-Port, c'est à cause de sa femme originaire de Nandy. Les belles frondaisons du village surent plaire aussi à son talent.

N°22

Cette maison, comme la suivante, appartient à celles que l'on doit à l'impulsion de Mme de Montesson. En effet, elle vendit le 28 juin 1783 le terrain situé à cet endroit, le long de la rue

nouvellement percée dite de l'Église (aujourd'hui Legouvé) à Pierre Rigody [sic], maçon, pour qu'il y élève "incessamment" une maison telle qu'il le jugera à propos. C'est cette maison, située alors au pied des vignes, qu'habita le docteur Fantin lorsqu'il vint s'installer à Seine-Port en 1820.

Pendant le demi-siècle où il vécut dans notre village, le docteur Jacques-Henri Fantin en a été une personnalité marquante. Dès l'âge de quinze ans, il fut attaché aux hôpitaux militaires de l'armée impériale. À vingt ans, en 1816, il fut reçu le plus jeune docteur en médecine de France. Dès 1820, il est nommé membre du bureau de bienfaisance de la commune. En 1834, il est inspecteur délégué des écoles primaires; en 1837, administrateur de la Caisse d'épargne ; en 1855, il est chargé du service médical gratuit dans six communes; en 1857, il est vice-président de l'Association médicale de l'arrondissement de Melun, et en 1860, membre de la Société centrale de l'hygiène et de la salubrité publique, Chevalier de la Légion d'honneur, il est mort le 30 juin 1870.

De sa femme qu'il avait perdue fort jeune, il avait eu deux filles. L'une d'elles, Gabrielle, épousa le 9 juillet 1849 Joseph Duprey, négociant en librairie. Les Duprey se plurent à Seine-Port et y restèrent. En 1866, Joseph Duprey se décida à acheter une maison dans la même rue, au n° 30.

N° 21 et 23 - Le Clos

Ces deux maisons ainsi que tout le terrain compris entre la rue Legouvé et la route de Nandy avaient été achetées par Legouvé pour devenir le potager et le verger de sa propriété de Maison-Rouge, ce qui lui donna l'appellation du Clos.

Lorsque la commune eut la possibilité d'avoir une poste, Legouvé lui prêta la partie des bâtiments qui se trouve près de l'entrée du n° 21 pour l'y installer pendant quelque temps. En 1880, Émile Desvallières, son gendre, fit construire le corps de logis central pour y installer son fils George qui venait de se marier. C'est là que celui-ci habita jusqu'en 1930 avant de prendre possession de la maison que lui avait légué M. Broquette. Durant cette période, George Desvallières développa son art, tout d'abord influencé par Delaunay et Gustave Moreau jusqu'à ce qu'il s'épanouisse peu avant la Grande Guerre, à partir de laquelle il se consacra à la peinture religieuse.

Malgré l'aspect peu esthétique de ce corps de logis, il semble avoir attiré les artistes. Desvallières, bien sûr, y reçut de nombreux peintres. Fondateur avec Maurice Denis des "Ateliers d'Arts sacrés", ses élèves venaient le visiter, comme Denis lui-même et le célèbre Robert de la Fresnay, l'un des théoriciens du cubisme.

Très influencée par l'ambiance artistique qui régnait au Clos, sa fille Sabine y fonda un petit atelier de broderie assez original, dans un style qui devançait le patchwork, où des jeunes filles du village venaient travailler. Quelques-unes de ses œuvres furent exposées au Salon d'automne où elles furent appréciées. En entrant chez les clarisses de Mazamet, en 1925, Sabine mit fin à sa carrière artistique.

Son frère Richard, lui aussi, se voua aux arts mais à l'art rude de la ferronnerie. Pour lui, on construisit à l'extrémité nord de la maison un atelier d'où retentit longtemps le bruit métallique des lourds marteaux sur l'enclume. C'est là qu'il créa, avec l'aide d'ouvriers recrutés dans le pays, une œuvre puissante et forte qui ne manquait ni de style ni d'élégance. Quelques-unes de ses principales réalisations sont visibles dans l'église Sainte-Agnès de Maisons-Alfort et dans l'église et le château d'Acy (Aisne).

Entre 1940 et 1942, le Clos fut loué au peintre Louis Latapie, ami de son jeune confrère, Pierre Isorni, avant qu'il ne s'installe davantage à Seine-Port en achetant le Vieux moulin. Le célèbre peintre Braque, avec lequel il était très lié, y vint plusieurs fois lui rendre visite.

C'est un autre peintre d'un impressionnisme délicat, Wilhelm Van Hasselt, membre de l'Institut, qui lui succéda de 1942 à 1947.

Le premier propriétaire de cette maison est Étienne Giraud, charpentier, qui acheta le terrain lors du morcellement de la baronnie, à la fin du XVIIIe et début du XIXe siècle. Lazare Buteau l'acheta en 1829. À la mort de sa femme, en 1852, c'est la sœur de celle-ci, Mme Louis Condrot, qui en hérita. La famille Condrot était une vieille famille de maçons à Seine-Port (voir n°1 de la place Madame-de-Montesson).

Après le décès de Louis Condrot, le 26 mai 1866, ses enfants vendirent la maison à Joseph Duprey, le 16 mai 1867.

Ce dernier, négociant en librairie, avait épousé à Seine-Port au mois de juillet 1849 Gabrielle Fantin, fille du docteur Fantin. Leurs descendants y demeurent toujours.

La maison actuelle n'est évidemment pas celle construite par Étienne Giraud. C'est vraisemblablement à Lazare Buteau que nous la devons, à moins que ce ne soit à Joseph Duprey.

RUE DE MELUN
(Anciennement rue des Pommiers)

N°30

Le plus ancien habitant connu de cette maison semble être Claude Gombault, conseiller du roi, qui l'avait de son père Claude Gombault, marchand, cela à la fin du XVIIe siècle. En 1711, c'est Étienne Gombault, huissier à la cour des aides, qui lui succéda. En 1758, viendra la famille Luzarches où l'on trouve aussi des huissiers au Parlement. Ensuite, nous voyons Charles-François Bergerat, mercier, vendre la maison à l'abbé Guillaume Crawford en 1783. Cet abbé était probablement un ami du curé d'alors, Bernard O'Brien. Il n'est pas impossible non plus que ce soit l'abbé O'Brien, devenu aumônier du duc d'Orléans, qui ait conseillé à la marquise de Montesson d'acheter cette maison. En tout cas, elle le fit le 15 septembre 1785, soit juste deux mois avant la mort de son mari. Elle pensa un moment s'y retirer car, lorsqu'elle vendit Saint-Assise, elle en excepta cette maison. Pourtant, Carvillon des Tillières l'avait sans doute récupérée puisqu'il la vendait le 7 novembre 1791 au citoyen Bourrin Champvel.

Puis, en 1805, Nicolas Leroux, peintre, en sera propriétaire. Après sa mort en 1811, sa veuve, Dorothee Ramstein, d'origine russe, fut chargée en 1814, lors de l'invasion, d'héberger le chef du contingent cosaque qui séjournait à Seine-Port et lui servit d'interprète. Elle vécut jusqu'en 1818 et se fit enterrer dans le cimetière. Elle avait vendu la propriété en 1815 au baron de Morat. Michel-Joseph Morat était né à Naples en 1772 d'un père qui avait été directeur général des pompes à incendies du roi et en avait été anobli en 1773. Revenu en France, Michel-Joseph s'était engagé en 1792 et avait participé aux guerres de la Révolution et de l'Empire. Il avait obtenu le grade d'adjudant général (colonel) et le titre de chevalier de l'Empire. C'est après les Cent-Jours qu'il vint se retirer à Seine-Port où il demeura jusqu'à sa mort en 1839. Il était devenu une figure du village.

Son successeur, Jean Baptiste Cauvin, s'y maria en 1842. Puis ce fut Eugène Clairret qui s'y installa. Membre du conseil municipal, il fut maire de 1896 à 1897. Sa famille y demeure toujours.

RUE DESMAZURES-MENTIENNE
(Anciennement rue des Vaches)

N°1

Les premiers propriétaires en furent la famille Petit. Denis Petit, ancien procureur au Parlement, fut acquéreur d'un terrain appartenant au comte de Guiry, le 22 mai 1714. Son fils, Pierre-Henry Petit, s'en sépara le 26 août 1746 au bénéfice de Mme de Coutence, veuve d'Élie-Louis de Coutence, chevalier, seigneur de la Fredonière. La maison, composée de deux corps de bâtiments disposés en L qui figurent sur ce dernier acte de vente fut donc construite entre 1714 et 1746. François-Zacharie Bourion l'acquit en 1766, puis en 1775, M. Révillon de Saint-Maurice, écuyer fourrier du logis du roi, en devint propriétaire et la garda jusqu'à la Révolution. En 1824, Jérôme-Athanase Delaunay, manufacturier, en était propriétaire.

Il loua sa maison en 1834 à Ernest Legouvé lorsque celui-ci vint pour la première fois à Seine-Port.

Il venait de se marier et avait été attiré par des amis de sa femme, les Esmengart de Bournonville qui habitaient une maison de la rue Vaudetar, aujourd'hui rue Paladilhe. Legouvé y vint passer tous les étés jusqu'en 1841. Son ancien tuteur (il avait été orphelin à cinq ans) Jean-Nicolas Bouilly, y vint souvent faire des séjours. Auteur dramatique, Bouilly eut son heure de gloire de la fin du XVIIIe au début du XIXe siècle. Il écrivit de nombreuses pièces de théâtre ainsi que des livrets d'opéra et d'opéras comiques avec Grétry, Méhul, Cherubini, Nicolo, Boieldieu. C'est d'après l'une de ses œuvres que Beethoven composa son Fidelio. Il fut aussi l'auteur de contes pour la jeunesse dont certains furent écrits pour les enfants du duc de Berry.

Delaunay fut maire de 1831 à 1833. Gabriel Moreau, avocat, avoué honoraire, qui avait été successivement propriétaire du Pavillon du roi, puis de Croix-Fontaine, en devint possesseur en 1853. Il fut maire de 1852 à 1860.

N°22 - La Chesnaye

L'origine de cette maison est fort ancienne. Il faut remonter au sieur Gueslain de la Salle qui, dans les années 1660, acquit des terrains appartenant à la commanderie de l'ordre de Malte de Savigny ainsi qu'à Saint-Assise. Il y fit construire une maison alors couverte en tuiles qui désormais portera son nom. Il s'en sépara le 30 mai 1683 au profit de Pierre Ouvrelœil, sieur d'Artinville, conseiller secrétaire de la maison du roi, couronne de France et de ses finances. La succession du sieur d'Artinville, mort en 1706, fut longue et difficile. Le domaine finit par revenir à Marguerite-Angélique de Pitard d'Ivry, épouse du comte Jean-Baptiste-René de Guiry, maréchal de camp, commandant en chef d'une brigade de carabiniers. Le comte, après avoir participé à la guerre de succession d'Autriche et au siège de Prague en 1741, était revenu se reposer à Seine-Port, ramenant de Bohème, domestique et cocher qui y demeurèrent jusqu'à leur mort.

Les Guiry, tout en étant d'une très ancienne noblesse du Vexin, entretenaient des rapports familiers avec les habitants du village, ce qui ne les empêchait pas de participer aux fastueuses réceptions de Bouret. Le comte de Guiry n'eut que deux filles: l'aînée, Angélique-Geneviève, était mariée avec le marquis de Melun, comte de Nogent-le-Roi de vingt ans plus âgé; la seconde, Louise-Marie-Marguerite, se maria à Seine-Port en 1748 avec Antoine-Robert de Frémont, seigneur de Gressy et Moulignon, mousquetaire de la garde du roi. Il avait pris pour témoin un voisin et compagnon d'armes, Philippe-François Destouches, mousquetaire du roi. Ce dernier était accompagné à ce brillant mariage par son père, Philippe Néricaut, plus célèbre comme écrivain sous le nom de Destouches.

Philippe Néricaut dit Destouches, après avoir mené une vie aventureuse, tour à tour comédien, militaire, auteur dramatique, s'était en effet retiré dans ses propriétés de Vosves et Fortoiseau (sur la commune de Chailly-en-Bière) en 1732. Il avait été élu membre de l'Académie française depuis 1723 et se trouvait gouverneur de la ville de Melun depuis 1735. Si ses œuvres littéraires sont bien oubliées, en revanche, tout le monde connaît certaines de ses répliques devenues de véritables proverbes. Ainsi sait-on que: "La critique est aisée et l'art est difficile" se

trouve dans Le Glorieux, de même que "Chassez le naturel, il revient au galop", et encore "Les absents ont toujours tort" dans L'obstacle imprévu.

Le comte de Guiry mourut le 10 avril 1768, dans sa maison de Saint-Port, à l'âge de soixante-cinq ans. Il laissait le domaine à sa fille aînée, la marquise de Melun, veuve depuis plusieurs années. Celle-ci le conserva jusqu'en 1791. Elle vendit alors les "lieu, terre et métairie de la Salle" à Germain-Alphonse Cottin Dessources, écuyer. Celui-ci les céda presque aussitôt puisqu'en 1792, un certain Cochon du Rosois en était propriétaire.

En 1797, Jean-Benoît-Vincent Barré, ancien architecte, vint s'y retirer. Barré eut son heure de gloire avant la Révolution. On lui doit, en effet, le splendide château du Marais (Essonne), édifié en 1770 pour le trésorier général de l'Artillerie et du génie, M. Le Maistre. Il est aussi l'auteur du grandiose château de Montgeoffroy en Anjou, construit pour le maréchal de Contades, gouverneur de Strasbourg, et entre autres, de la place Royale de Bruxelles. Enfin, il collabora avec Hubert Robert à l'aménagement du parc du château de Méréville (Essonne) pour le financier Laborde. Ce parc éminemment romantique est très célèbre pour ses fabriques, temples ou obélisques. Attiré par les beaux yeux de Nathalie de Noailles, fille de Laborde, Chateaubriand fut un de ses hôtes les plus assidus.

Une partie de ces fabriques se trouve aujourd'hui au château de Jeurre (Essonne).

Le gendre de Jean-Benoît Barré, Antoine Roy, dont la carrière et la fortune furent prestigieuses, mérite également notre attention. Il débuta comme avocat au Parlement, resta fidèle au barreau pendant la Révolution, déploya beaucoup de zèle et de talent pour défendre les personnes du parti royaliste. Administrateur des grueries et forêts de Navarre du duc de Bouillon en 1790, il devint représentant de la Seine en 1815, puis député. La Restauration l'appela au ministère des Finances de 1818 à 1821. Il fut alors élevé à la dignité de pair de France, nommé comte héréditaire le 21 décembre 1821, et honneur suprême, chevalier du Saint-Esprit en 1830. Roy avait épousé Adélaïde-Sophie Barré, en 1793, dont il eut deux filles. Son grand crédit, son immense fortune, l'une des plus grosses de France, lui permit de les marier dans la haute société, l'une avec le comte de Lariboisière, l'autre avec le marquis de Talhouet, dont les descendants formeront la branche des Talhouet-Roy.

Il ne garda point la propriété après la mort de son beau-père, survenue à l'âge de quatre-vingt-dix ans, à Seine-Port, en 1824.

La maison passa alors à Jules-René Duffourc d'Antist, chef d'escadron, qui, deux ans plus tard, fut promu colonel et reçut le titre de baron. S'il vint à Seine-Port, c'est sans doute poussé par sa femme, Antoinette Boisson de Raynaud, qu'il avait épousée en 1823. En effet, son père, propriétaire de l'ancienne baronnie, avait été maire de Seine-Port, de 1803 à 1808 et y était mort en 1815. Jules-René d'Antist termina sa carrière militaire comme général de division en 1851. Son fils, Charles-Gabriel, né à Melun en 1824, suivit aussi le métier des armes et parvint au grade de colonel. La famille d'Antist quitta Seine-Port vers les années 1829-1830 au profit de M. Garlache-Souyn. Bien que déjà âgé, M. Garlache-Souyn participa pendant de longues années à la vie de la commune comme conseiller municipal. Il y mourut en 1850, laissant des libéralités pour les œuvres de bienfaisance.

Après lui, nous mentionnerons Mme Jobert qui céda des parties de son parc pour agrandir les rues alors fort étroites. On lui doit encore l'installation de la pompe à main sur le puits de la rue de Melun qui dépendait alors du presbytère. Elle donna aussi à la municipalité deux grands tableaux que l'on peut admirer dans la salle de la mairie. Notons enfin que c'est David Hahn qui vendit la propriété à la commune. Celle-ci la divisa et installa une école dans la maison.

AVENUE JOBERT

N°5

Voilà un singulier personnage qui a habité cette modeste maison de 1898 à sa mort en 1913, c'est Louis-Amédée Mante. Bien que fils d'un maquignon, il fut irrésistiblement attiré par la musique dès son plus jeune âge. Il aurait voulu être violoniste mais lorsqu'il put réaliser sa passion, il était trop tard, aussi dut-il se rabattre sur la contrebasse. Sorti premier prix du conservatoire, il entra en 1848 à l'Opéra où il restera jusqu'en 1895, participant à tous les grands succès de ce glorieux théâtre. Lorsqu'alors il interprétait les opéras célèbres de Gounod ou de Paladilhe, il ne se doutait pas que lui aussi viendrait à Seine-Port et y retrouverait leur souvenir. Ses filles furent également des fidèles du Palais-Garnier où elles étaient devenues danseuses étoiles. Curnonsky les avait spirituellement baptisées "Mante les jolies". Si jolies que Degas les choisit comme modèles pour ses danseuses.

Mais la singularité de Mante, ce n'est point sa vie à l'Opéra, c'est la photographie qui, si j'ose dire pour un contrebassiste, était son violon d'Ingres. Il avait vu la naissance de la photographie et s'était tout de suite passionné pour ce nouvel art. En 1842, à seize ans, il réussit à fixer sur papier ses premières épreuves. Il s'associa un temps avec Daguerre. Il donna même des leçons, et notamment au fondateur de la maison Lumière. En 1856, le célèbre Niepce faisait de lui cet éloge : "Quelques mois après la première communication que je fis à l'Académie des Sciences, un artiste dont je suis heureux de citer le nom, M. Mante, obtint le premier des résultats remarquables. Je veux parler des belles épreuves de gravure héliographique sur acier formant partie de l'ouvrage publié sous le titre d'Iconographie géologique".

Pendant soixante-dix ans, il s'adonna à la reproduction des chefs-d'œuvre du musée du Louvre et de la nature.

CHÂTEAU DE SAINT-ASSISE

Louis Lefèvre de Caumartin qui venait de voir sa seigneurie de Saint-Port élevée au rang de baronnie trouva que la résidence seigneuriale située au cœur du village ne convenait plus au chancelier de France qu'il était. Après des tractations avec l'abbé commendataire de Barbeau, il obtint de pouvoir établir sa nouvelle résidence sur les hauteurs qui dominent la Seine où se trouvait le monastère. C'est le site merveilleux que nous connaissons, au milieu des bois, face au village de Ponthierry et d'où le regard embrasse les rives de la Seine sur une grande étendue.

Le château qu'il fit élever à cet endroit ne devint pas le siège de la baronnie mais une habitation de plaisir où le maître des lieux pouvait se reposer et jouir des agréments de la campagne.

À la mort de Louis Lefèvre de Caumartin en 1623, la baronnie et le château de Saint-Assise passèrent à sa veuve puis, en 1645, à son fils puîné, Jacques Lefèvre de Caumartin. Saint-Assise resta dans la famille de Caumartin jusqu'en 1682. Il fut alors vendu à Antoine de Benoist, conseiller et secrétaire du roi avec la baronnie de Saint-Port. Il n'en fut guère longtemps propriétaire puisqu'en 1695, il les céda à Jean de La Chapelle, littérateur et dramaturge, auteur de nombreuses pièces qui auraient voulu rivaliser avec celles de Racine, mais sans succès. Aussi Boileau, dont il était pourtant le neveu, ne l'a pas épargné, comme en témoigne cette épigramme :

J'approuve que chez vous, messieurs, on examine
Qui du pompeux Corneille ou du tendre Racine
Excita dans Paris plus d'applaudissements :
Mais je voudrais qu'on chercha tout d'un temps
(La question n'est pas moins belle)
Qui du fade Boyer ou du sec La Chapelle
Excita plus de sifflements.

Il n'entra pas moins à l'Académie en 1688. Toutefois, c'est comme secrétaire des commandements du prince de Conti et comme diplomate qu'il réussit le mieux, notamment en négociant des accords avec le gouvernement de Neufchâtel. Il vint peu à Saint-Assise et s'en débarrassa en 1700. Son successeur, Jean Glucq, était un Hollandais dont le nom est lié aux Gobelins.

L'origine de cette institution remonte à Jean Gobelin qui, au XV^e siècle, créa une teinturerie de draps spécialisée dans l'écarlate. À sa suite vinrent des Flamands qui ajoutèrent une manufacture de tapisserie. C'est alors, tandis que Colbert fondait la manufacture royale des Gobelins, que Jean Glucq aidé de son beau-frère François de Julienne reprenait la teinturerie de Jean Gobelin et faisait fortune. Jean Glucq donna en 1709 à son fils aîné, Jean-Baptiste, Saint-Assise et tous les biens qu'il possédait à Saint-Port. Le nouveau seigneur des lieux avait déjà derrière lui une belle carrière: secrétaire du roi, conseiller au grand conseil, directeur des manufactures des Gobelins. Mais Jean-Baptiste allait monter encore plus haut grâce à sa liaison avec la célèbre comtesse de Verrue.

Jeanne-Baptiste d'Albert de Luynes avait épousé fort jeune le comte de Verrue seigneur piémontais avec lequel elle se rendit à la cour de Turin. Le duc de Savoie, tout de suite, s'éprit follement d'elle. Longtemps elle repoussa ses avances, puis finalement succomba et devint sa maîtresse quasi officiellement. Elle en eut deux enfants qui furent légitimés. Après avoir eu une grande influence politique, elle renonça brusquement à tout pour revenir subrepticement en France en 1700. À la tête d'une fortune considérable, elle mena grand train. Elle se lia intimement avec la duchesse et le duc de Bourbon qui, après la mort du Régent, devint premier ministre. Mais c'est d'un homme de moindre importance, notre Jean-Baptiste Glucq, dont elle s'amouracha. Voici d'ailleurs ce qu'en a rapporté Saint-Simon :

"Cette fée (Mme de Verrue) peu après son retour s'éprit pour un nommé Glucq qui s'est puissamment enrichi aux Gobelins par les teintures et qui a pris le nom de Saint-Port d'une très jolie maison qu'on admire de Ponthierry sur le chemin de Paris à Fontainebleau; et de l'amour, elle a passé au mariage (cela n'a pas été prouvé). Elle veut bien qu'on le sache et qu'on n'en doute point mais non pas qu'on le dise. C'est tout comme cela se passait de celui du roi et de Mme de Maintenon, en changeant le mari et la femme de place. Saint-Port qui est très habile en affaires est

le gouverneur de la maison et le conducteur des affaires. Il entend même l'intrigue et le monde. Ainsi, voilà un galant à bien des mains, et avec cela roi chez Mme de Verrue, compagnie distinguée et fêtée chez M. le duc et chez Madame sa mère, avec la confiance de tout cet intérieur que lui et Mme de Verrue ont eu souvent à raccommo-der du temps de Mme de Prie. C'est un homme doux, modeste, respectueux, qui ne sort point de son état. Tous les ans, Mme de Verrue, même depuis la chute de M. le duc (en 1726) passe à Saint-Port tout le temps de Fontainebleau, pour ne pas s'éloigner d'une cour où elle a régné avec M. le duc et où elle tâche encore d'influer par bricole mais où, en aucun temps, ni aucun lieu, elle a eu le bon esprit de ne vouloir point habiter; et à Saint-Port se tenaient les conseils du temps des ministères de M. le duc qui y allait quand il pouvait et où n'était pas reçu qui voulait. Depuis qu'il n'est plus roi, l'accès de Saint-Port est plus facile mais toujours par élite, et Mme la duchesse y est souvent".

On comprend qu'avec la protection du duc et de la duchesse de Bourbon, Jean Baptiste Glucq, baron de fraîche date, ait pu accueillir le roi sur le chemin de Fontainebleau. Il est vrai qu'il avait aménagé avec beaucoup de goût jardin, parc et château, comme nous le rappelle cette description de Saint-Assise par Dezailliers d'Argenville dans son Voyage pittoresque des environs de Paris.

"À six lieues de Paris, sur les bords de la Seine, est un château des mieux situés. On y arrive par une patte d'oie percée dans les bois et qui rend à une vaste esplanade suivie de l'avant cour et de la cour. Une belle terrasse régnant dans toute l'étendue du jardin se présente en face du château qui est un corps de logis flanqué de deux pavillons. À côté est un autre pavillon où est la nouvelle salle à manger. Le roi passa, il y a quelques années, par Saint-Port et trouva que la pièce destinée à cet usage était trop petite. Les paroles de sa majesté furent rapportées à feu M. Glucq qui fit construire en peu de temps celle-ci, dont la décoration est très recherchée. La terrasse dont je viens de parler conduit à gauche dans deux bosquets, et à droite, dans un quinconce au-dessus duquel est l'orangerie. Le haut du jardin est un bois de haute futaye percée d'allées. Au bas de la terrasse, vis-à-vis du château, est un parterre qui va jusqu'au bord de la rivière."

Comme son amie, la comtesse de Verrue, qui se faisait appeler la "dame de Volupté", et dont l'hôtel regorgeait de tant d'objets d'art qu'il ressemblait à une boutique, Glucq aimait l'art et les artistes qu'il avait l'occasion de côtoyer aux Gobelins. Ainsi connaissait-il le grand peintre Watteau. Son frère Jacques Glucq avait acheté plusieurs toiles du maître dont la célèbre Enseigne de Gersaint qu'il tenait du commerçant lui-même.

Jean-Baptiste Glucq, au fait de la fortune, mourut le 10 mai 1748. Il avait demandé que son corps reposât dans l'église de ce Saint-Port dont il se faisait gloire d'être baron. La cérémonie se fit le 13 mai en présence du village tout entier auquel il faisait de nombreuses libéralités.

Sa sœur, Françoise Glucq, avait épousé M. de Monthullé, seigneur d'Haugie et de Salles, dont elle avait eu un fils Jean-Baptiste, et une fille Marie-Charlotte qui épousa le comte de Monteclerc. Ce fut Jean-Baptiste qui hérita de Saint-Assise et de la baronnie.

Jean-Baptiste de Monthullé avait une fort belle position comme conseiller au Parlement, conseiller d'État, secrétaire des Commandements de la reine, grand bailli d'épée de Melun et de Moret. Il épousa en 1750 Élisabeth Haudry, fille du fermier général et secrétaire du roi, André Haudry, seigneur de Soucy, Fontenay et Janvry. Élisabeth de Monthullé était une femme d'esprit qui aimait s'entourer de la compagnie d'écrivains. Dans ses Mémoires, le baron de Frénilly nous en a tracé un rapide portrait encore ébloui par son charme.

"Cette Mme de Monthullé, célèbre et célébrée dans le siècle dernier pour son esprit, sa richesse, ses grâces, et dont le portefeuille regorgeait d'hommages académiques. Quand j'ai vu cette Aurore et cette Diane, elle n'était plus qu'une mortelle chétive et ratatinée qui n'avait sauvé de sa divinité qu'un ton exquis et un grand usage du monde".

Suivant la mode de son temps, elle s'intéressait aux sciences et aux arts. Elle avait ce goût de la nature si chère à Rousseau. Marmontel, l'ami de Bouret, faisait aussi partie des habitués de Saint-Assise. Il aimait à se promener dans les belles allées du parc et sur la longue terrasse qui dominait la Seine. Il appréciait la vie calme du château: "D'ailleurs, la vie régulière et agréablement appliquée que l'on menait à Saint-Assise était de mon goût. Un père et une mère continuellement occupés à rendre l'instruction facile et attrayante pour leurs enfants; l'un faisant pour eux, de sa

main, ce curieux extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences dont je conserve une copie; l'autre abrégé et réduisant l'Histoire naturelle de Buffon à ce qui, sans danger et avec bienséance, pouvait en être lu par eux; une institutrice attachée aux deux filles, leur enseignant l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'italien, et plus soigneusement encore, les règles de la langue française, en les exerçant tous les jours à l'écrire correctement; l'après-midi, les pinceaux dans les mains de Mme de Monthullé, les crayons dans les mains de ses filles et de leur gouvernante, et cette occupation égayée par de riants propos ou par d'agréables lectures leur servant de récréation ; à la promenade, M. de Monthullé, excitant la curiosité de ses enfants pour la connaissance des arbres et des plantes dont il leur faisait faire une espèce d'herbier où étaient expliqués la nature, les propriétés, l'usage de ces végétaux; enfin, dans nos jeux mêmes, d'ingénieuses ruses et des défis continuels pour piquer leur émulation et rendre l'agréable utile, en insinuant l'instruction jusque dans les amusements: tel était pour moi le tableau de cette école domestique, où l'étude n'avait jamais l'air de la gêne, ni l'enseignement l'air de la sévérité.

Vous pensez bien qu'un père et une mère qui instruisaient si bien leurs enfants étaient très cultivés eux-mêmes. M. de Monthullé ne se piquait pas d'être aimable et se donnait peu de soin pour cela; mais Mme de Monthullé avait dans l'esprit et dans le caractère ce grain d'honnête coquetterie qui, mêlé avec la décence, donne aux agréments d'une femme plus de vivacité, de brillant et d'attrait. Elle m'appelait philosophe, bien persuadée que je ne l'étais guère, et se jouer de ma philosophie était un de ses passe-temps; je m'en apercevais mais je lui en laissais le plaisir".

Le 26 juillet 1768 eut lieu au château un grand mariage. Le marquis René-Georges-Marie de Monteclerc épousait sa cousine, Hyacinthe-Jeanne de Monteclerc. La jeune mariée était la nièce de M. de Monthullé dont la sœur, Marie-Charlotte, avait épousé le comte Georges de Monteclerc, maréchal de camp. Cette sœur devait d'ailleurs acheter, l'année suivante, la maison du village qui est aujourd'hui au 41 rue de Seine.

Signalons encore que l'une des filles, Sophie de Monthullé, épousa Henri-Roland-Lancelot Turpin, marquis de Crissé, alors capitaine des dragons du régiment royal et devait, à son tour, acquérir cette maison en 1791.

À la suite d'un de ces drames de la campagne au cours duquel l'un des gardes-chasse du château avait été assassiné, son meurtrier fut roué puis exécuté sur la place du village. Cette pénible affaire décida, semble-t-il, M. de Monthullé à se séparer de Saint-Assise. Il vendit alors la baronnie et le château à la marquise de Montesson, en décembre 1773.

Charlotte Béraud de La Haye de Riou, marquise de Montesson, venait de se marier secrètement quelques mois plus tôt avec le duc d'Orléans qui lui avait offert Saint-Assise comme cadeau de noces. Grâce à sa venue et aux libéralités du prince, la vie du château et du pays tout entier allait considérablement changer.

La nouvelle baronne, d'origine modeste, avait épousé à dix-neuf ans le marquis de Montesson qui en avait soixante-dix-huit... Mme de Chastenay en fait dans ses Mémoires le portait assez louangeur que voici:

"Cette femme, sans supériorité dans aucun genre, avait pourtant de véritables talents: elle peignait les fleurs d'une façon pleine d'agrément; elle avait joué de la harpe et chanté avec succès; elle avait joué beaucoup la comédie. Un peu gourmée dans ses manières et même, si l'on veut, affectée, à cause de l'incertitude de son attitude dans le monde, elle maintenait autour d'elle une sorte de cérémonial et d'apprêt. Parlant bas et assez lentement, le son de sa voix devenait comme le diapason au ton duquel restaient les conversations autour d'elle. Jamais Mme de Montesson n'avait dû briller par la taille et par l'élégance des formes mais toute sa personne était gracieuse: la douceur de son esprit, la bonté parfaite de son cœur, la complaisance, l'aménité que l'on trouvait toujours en elle en faisaient la personne la meilleure à connaître et la plus sûre à aimer".

Peu avant la mort de son vieillard de mari, en 1769, elle avait fait la connaissance du duc d'Orléans. Mme de Genlis, qui était la nièce de la marquise, rapporte dans ses Mémoires comment le prince s'en éprit.

"M. le duc d'Orléans me conta la manière dont il devint amoureux de ma tante. Elle est plus singulière que romanesque. Il la trouvait charmante, me dit-il, mais ils étaient fort cérémonieusement ensemble; loin d'en être amoureux, il était dans ce moment occupé d'une autre

femme (la comédienne Le Marquis); c'était au premier voyage qu'elle fit à Villers-Cotterêts. Un jour, à la chasse du cerf dans la forêt, Mme de Montesson était à cheval, M. le duc d'Orléans se trouva auprès d'elle dans un moment où la chasse allait tout de travers et où l'autre femme qui suivait aussi la chasse à cheval était assez loin dans une autre allée. Un des chasseurs proposa à M. le duc d'Orléans d'attendre là quelques minutes pendant qu'il irait en avant prendre quelques informations sur le cerf et les chiens; M. le duc d'Orléans y consentit et il descendit de cheval avec ma tante pour aller s'asseoir à quelques pas, à l'ombre, dans un endroit qui leur parut joli. M. le duc d'Orléans était fort gras, la chaleur était étouffante; le prince en nage et très fatigué demanda la permission d'ôter son col; il se met à l'aise, déboutonne son habit, souffle, respire avec tant de bonhomie, d'une manière et avec une figure qui paraissent si plaisantes à ma tante qu'elle fait un éclat de rire immodéré en l'appelant "gros père", et ce fut, dit M. le duc d'Orléans, avec une telle gentillesse que, de ce moment, elle lui gagna le cœur et il en devint amoureux".

Il faut ajouter que ce surnom de "gros père" qui semble un peu trop familier était employé couramment à la cour et lui était venu de son embonpoint, sans qu'il s'en offusquât. Mme de Montesson sut si bien pousser son avantage auprès du prince, qu'étant devenu veuve, un mariage fut envisagé. Cela ne se fit pas sans de grandes difficultés. Selon la tradition, le duc d'Orléans ne pouvait convoler sans l'autorisation du roi. Louis XV, sollicité, refusa malgré les instances de Mme du Barry, trouvant la marquise de trop petite extraction pour son cousin. Le fils même du duc, le futur Philippe Égalité, fut un des opposants les plus résolus. Finalement, après de longues tractations, le roi finit par se laisser fléchir, sous condition que le mariage restât secret, que Mme de Montesson ne prit ni le titre, ni les prérogatives de la duchesse d'Orléans et ne paraîtrait jamais à la cour.

C'est ainsi que la bénédiction nuptiale leur fut donnée à minuit dans la chapelle de l'hôtel de Mme de Montesson, chaussée d'Antin, le 23 avril 1773. Huit mois plus tard, elle devenait baronne de Saint-Port et propriétaire de Saint-Assise.

Bien qu'épouse morganatique du duc d'Orléans, elle bénéficiait de sa fortune et de son train. Un train somptueux, mobilisant un personnel innombrable, allant du secrétaire des commandements du duc, Jean-Maxime Demary, seigneur de Longueville, aux jardiniers des fleurs, en passant par médecin, chapelain, architecte, régisseur, officier de bouche, valets de toutes sortes, sans parler des cochers, gardes, piqueurs et autres serviteurs. Tout ce monde créait une animation inconnue jusque-là, tant à Saint-Assise qu'à Saint-Port.

Le château s'avérant trop petit pour accueillir tant de monde, il fallut bientôt l'agrandir et aussi l'embellir. Ainsi deux ailes furent ajoutées au corps de bâtiment central, donnant à l'ensemble un aspect plus grandiose. Une pompe à eau fut aménagée pour monter l'eau de la Seine jusqu'au château. Le soin en était confié à la famille Hébert. Une grille d'honneur accotée de deux petits pavillons de gardes fut édifée pour recevoir royalement les visiteurs. Parmi la haute société, on remarquait la duchesse de Lauzun, la comtesse d'Egmont, le marquis de Lusignan, le marquis d'Osmond, père de la comtesse de Boigne auteur de célèbres Mémoires. Si Mme de Genlis, en froid avec sa tante, ne vint que rarement, en revanche sa fille Pulchérie y fit de longs séjours, notamment après son mariage avec le vicomte de Valence. Ce fut toujours l'occasion de magnifiques réjouissances à Saint-Assise. Il est vrai que Mme de Montesson avait eu pour le futur général plus que des bontés et lui gardait encore quelques tendresses. Venaient aussi des écrivains, comme d'Alembert ou Grimm, des savants tels Laplace et Berthollet qui fut médecin du duc, des artistes comme le compositeur Monsigny qui donnait de complaisantes leçons à Mme de Montesson.

Suivant une mode assez répandue alors, la marquise se piquait de goûts artistiques et s'adonnait à la littérature. Dès avant son mariage, elle s'était mise à écrire des pièces de théâtre qu'elle jouait elle-même et faisait jouer par ses amis. Le duc d'Orléans tenait, paraît-il, à merveille les rôles de naïfs ou de paysans. Ces œuvres qui étaient heureusement revues avant d'être jouées, par Carmontelle, avaient ces titres révélateurs: Marianne ou l'orpheline, l'Heureux échange, l'Amant romanesque, le Sourd volontaire, la Fausse Vertu, etc. À Saint-Assise, on continua à jouer la comédie dont le succès était grand parmi le cercle d'habitues. D'Alembert pensa même faire entrer les femmes à l'Académie française pour y recevoir Mme de Montesson. Mais la châtelaine de Saint-Port était trop intelligente pour se contenter des seuls plaisirs d'une agréable demeure, elle voulut avoir un rôle que nous appellerions aujourd'hui, social. Sur des terrains dépendant de la baronnie, elle fit aménager une grande place qu'on appela place de la Foire (aujourd'hui place Madame-de-Montesson) pour y accueillir deux foires annuelles, l'une avant la Pentecôte et l'autre les 17, 18 et

19 septembre. Elle organisa également un marché fixé tous les jeudis sur la place où se tient le Foyer.

Afin de donner plus d'extension au village, elle fit ouvrir de nouvelles rues à travers ses terres. Ainsi furent percées la rue Neuve-de-l'Église (rue Legouvé), la rue de la Ville (rue Viviani), la rue Traversière ou Vaudetar (rue Paladilhe) et le boulevard du Prince permettant la construction de nouvelles maisons. Dans le même esprit, elle voulut favoriser la promotion sociale de ceux qui travaillaient pour elle, tels Jean Jacques qui, de simple concierge, devint régisseur ou Pierre Desgranges qui, d'ouvrier maçon, passa architecte entrepreneur des bâtiments. Pour que ce personnel puisse se fixer à Saint-Port, elle céda des terrains à des conditions très avantageuses. Comme il y avait encore des maisons couvertes de chaume, elle stipula que les nouvelles constructions devaient avoir des toits en tuiles. Il faut dire qu'elle possédait une tuilerie à Cesson. On lui doit également le clocher de notre église et le transfert du cimetière hors du village afin de pouvoir édifier à sa place un grand et superbe sanctuaire.

Trouvant que les paysans de Saint-Port ne cultivaient pas de façon assez moderne, elle voulut donner l'exemple en créant, avec l'aide du duc d'Orléans, une ferme hollandaise où on développerait l'élevage. Ce fut la Vachette flamande : cette ferme se trouvait dans le parc près de ce qu'on appelle le pavillon Choiseul et qu'on nommait autrefois le parc aux Daims.

Mais hélas ! bien des projets de Mme de Montesson pour améliorer le confort des habitants et pour embellir Saint-Port et Saint-Assise durent être brusquement abandonnés. Après une courte maladie, le duc d'Orléans mourut le 18 novembre 1785. On a dit que le duc aurait été fort affecté de ce que la reine Marie-Antoinette, se rendant en bateau à Fontainebleau, ne se soit pas arrêtée à Saint-Assise. Sa mort survint, en effet, un mois plus tard.

Ce fut la désolation dans tout le pays car tout le monde savait bien que les bontés de leur châtelaine n'étaient possibles que grâce au prince; "chacun croyait perdre un père, écrivait Mme de Montesson, les cris dont ce lieu retentissait, sont sans doute un éloge suffisant; ils seront toujours entendus par mon coeur qu'ils consolent en déchirant".

Le coeur et les entrailles du duc furent déposés dans l'église de Saint-Port en attendant que sa veuve éplorée ne lui fasse construire la chapelle Saint-Louis où sera érigé, en 1787, un mausolée pour les recevoir.

L'enterrement fut l'occasion d'un petit scandale. L'abbé Maury, vicaire général et chantre de l'église collégiale de Melun, ayant été chargé de faire l'oraison funèbre, Mme de Montesson échangea avec lui une correspondance où elle faisait l'éloge du prince, le montrant amoureux de la nature et de Saint-Assise comme en témoigne cet extrait: "Il aimait la campagne avec une sorte de passion; nous y restions au moins huit mois, et chaque année, il trouvait une raison de quitter Paris plus tôt, d'y revenir plus tard. Tout ses goûts étaient simples: l'agriculture était son occupation favorite depuis que nous habitons Saint-Assise. Il a vivifié tout le pays...". Malheureusement, l'abbé Maury, au lieu de s'en tenir à célébrer les vertus du défunt dans son homélie, fit l'apologie de la marquise, allant jusqu'à la comparer à Mme de Maintenon. C'était une attaque indirecte contre ceux qui avaient tenu Mme de Montesson éloignée de la cour. Le roi, fort mécontent, en fit interdire la publication. Bien plus à la demande du futur Philippe Égalité, furieux lui aussi, Mme de Montesson eut l'affront de se voir interdire de porter le deuil de son mari. Pour ne pas rendre cette offense publique, elle préféra se retirer quelque temps au couvent de l'Assomption.

Par la suite, cela n'empêcha pas l'abbé Maury de poursuivre une brillante carrière: déjà académicien, il devint membre de la Constituante, puis émigra en Italie où il représenta Louis XVIII. Le pape Pie VI le fit cardinal, évêque de Montefiascone. Plus tard, il se rallia à l'Empereur, fut nommé archevêque de Paris pendant la rupture avec le Saint-Siège, ce qui lui valut de ne pas être reconnu par le pape et finit misérablement.

Désormais les beaux jours de Saint-Assise étaient terminés. La marquise n'eut pas le coeur d'y revenir. Elle ne sortit du couvent que pour vendre la baronnie et le château, le 12 février 1787, à Monsieur, comte de Provence, le futur Louis XVIII. Mme de Montesson se réservait toutefois la maison qu'elle avait achetée à l'abbé Crawford en 1785 (maison située au coin de la rue de Melun et de la rue de la Messe). Il était également stipulé dans le contrat qu'elle se réservait de porter pendant sa vie le titre de baronne de Saint-Port ainsi que les droits honorifiques dans l'église et le

droit de se faire enterrer auprès du duc d'Orléans. En effet, à sa mort, en 1806, le général de Valence, fidèle dans son amitié, la fit inhumer auprès de son mari.

On ne sait par quelle fantaisie Monsieur acheta Saint-Assise, si ce n'est pour agrandir son duché de Brunoy déjà immense, car avant même la fin de l'année, il revendait son acquisition à la duchesse de Kingston, le 5 octobre 1787.

La nouvelle baronne, native d'outre-Manche, avait mené une vie des plus aventureuses. Elle s'appelait Elisabeth Chudleigh : intelligente, spirituelle, fort jolie mais fantasque, instable et ambitieuse. Elle fut lancée dans le monde par le comte de Bath qui la fit entrer dans la maison de la princesse de Galles, eut une liaison avec le duc de Hamilton, mais victime d'une machination, épousa le fils du comte de Bristol, le capitaine Hervey. Elle le quitta bientôt pour faire un long séjour à Berlin où le Grand Frédéric la reçut dans son intimité. À son retour en Angleterre, elle reprit une vie extrêmement brillante et mondaine. C'est dans ce tourbillon qu'elle rencontra le duc de Kingston, pair du royaume, l'un des seigneurs les plus riches du pays qui la demanda en mariage. C'est alors qu'elle voulut divorcer de Hervey, devenu comte de Bristol. Cela ne se fit pas sans de grandes difficultés. Finalement, ses ambitions se réalisèrent: le 8 mars 1769, elle épousait Evelyn Pierrepont, duc de Kingston.

Le duc étant mort peu après, en lui laissant une énorme fortune, elle reprit ses voyages et se rendit en Italie, à Rome auprès du pape, où elle faillit être la victime d'un aventurier. Apprenant que les héritiers du duc attaquaient le testament en l'accusant de bigamie, elle revint à Londres pour se défendre. Après un procès retentissant, elle fut reconnue coupable, mais curieusement put garder la fortune.

Pour échapper à ses adversaires qui continuaient à la poursuivre de leur vindicte, elle quitta de nouveau l'Angleterre. Bien que redevenue la comtesse de Bristol, elle continua à se présenter comme la duchesse de Kingston. Elle reprit sa course errante à travers l'Europe. S'installa d'abord somptueusement à Calais, puis partit pour la Russie où Catherine II l'accueillit chaleureusement. En Pologne, le prince Radziwill, après l'avoir reçue magnifiquement, lui demanda vainement sa main. C'est alors qu'elle revint en France, y acheta une maison à Montmartre et le château de Saint-Assise. Elle avait à peine recommencé la vie brillante dont elle raffolait lorsqu'elle tomba brusquement malade et fut emportée en quelques jours, le 28 août 1788. Un certain mystère demeura sur cette mort si rapide.

Elle laissait une très imposante fortune, tant en terres qu'en bijoux. Son cousin, sir Philip Glower de Wispington, colonel de l'armée anglaise, hérita de ses domaines, au détriment de ses sœurs. Les temps troublés de la Révolution approchant, sir Philip se sépara de Saint-Assise qu'il vendit en 1791 à M. Carvillon des Tillières ou d'Estillières, ancien secrétaire du roi qui, avec sa procuration, s'était occupé de sa succession et du rachat des droits féodaux.

Claude-Xavier Carvillon des Tillières était le fils cadet de Nicolas Carvillon, receveur général et négociant. Ce dernier, ayant acquis une grande fortune, ses quatre fils purent rajouter à leur patronyme roturier celui de terres qu'ils avaient pu acheter à la manière des Paris et des Bouret. L'aîné, Abel, devint Carvillon de Vandeuil; Claude-Xavier, dit cadet, des Tillières; Théodore, de Marville ou Melville, et Georges, de la Charmotte. La famille Carvillon était très liée avec Diderot dont Abel épousa la fille Angélique. Les quatre frères avaient créé une société à laquelle Diderot était mêlé, société qui tirait de gros revenus de forges situées en Normandie. La société fut dissoute au début de la Révolution et Claude se brouilla avec son frère Vandeuil.

Après la nuit du 4 Août et l'abolition des privilèges, notre Carvillon des Tillières se trouva embarrassé dans ses prétentions nobiliaires, aussi préféra-t-il écrire dès lors Destillières en un seul mot. C'est donc sous cette orthographe que nous le retrouvons à Saint-Assise.

Son installation au château, avant même qu'il ne l'eut officiellement acheté à sir Philip Glower, commença de façon fort brillante. C'était l'époque où se constituaient les gardes nationales. Les communes de Saint-Port et Cesson s'étaient unies pour former leurs compagnies et les maires (Pierre Desgranges pour Saint-Port) étaient d'un commun accord allés demander à M. Destillières, bien qu'il ne fût encore que le représentant de Philip Glower, d'en devenir le commandant en chef. Honneur qu'il accepta. Ce fut l'occasion d'une fête mémorable qui se déroula le 25 juillet 1790.

Les trois compagnies, après s'être rassemblées à Saint-Leu, se mirent en marche sur deux rangs, tambours battants, drapeau déployé, le commandant Destillières entouré de ses officiers allant en tête. Ils se dirigèrent sur Saint-Port où ils se formèrent en un grand cercle sur la place. Là, Pierre Desgranges lut le serment de fidélité à la Nation, à la Loi et au Roi que prêtèrent le commandant et ses officiers avec une mâle résolution. Ils se rendirent ensuite devant l'église où le drapeau fut béni. M. Destillières fit alors un beau discours dans lequel il demandait à tous de s'aimer comme des frères. Puis il y eut la messe et les vêpres.

À la fin de ces pieuses cérémonies, la garde nationale se rendit en formation militaire à Saint-Assise où un repas l'attendait sous les ombrages de la terrasse. On y but force "santé", avant d'entamer le vif du festin. Dans une atmosphère de plus en plus chaleureuse, on se mit à chanter des airs gaillards, on tira même le canon. Enfin, les dames de Saint-Port et de Cesson vinrent pour couronner cette fête en apportant leur gracieux concours. On passa de nouveaux rafraîchissements avant la danse. M. Carvillon Destillières ouvrit le bal avec Mme Desgranges, la femme du maire. Il y eut encore une terrible mousquetade et des cris d'allégresse au passage du coche d'eau. Puis, tout se termina dans l'apothéose d'un feu d'artifice.

Cette belle journée où l'on se jura amitié éternelle ne fut, hélas, que de courte durée. Saint-Assise pourtant eut encore la joie de voir sa chapelle servir à bénir l'union de Claude-Xavier Destillières (il avait quarante-trois ans) avec Françoise-Aimée Magallon d'Amirail, fille d'un officier planteur de Saint-Domingue, le 9 février 1791.

Mais l'immense domaine de Mme de Montesson s'avéra trop grand pour le citoyen Destillières qui commença à le dépecer. Il se débarrassa de tout ce qui n'était pas le château de Saint-Assise proprement dit. À Saint-Port, il se sépara de la maison que Mme de Montesson s'était réservée en face de l'église, du moulin Pessard et de la Vénèrie du duc d'Orléans, c'est-à-dire de "la Baronnie".

Notre nouveau châtelain n'eut guère le temps de profiter de son domaine car, deux ans plus tard, en 1793, il était jeté en prison. Heureusement, le 9 Thermidor lui évita la guillotine, et quelque temps après, il fut libéré. Cette expérience désagréable mit un terme à son amour pour les bords de Seine, aussi, à peine sorti de prison, s'empressa-t-il de reprendre la vente de son domaine.

Dès le 28 septembre 1794, il se séparait de son potager en faveur de Charles-Louis Cadet de Gassicourt, membre du conseil des pharmaciens et homme de lettres, tandis que Jean-Jacques Segard, chirurgien, devenait propriétaire de la ferme hollandaise. Puis, en 1795, il achevait de morceler le domaine. Le 20 mai, c'était la pompe à feu et la petite maison du haut du parc qui revenaient à M. Decau. Le 22 septembre, les deux pavillons situés de chaque côté de la grille d'honneur, étaient cédés au citoyen Courtis et à la citoyenne Cauchois. Enfin, le 19 novembre, il échangeait avec Guillaume-Joseph de Casaux le château et le reste du parc ainsi que tous les bâtiments de la nouvelle ferme, situés au milieu de la plaine de Seine-Port (l'Ormeteau) contre un château situé près de Tournan-en-Brie. Comme il restait encore des bois et un peu de terres, il vendra les unes près du village à Turpin de Crissé et les autres aux négociants Nadau, Coopman et Vacher.

Ainsi disparaissait le magnifique ensemble réalisé avec tant de soin par la marquise de Montesson.

Pour en finir avec le sieur Carvillon Destillières, il est amusant de rappeler qu'à sa mort, en 1812, il laissa une fille orpheline à la tête d'une immense fortune. Peu jolie, mais l'esprit vif, sa main fut demandée par les plus beaux partis de France. Ils furent tous éconduits, même le duc de Rohan, ce qui n'était pas sans déplaire à son oncle et tuteur, gérant de ses biens. Finalement, elle s'éprit du jeune comte d'Osmond, le frère de la comtesse de Boigne, la célèbre mémorialiste, et réussit à l'épouser, malgré l'oncle, en 1817. Devenue marquise d'Osmond, elle tint sous Louis-Philippe un des salons les plus distingués de Paris.

M. de Casaux racheta la ferme hollandaise à M. Segard, le 4 août 1802. Ce Casaux, originaire du Bordelais, était fort riche et y possédait de grands biens dont le vignoble réputé du "Pape Clément". Malheureusement, on ne sait pour quelles raisons il se trouva ruiné, et le 13 avril 1801, dut vendre tous ses biens tant à Saint-Assise qu'en Bordelais à la Banque territoriale. Toutefois, c'était sous forme de réméré, ce qui lui en laissait la garde et la jouissance avec la faculté de les racheter. Cependant, ses affaires ne semblèrent pas s'arranger, et pour s'en sortir, il loua pour un an Saint-Assise et vendit tout le mobilier du château (très considérable) pour 10.000F à Nicolas-

Louis Juteau, procureur général impérial près de la cour de justice criminelle de la Sarthe. Finalement, Casaux n'ayant pu tenir ses engagements, la Banque territoriale vendra Saint-Assise le 13 janvier 1807 à Jean Genest et Pierre Roussel qui étaient de ces spéculateurs démolisseurs de châteaux que l'on appelait "la Bande noire". C'est ainsi que disparurent les deux ailes construites par le duc d'Orléans. Heureusement, ils n'en firent pas davantage, et l'année suivante, le comte James-Henri-Charles-Frédéric de Pourtalès rachetait ce qui restait.

Le comte de Pourtalès était originaire d'une famille huguenote, issue du midi de la France, qui avait émigré en Suisse. Elle fit fortune dans la banque et fut anoblie en 1750 par le prince de Neufchâtel. Lorsque l'Empire prit sous sa tutelle la Confédération helvétique, James-Frédéric de Pourtalès revint en France où Napoléon lui donna le titre de comte en 1809, tandis que certains membres de la famille restaient en Suisse et recevaient, eux, le titre de comte du roi de Prusse. Il avait épousé Marie-Louise-Élisabeth de Castellane-Norante.

Le comte de Pourtalès qui fut maire une petite année de 1814 à 1815 ne semble pas s'être bien entendu avec les habitants du village, notamment à cause de sa prétention d'interdire toutes constructions le long de l'avenue du Prince et d'en fermer l'accès. Il arguait que cette avenue faisait partie de son domaine et qu'il en était le seul maître. A cela, on répondait que Mme de Montesson l'avait percée pour le bien-être de la commune. Malgré ces petites tracasseries, Saint-Assise avait repris vie, grâce à lui. En 1812, il parraina avec sa femme les nouvelles cloches, remplaçant celles qui avaient été fondues sous la Révolution.

Cependant, en 1824, Saint-Assise était revendu à la femme du banquier Manuel, qui ne le garda que trois ans. C'est pourtant grâce à sa générosité que furent percées les deux grandes arches qui relient la chapelle Saint-Denis à la nef de l'église.

Ce fut le prince Charles-Jules-Victurnien de Beauvau-Craon qui en devint propriétaire. Les Beauvau-Craon appartenaient à une très ancienne famille issue de l'Anjou qui s'était établie en Lorraine. Marquis en 1664, prince du Saint-Empire, depuis 1722 il pouvait se targuer du titre de cousin du roi. Le père de Charles, Marc-Gabriel, avait été chambellan de Napoléon. Quant à lui, il était Grand d'Espagne et avait épousé Lucie de Choiseul-Praslin, dont la famille possédait Vaux-le-Vicomte. À la tête d'une belle fortune, il put reconstituer le domaine proprement dit de Saint-Assise. Il était sénateur lorsqu'il mourut en 1854.

Son fils Marc lui succéda, ramenant à Saint-Assise les habitudes mondaines en y recevant tous les grands noms de France. Comme son père, il fit un peu de politique et fut quelque temps député. À sa mort, en 1883, il laissa à sa veuve née Gontaut-Biron le soin de maintenir la terre et le château pendant la minorité de leur fils, Charles-Louis, qui n'avait que quatre ans.

Ce Charles-Louis eut, avec la célèbre princesse Bibesco, des amours contrariées. Née Marthe Lahovary, elle appartenait à la haute aristocratie roumaine. Comme sa compatriote, Anna de Noailles, elle s'adonnait à la littérature. Parmi ses livres, qui eurent en leur temps quelque succès, il faut citer: *Alexandre asiatique*, *Images d'Épinal*, *la Nymphé Europe*. Mais elle fut surtout célèbre dans les milieux mondains. Elle côtoyait tous les grands de ce monde, fréquentait toutes les cours d'Europe, rois et empereurs n'étaient pas insensibles à son charme. Sa beauté séduisit le kronprinz, voire Alphonse XIII. Mais la seule personne pour qui elle semble avoir eu une réelle inclination, c'est Charles-Louis de Beauvau. Ils se rencontrèrent en 1909 chez la princesse Murat. Charles-Louis en tomba aussitôt éperdument amoureux. Elle fut dès lors l'hôte assidue de Saint-Assise, bien que la princesse douairière la regarda d'un mauvais œil. Charles voulait en effet l'épouser, mais il y avait un double obstacle: Marthe était de religion orthodoxe et elle était mariée. Il eut fallu qu'elle divorce, ce qui n'était pas impossible pour elle, le divorce étant admis une fois chez les orthodoxes, mais interdisait à un Beauvau catholique de l'épouser. Ce furent des amours sans lendemain. Charles finit par se marier sur le tard, en 1920, avec une Italienne. Marthe garda toujours pour lui une profonde admiration que l'on peut juger par le portrait qu'elle fit de lui dans son journal à la fin de sa vie: "Rien ne peut donner l'idée de tant de grâce dans la retenue, d'une manière aussi souple qu'adroite, de se présenter, de saluer, de marcher, de danser et de s'asseoir. Cette perfection, dans les mouvements, est d'une élégance à ce point inimitable qu'elle sera imitée, mais jamais égalée, même de loin".

Charles-Louis de Beauvau vendit, en 1922, le château de Saint-Assise et ses terres, sauf le pavillon de Saint-Assise et l'Ormeteau, à la compagnie Radio-France pour y installer un centre de transmission.

PAVILLON DE SAINT-ASSISE

Lors du morcellement de Saint-Assise, Carvillon des Tillières vendit l'ancien potager du duc d'Orléans à Charles-Louis Cadet de Gassicourt, membre du conseil de l'ordre des pharmaciens et homme de lettres, le 18 septembre 1794.

Les Cadet, famille nombreuse tournée vers les sciences, avaient comme les Paris, les Bouret et les Carvillon, pour se distinguer, rajouté à leur nom celui de quelques terres.

Le père de Charles-Louis était un pharmacien qui avait eu une grande notoriété et avait souhaité que son fils suive ses traces. Mais Charles-Louis, qui rencontrait chez son père des personnalités comme d'Alembert, Buffon ou Condorcet, préférait la littérature. Il s'inscrivit même comme avocat et plaida avec succès et beaucoup d'esprit. Lorsqu'éclata la Révolution, c'est avec enthousiasme qu'il y adhéra. Déçu par ses excès, il fit preuve de beaucoup de courage en plaidant contre le Tribunal révolutionnaire. Mais il fut accusé à son tour pour avoir participé au 13 vendémiaire, (5 octobre 1795), et dut partir se cacher dans le Berry dont il ne revint que trois ans plus tard. A son retour, il renoua avec la pharmacie tout en poursuivant son œuvre littéraire. On lui doit de nombreux ouvrages sur les sciences, des critiques littéraires où il égratigne Chateaubriand et Mme de Staël, ainsi qu'une étude sur les Templiers.

C'est après son retour d'exil qu'il céda sa propriété de Saint-Assise dont il n'avait guère eu le temps de profiter à Dominique Beauregard dont le gendre, Philibert Rivière, fit construire le pavillon que nous connaissons vers 1800. Ce pavillon fit de nouveau partie du domaine de Saint-Assise avec le prince de Beauvau. Celui-ci ne l'habita pas mais le loua ou le prêta.

On y a remarqué la présence de Marchand, l'ancien premier valet de chambre de Napoléon. Après avoir suivi l'Empereur à Sainte-Hélène, il revint en France à sa mort et se maria en 1823. C'est alors qu'il vint quelque temps à Saint-Assise. Louis-Joseph-Narcisse Marchand avait été fait comte d'Empire par son maître pour le remercier de ses services. Napoléon III lui confirma son titre en 1869.

Autre personnalité à avoir fréquenté ces rives de Seine, Pierre-Clément Bérard, qui se fit remarquer comme un brillant pamphlétaire. Légitimiste, il créa en 1830 la revue les Cans-Cans dans laquelle il attaqua le nouveau gouvernement. Poursuivi par la police, il dut s'exiler de 1833 à 1839.

L'hôte le plus célèbre n'en demeure pas moins Alexandre Dumas fils. Il y était venu par hasard, comme il l'a expliqué dans la préface de sa pièce, Une question d'argent qu'il a justement écrite à Saint-Assise. "Chaque année, nous dit-il, quand mon idée de campagne me reprend, au commencement d'avril, j'achète un numéro des Petites Affiches, je cherche à l'article location et je trouve toujours. C'est ainsi que j'ai lu: "Charmant pavillon à louer à Saint-Assise, entre la Seine et les bois, à trois kilomètres de la station Cesson, chemin de fer du Midi".

"Je n'avais pas perdu une minute et j'étais parti pour visiter ce lieu enchanté qui promettait tant et qui devait tenir encore plus qu'il ne promettait".

L'endroit lui ayant plu, il vint y passer l'été avec son ami le peintre Charles Marchal qui devait mourir tragiquement. "Te rappelles-tu Saint-Assise? Quel été nous avons passé là en 1856!"

À Saint-Assise, Dumas ne se contenta pas d'écrire une pièce, il replaça les souvenirs qu'il en avait rapportés dans un de ses romans, L'affaire Clemenceau dont l'intrigue s'y passe en partie.

Parmi les autres personnes ayant séjourné dans le pavillon, il faut citer le baron Stanley, un riche aristocrate anglais, ami des Beauvau, grand chasseur et bienfaiteur de la commune. Il participa également à l'achat de l'école des filles. Le comte Horace de Choiseul-Praslin, beau-frère du prince de Beauvau, lui succéda. Il était le fils de ce duc de Praslin, possesseur du château de Vaux et pair de France, qui assassina sa femme et se suicida en prison. Pour éloigner le souvenir de ce crime abominable, ses enfants laissèrent le château à l'abandon et préférèrent se retirer dans des lieux plus modestes comme ici à Saint-Assise, ce qui valut au pavillon d'être appelé pavillon Choiseul. Horace de Choiseul avait été élu député de Seine-et-Marne en 1869, et fut ministre plénipotentiaire en Italie et sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères dans le cabinet Jules Ferry.

EN GUISE DE CONCLUSION

Notre promenade à travers le passé est terminée. Comme on a pu le mesurer, ce passé représente une richesse dont l'intérêt est réel non seulement pour les Seine-Portais mais aussi pour les visiteurs. Un itinéraire judicieusement choisi pourrait les amener en parcourant les rues du village à en apprécier davantage les charmes. Ils pourraient évoquer au passage tel ou tel personnage, tel ou tel événement. Seine-Port est plus qu'un ensemble de jolies maisons et de beaux paysages; Seine-Port a une âme que nous devons conserver. Lorsque l'on se promène rue de Croix-Fontaine, il ne faut pas seulement admirer la merveilleuse perspective que déploie la Seine en cet endroit, mais raviver le souvenir de ceux qui les hantèrent: Paris La Montagne, Bouret, Louis XV, Marmontel, se rappeler les fêtes somptueuses qui s'y donnèrent où les magnifiques chevaux du marquis de Brancas. Près de la plage, il faut penser au pittoresque ambassadeur d'Amérique, Gouverneur Morris, ou à Villemessant, à Daudet, au Figaro... ailleurs, sur la place, à Mme de Montesson et tout ce qu'elle a fait pour l'embellissement du village et aussi à Déjazet, à Sardou, etc. Tel est le regard que l'on devrait porter sur les chemins qui parcourent Seine-Port.

Il s'agit maintenant de savoir si l'on veut préserver ce passé encore vivant, pour mettre en valeur le village, ou si l'on préfère opter pour une agglomération, comme il y en a tant autour de nous. Si nous allons céder à la pression des villes nouvelles, si nous allons abandonner des sites incomparables à l'appétit de l'argent?

Nous avons fini sur le pavillon de Saint-Assise. Il est actuellement dans un état déplorable et risque de disparaître. Il est vrai que Dumas y a écrit une pièce au titre prémonitoire, Une question d'argent. Sa survie sera donc un test. Ce que nous ferons pour l'en empêcher sera la preuve de notre détermination de garder à Seine-Port : ces vieilles maisons avec les ombres célèbres de ceux qui les ont fréquentées et qui font l'attrait exceptionnel de notre village.